

Pour la Reuelation des Secrets de Medecine.

LE TEMPLE D'ESCULAPE, OU LE DE'POSITAIRE DES NOUVELLES DE'COUVERTES

Qui se font journellement dans toutes les parties de la Medecine.

TOME DEUXIE'ME.

Contenant celles qui ont esté recueillies durant le cours de l'année 1680.

Par NICOLAS DE BLEGNY, *Chirurgien du Roy, Maistre & Iuré à Paris.*

A PARIS,
Chez L'AUTHEUR, au milieu de la ruë de Guenegaud.
CLAUDE BLAGEART, Cour neufve du Palais, au Dauphin.
ET
LAURENT D'HOURRY, sur le Quay des Augustins, à l'image S. Jean.

M. DC. LXXX.
Avec Privilege du Roy & Approbation de Monsieur le premier Medecin de Sa Majesté.



A MONSIEUR
LISOT,
CONSEILLER DU ROY
EN SES CONSEILS, MEDECIN ordinaire de Sa Majesté, & premier Medecin de Monsieur.



ONSIEVR,

Le Temple d'Esculape seroit vn edifice imparfait, si vostre image ne faisoit vn des principaux ornemens de son frontispice. La pru-

dence du ſerpent, ſous la forme duquel ce Dieu eſtoit autrefois adoré, & la vigilance du Coq qu'on luy offroit dans les ſacrifices publics, ſont les vertus qui forment voſtre caractere particulier. Le haut degré d'honneur où voſtre merite vous a eſlevé, vous donne la préſeance ſur preſque tous les autres Medecins. Vos lumieres extraordinaires vous ont mis au nombre des reſtaurateurs de la Medecine, dans vn temps où elle ſembloit eſtre dans le dernier periode de ſa ruïne; & tout cela enſemble vous a fait meriter à juſte titre, l'vn des premiers rangs entre ceux qui travaillent pour l'immortalité de leur nom, en cultivant vne ſcience qui ſeroit encore aujourd'huy reverée de tout le monde, ſi voſtre conduite faiſoit la reigle des actions de tous ceux qui la profeſſent.

C'eſt donc icy le lieu où je dois re-

presenter ces traits admirables qui vous distinguent si avantageusement des hommes ordinaires, peut-estre que mon insuffisance ne me permettra pas de les toucher aussi delicatement que le sujet le merite ; mais je suis du moins assuré que vous ne serez méconnu de personne, quand j'auray dit que vous estes celuy en qui on trouve de la Religion sans hypocrisie, de la charité sans ostentation, de l'amitié sans interest, de l'equité sans prevention, du sçavoir sans opiniâtreté, de l'esprit sans presomption, de la generosité sans pompe, de l'œconomie sans avarice, en vn mot toutes les Vertus sans amour propre.

Ces foibles expressions qui ne peuvent donner qu'vne idée tres-imparfaite de ce que vous estes, ne laisseront pas de faire l'admiration de ceux qui ne le peuvent apprendre

que par la bouche de la renommée, & je ne doute pas que si nous estions moins accoustumez aux prodiges, elles ne pussent vous attirer la veneration que l'Antiquité rendoit à ces hommes Illustres qui passoient pour des demy Dieux; quoy qu'il en soit, j'espere qu'elles seront du moins pour la posterité de precieux monumens d'un merite incomparable, & qu'elles me procureront l'avantage de faire voir à toute la terre, que si je me suis efforcé de vous connoistre, ç'a esté principalement pour apprendre à vous honorer.

Aprés tout, si vous regardez favorablement l'hommage que je viens vous rendre, en vous presentant les clefs du Temple d'Esculape, pour estre le distributeur des tresors qu'il renferme, & le revelateur des secrets qu'on y a déposez, le public vous sera redevable des Cures qui ne se

peuvent faire qu'à l'aide des Nouvelles Découvertes, ceux qui pratiquent l'art de guerir auront d'eternelles graces à vous rendre, pour avoir beaucoup contribué au succés de leurs entreprises; & j'auray en mon particulier tant de reconnoissance de la protection que vous m'accorderez, que personne ne sera avec plus de soûmission, & moins de reserve que moy,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
DE BLEGNY.

AVERTISSEMENT.

RIen n'a ſervy davantage à rendre la Medecine dogmatique, que les Tableaux qu'on dépoſoit autrefois dans les Temples des Payens, où Eſculape eſtoit adoré comme Dieu de la Medecine, parce que ces Tableaux contenoient non ſeulement les noms de ceux qui avoient eſté gueris par des remedes extraordinaires, mais encore vne exacte deſcription de ces remedes, & de l'vſage qui en avoit eſté fait. On eſpere par la meſme raiſon, que les *Nouvelles Découvertes* qui ſe font dans cette Science, eſtant dépoſées & publiées ſuivant le deſſein de l'Autheur, rendront le bon-heur des particuliers communicable, & fourniront pour l'avenir des principes plus certains, & des reigles plus infaillibles pour l'art de conſerver la vie; C'eſt par cette conformité de cauſes & d'effets qu'on a crû devoir donner à cet Ouvrage, le nou-

veau titre qu'on a pû remarquer à la premiere page de ce Volume.

L'Autheur qui avoit dessein de negliger sa propre reputation pour travailler vniquement à la gloire des autres, avoit eû soin jusqu'icy de cacher son nom; mais il ne sera pas difficile de juger par les articles suivans, qu'il n'a pû differer plus long-temps à se faire connoistre.

Les Libraires qui distribuent les *Nouvelles Découvertes*, n'estant chargez que des Cahiers de l'année courante, pour éviter la confusion & le mécompte, ceux qui auront besoin de quelques assortimens pour le Volume de l'année 1679. ne les pourront trouver que chez l'Autheur, au milieu de la ruë de Guenegaud.

Les Lettres & les Memoires qui luy ont esté envoyez durant le cours de l'Année precedente, ayant esté quelquesfois en retard par la negligence des Libraires, on prie qu'à l'avenir on les envoye directement à l'adresse qui vient d'estre marquée.

Ceux qui ne se voudront pas donner

la peine de décrire eux-meſmes leurs Obſervations, les pourront declarer ſimplement à l'Autheur chez qui ils ſeront receus en tout temps avec plaiſir.

Pour la ſatisfaction de ceux qui auront quelques propoſitions à faire au ſujet des *Nouvelles Découvertes*, & pour l'vtilité de ceux qui cherchent à s'inſtruire, la Salle de l'Autheur ſera ouverte à tout le monde tous les premiers jours des Mois feſtez ou non feſtez, depuis deux heures de relevée juſqu'à cinq, où chacun aura la liberté de dire ſon ſentiment ſur ce qui ſera propoſé.

Ceux des Provinces qui ſont bien aiſe de voir les nouveaux Cahiers auſſitoſt qu'ils ſont imprimez, & qui n'ont pas à Paris de correſpondances commodes pour cet effet, pourront ſe ſatisfaire ſur cet article, en faiſant tenir vn eſcu à l'Autheur dés le commencement de chaque année, parce qu'il ne manquera pas enſuite de cela, d'envoyer chaque mois aux Meſſagers qui luy ſeront deſignez le Cahier qui ſera nouvellement imprimé, ſans que ce ſoin couſte rien à perſonne.

AVERTISSEMENT.

Le Volume entier des Cahiers de l'Année precedente relié en veau, ne se vendra que cinquante sols, & les Cahiers de l'Année courante seront toûjours au prix ordinaire.

On ne repetera point ce qui a esté dit dans l'Avertissement qui est au commencement du premier Tome, pour employer plus vtilement toute l'estenduë de ce Cahier.

On prie d'avertir les Libraires des grandes Villes de Provinces, qu'en prenant chaque Mois vne quantité reglée de ces Cahiers, on s'accommodera avec eux, en sorte qu'en les donnant au prix ordinaire, ils ne laisseront pas d'y trouver leur compte.

Pour éviter la fraude des Exemplaires contrefaits, l'Autheur ne fera plus rien imprimer sans employer les nouveaux Caracteres qu'on verra au dessus des pages suivantes.

On averty vne fois pour toutes que dans la description des remedes, on entendra toûjours par grain celuy des Orfévres, par scrupule 24. grains, par dragme trois scrupules, par once huit

dragmes & par livre seize onces, qui est la livre de marc; de mesme qu'à l'égard des mesures la pinte sera toûjours celle de Paris, qui contient environ deux livres d'eau commune; ce qui doit estre observé par ceux qui voudront gratifier le public de leurs remedes secrets.

On averty ceux qui n'ont pas encore fait relier les Cahiers du premier Tome, qu'on leur donnera gratuitement chez l'Autheur vne figure qui doit estre mise avant la premiere page; & on les prie de faire mettre au dos du Volume les mots qui suivent, *Temple d'Esculape, Tome I.* afin que ce Tome aye quelque raport avec ceux qui le doivent suivre.

Ceux qui voudront comprendre dans le mesme Volume l'Histoire de l'Enfant de Thoulouze, ne le doivent placer qu'aprés la Table, n'ayant rien de commun avec le reste.

On trouvera toûjours dans ces Cahiers les Découvertes qui se feront dans les ouvertures & dans les dissections des corps, les evenemens extraordinaires qui se remarqueront dans les

maladies communes, les ſignes & les accidens de celles qui ſeront nouvellement connuës, les hiſtoires & les figures des Monſtres & des autres prodiges de la Nature, les deſcriptions des remedes & des inſtrumens de nouvelle invention pour faciliter la gueriſon des Maladies, les nouvelles experiences de la Chimie, les ſingularitez qui s'obſerveront dans l'art de guerir, les raiſonnemens des Sçavans ſur tous ces differends ſujets, les nouveaux ſiſteſmes de phiſique, & generalement tout ce qui regarde la connoiſſance des corps naturels.



Extraict du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le deuxiéme jour de Fevrier 1679. Signé DESVIEUX, & scellé : Il est permis à NICOLAS DE BLEGNY Chirurgien du Roy, Maistre & Juré à Paris, de faire imprimer, vendre & distribuer pat tels Imprimeurs ou Libraires qu'il voudra choisir, en tel volume, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, *Les Nouvelles Découvertes qu'il a faites, qu'il fera cy-aprés, ou qu'il pourra recouvrer d'ailleurs sur toutes les parties de la Medecine, par Volumes ou par Cahiers, & à mesure qu'il les aura recouvertes*, & ce pendant le temps & espace de six années consecutives, à commencer du jour que chaque Volume ou Cahier sera achevé d'imprimer ; avec deffenses à tous Libraires-Imprimeurs d'imprimer, vendre & distribuer lesdites *Nouvelles Découvertes*, sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mil livres d'amende, dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Fevrier 1679. Signé COUTEROT, Syndic.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies au mois de Janvier 1680.

LETTRE I.

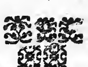
IL est juste, Monsieur, qu'à ce renouvellement d'année, la premiere de mes Lettres commence par des choses agreables. C'est vn temps où chacun doit rendre quelque tribut à l'amitié; le passer sans faire des presens à ses amis, est mépriser les bonnes coustumes, & ne leur pas donner ce qu'on sçait qui peut plaire, est pecher contre les reigles de la

bien-ſeance : Il eſt vray que n'ayant rien qui ne ſoit à vous , je ne puis vous faire largeſſe que du bien des autres ; mais grace à noſtre commerce , j'ay toûjours aſſez dequoy vous offrir ; ainſi ne pouvant me diſpenſer de vous faire des Eſtrennes , ny encore moins de vous procurer par là du plaiſir , j'ay dû faire choix de la piece que je vous envoye ; je ſçay que la penſée ne vous en paroiſtra pas nouvelle : c'eſt encore des Aphoriſmes Latins ſur le ſujet que M. Bonin a traité ; mais je ne doute pas que vous n'y trouviez aſſez de nouveaux agrémens pour eſtimer l'inconnu de qui je les tiens. Les faux Medecins y ſont ſi naïfvement repreſentez, & ce qu'il y a de plus difforme dans leurs differends caracteres y eſt ſi ingenieuſement dépeint , qu'à l'avenir chacun les pourra diſtinguer ſans peine , &

ſe parer ainſi des malheurs dont ils peuvent eſtre cauſe.

C'eſt à mon ſens une Découverte qui ne ſera pas d'une mediocre utilité pour le public : On gagne toûjours beaucoup quand on évite d'eſtre trompé dans les choſes où il y va de la vie, & les plus aſſurez remedes contre les venins & les poiſons, ſont ceux qui ſervent à en prevenir les méchants effets. Il ſeroit à ſouhaiter que cette Découverte pûſt produire un double bien ; je veux dire que les maximes des Medecins dont je parle, leur paruſſent auſſi deteſtables qu'elles le ſont en effet ; mais l'intereſt qui en eſt le fondement, eſt pour eux un charme qu'il eſt difficile de rompre ; & puiſqu'aprés avoir fourny à nos Theatres le ſujet de tant de Scenes ridicules, ils ſont encore aſſez lâches pour les repreſenter en original aux yeux de

tout le monde : Il ne faut pas s'attendre qu'ils deviennent ſenſibles à une Critique qui doit eſtre beaucoup moins publique que la Comedie ; quoy qu'il en ſoit, ſe ſera toûjours beaucoup pour l'honneur de la Profeſſion, ſi les jeunes Medecins regardent ces maximes comme autant d'écueils qu'ils doivent éviter, & ſi aprés cela ils s'attachent à regler leur conduite conformement aux dogmes qui leur ſont le plus directement oppoſez.



A. D. P. T. B. M.

Cum te rerum medicarum cupidum noverim, Vir Clarissime, crimini mihi datum iri existimarem, si te morosæ & inutili ingentium voluminum lectioni invigilare, & chartis impallescere paterer. Compendiosam itaque te docebo viam ad hanc artem, ne tædio longioris temporis tuum ad magna surgens ingenium sub onere labatur, aut improbo novitatis amore quasi pestilenti sydere affletur. In hac ambula audacter; hæc enim Medicinæ faciendæ methodus per me, à ditioribus nostri ævi medicis, ad te decurrit. Vale & me ama.

APHORISMI.

In quibus Compendiosa Medecinam Faciendi methodus continetur.

I.

CUm Doctoralem Lauream fueris consecutus, studio amplius non vaces, Domesticis rebus augendis te totum

applices; ideoque Chirurgorum, Pharmacopaeorum, Obstetricum Nutricum, Clinicarum mulierum, Ancillarum, servorum benevolentiam, quoquo modo tibi concilies.

I I.

Figuram medici pro viribus induas. Barbam colas. Niger & incomptus incedas, licet que totus sis in otio, non sit tibi vanum vrbem à Galli cantu circuire quærens quem devores.

III.

Cum piis matronis vultu, sermone composito, fictis abstinentiis religiosum te simules.

I V.

Si circa Religionem nova opinio exurgit, eam citissimè amplectaris, nec facti pœnitebit.

V.

Omnem excutias pudorem & ad agros etiam non vocatus accurras.

VI.

Cum Medicinæ ministris pactum ineas, quo tibi justam retributionem largiantur.

VII.

Nec in invisendis pauperibus charitate

ducaris , quæ virtus eſt priſcorum temporum, nec amicis ſine mercede opem feras, argentum enim ex re qualibet bonum.

VIII.

Quocumque eas togatus eas. Et ſi toga imperitum tegit recondita eſt ſpecimen doctrinæ.

IX.

Nec publicis ceremoniis habitu decenti ornatus deſis.

X.

Quod Typis mandabis ita ſit intricatum verbis que obſoletis & inauditis expreſſum, ut concipi & intelligi nequeat: in hoc præcipuè conſiſtere capitis ſani & profundæ eruditionis caracterem putes.

XI.

Novis & ſanioribus præceptis inſtitutos collegas contumeliis & calumniis laceres, torvis oculis aut ſi cares uno torvo oculo aſpicias.

XII.

Omnes cautè aliquâ parte notabis, Iuniores dic rudes Seniores deliros.

XIII.

Inter Chirurgos unum pro Achate ſeligas quem ſolum ſanguinem impurum &

corruptum venæ sectione detrahere prædicabis cæteros purum & sincerum. Quod & si ineptissimè dictum fidem tamen inveniet apud mulierculas.

XIV.

Tres Ciconias appinge Rhedæ, aut Mulâ trahatur. Si non es medicus ex eorum ordine videberis esse.

XV.

Curru aut duplici vectus cervice, librum præ manibus habeto. Sic te libros nocturnâ versare manu, versare diurnâ nemo non autumabit.

XVI.

In freno maxillas mulæ coarcta, urbem peragrans; si vis esse medicus & dicier hic est.

XVII.

Fraterculo Cucullato imperitè medicinam facienti apud primates ne irascaris, sic apud eos & cucullatos gratiam invenies.

XVIII.

Arcanum Angli febrifugum te detexisse aut juvat dicere, aut quos è vivis sustulerit enumerare. Sic aut illius famæ insidias strues, aut tua consules.

XIX.

Gassendi & Cartesii libros, ut vanis & impiis delirantium somniis refertos, nunquam perlegas.

XX.

Nihil in Aristotele desiderari existimes; natura enim totam se ipsi cognoscendam præbuit.

XXI.

Hujus vestigiis insistens, tibi nihil in medicinâ, ne dum in ipso naturæ sinu abditiore abstrusum esse profitearis.

XXII.

Quot quot sunt bonæ mentis homines, qui nec sanitati nec facultatibus parcunt ut naturæ arcana altius perscrutentur, stultos & inutili curiositate turgidos censeas.

XXIII.

Corporis functiones omnes per facultates explices. Si quærit à te quispiam quomodo alimenta convertuntur in chylum, respondeas utique facultate chylificâ quæ residet in ventriculo, & sic de cæteris. Nihil melius & certius quidquid contra novatores garriant.

XXIV.

Motum sanguinis circularem, chyli

per venas Lacteas ductum que Thoracicum ad cor appulsum, in sinistro cordis sinu hujus in sanguinem conversionem pertinaciter neges; licet hæ veritates experientiis luce clarioribus confirmentur.

XXV.

Vasa Lymphatica, valvulæ venarum, inter entia rationis à te collocentur.

XXVI.

Experientiam tanquam fallacem rejicias, propriis oculis fidem deneges, rationis Aristotelicæ & Galenicæ semper tenax.

XXVII.

Modo noveris quo in loco Hepar, Lien, Ventriculus, Cor, Pulmo, Renes, Vesica sita sint sufficit tibi; recentiora quippe Anatomicorum felicioribus hisce temporibus inventa, fabulæ sunt & nugæ inanes.

XXVIII.

Hyppocratis & Galeni dogmata Græco Idiomate, appositè vel non ubique in ore habeas.

XXIX.

Hæc duo splendidissima medicinæ lumina maximè inter se consentire, medicinam iisdem principiis innixos fecisse contendas,

tendas, nec tamen in ipsorum scriptis evoluendis operam & oleum perdas.

XXX.

Cum ad ægrum primùm accedes, petendis petitis, Enema præscribes & venæ sectionem.

XXXI.

Ad Concilia cum collegis vocatus, prior adesto, vltimus ædito. Præda non auferetur à te.

XXXII.

In iis verbosâ oratione collegarum animos percellas, causas morbi, signa, prognosticon, ornato sermone fusè enarres, Dum ad remedia veniendum, Clysterem, venæ sectionem, decoctum pulli aut vituli, Cassiam in sero lactis dissolutam & syrupum de cychoreo compositum, aut de pomis proponas. Nihil præterea.

XXXIII.

In omnibus fere morbis, quolibet morbi tempore, nulla habita ratione ætatis, temperamenti, virium, venam seces vsque ad 20. vices, quamdiu febris vrit; si æger non pereat, febrili ardore sedato, ad purgationem te accingas, toties repetendam.

XXXIV.

Nec in febre quartanâ Hydropis metu, nec in Hydrope ipso à sanguine mittendo deterrearis, majori tamen cum cautelâ.

XXXV.

In febribus malignis, licet sanguis detractus sit laudabilis, nec quantitate vel qualitate vt aiunt peccet, aimophobus ne videaris.

XXXVI.

Quâ ratione cæteros jugulas, venæ sectione scilicet immoderatâ, cum se se offeret occasio parentes, Vxorem, Liberos & te ipsum eneces, vt justitiam exerceas.

XXXVII.

Specifica, Alexipharmaca odio perpetuo prosequaris. Nescis quo modo juvare possint, ideoque ea ad pompam tantum & ostentationem artis credas esse inventa.

XXXVIII.

Ab Opio tanquam deleterio medicamento abstineas. Et si dolores gravissimos patiantur ægri nunquam eo vtaris.

XXXIX.

Aquæ Minerales lethales, quia à plantis non eliciuntur.

XL.

Antimonii præparationes omnes, venena sunt infensissima.

XLI.

Hortulum tibi prospicies vario plantarum genere refertum; harum jactites ubique dotes, Toxica dic cætera quæ terra fundit. Sic tuum vendes olus.

XLII.

Inter præstantissima remedia Porrum, Allium, Centaureum minus, Scammonium, Colochyntidem reponas. Hæc duo leniter purgando, refrigerant.

XLIII.

In febribus intermittentibus nunquam China China aut similia præsidia exhibeas. Sanant enim per pactum implicitè initum cum Cachodæmone. Præterea satius est medico ægrum diu morbo detineri eum levi periculo quam brevi sanari cum dispendio mercedis.

XLIV.

Contraria contrariis curantur sit apud te perpetuæ veritatis axioma; & ut omnis morbus ab igne sic omnis medela ab aqua.

XLV.

Chymicos, Carbonarios subsannabis qui

in calidis morbis calida exhibent medicamenta, opponunt que impudenter calorem nullius esse morbi causam sed effectum; Quæ absurda propositio Galeni placitis adversa risu & cachinno digna est.

XLVI.

Aquâ igitur fluviatili ægros ingurgitabis etsi ex illius potu immodico manifestè lædatur ventriculus aliaque gravissima sequantur incommoda.

XLVII.

Salia Volatilia, Fixa, Lixivia, Oleosa. Acida, Alkalia, Fermenta, vt verba ridicula, nunquam nisi eum maledictis acrioribus pronuntiabis.

XLVIII.

Nihil apud ægrotantes loquaris nisi tuum specificum, eorum obtunde aures nostro Emplastro Diabrotano, nostro syrupo Elleborisato, nostro Hydromelite. Nihil denique resonet nisi nostrum.

XLIX.

Inter veteres medecinæ proceres post Hyppocratem & Galenum, Celsum. Inter recentiores Fernelium solummodo probes quia ipsorum scripta puriori sunt latinitate. Cæterorum libros inter quos plure

sunt succi pleni, vt barbaros despicias. Illorum loco Terentium, Phœdrum, Iuvenalem &c. manibus teras. Sententias & fragmata Poëtarum memoriter discas. His instructus omnes morbos tanquam incantamentis profligabis, aqua fluviatilis tamen & venæ sectionis memor, quæ sunt summa & sola melioris medicinæ auxilia.

L.

Sic anatomicæ artis & Chymicæ omnino rudis & ignarus exiguâ doctrinæ sarcinâ onustus, famam & existimationem tibi apud populum conciliabis, & proinde apud omnes ferè (quis enim non est ex populo.) Quod melius est finem tuum nempe divitias acquires, ex quibus excelsa & magnifica palatia sanguine & aqua fundata, exstrues.

Aprés vous avoir fait voir vne Piece toute ravissante, je ne sçaurois mieux faire que de vous entraîner dans le ravissement mesme, par la lecture de celle qui suit.

OBSERVATION
Sur les causes & sur les effets de l'extaze ou ravissement.

L'Extaze ou le ravissement que les Theologiens regardent comme vn effet ordinaire de la grace, peut bien aussi quelquefois avoir des causes naturelles, l'histoire qui suit en fait foy: Vne jeune Damoiselle, qui ne veut point estre nommée, se vit atteinte l'Esté passé d'vne fiévre ardente qui avoit esté precedée de quelques chagrins ; tout ce qu'on fait en pareilles occasions fut pratiqué, mais inutillement, la fiévre s'augmenta, le délire survint, & la furie mesme s'empara de son esprit dés le sixiéme jour, en sorte qu'on fut obligé de

luy lier les bras & les jambes, & de l'abandonner ensuitte à sa destinée. Ses liens n'empescherent pas neantmoins qu'elle ne demeurast dans vne continuelle agitation durant toute la nuit du 6. au 7. mais à peine le jour commença-t'il à paroistre, que son corps perdit tout à coup la chaleur, le mouvement & le sentiment; de maniere que les assistans l'ayant crû morte, on ne songea plus qu'à l'ensevelir & à disposer ses funerailles. Le drap fut cousu à l'ordinaire. Les Prestres furent avertis, & les Fossoyeurs estoient mesme prests à la mettre dans la bierre, lors qu'elle poussa vn soupir qui fit connoistre qu'elle avoit encore quelque reste de vie. On osta en diligence tout ce qui pouvoit interrompre sa respiration; on insinua quelques gout-

tes d'esprit de vin dans ses narrines, on luy frappa dans les mains, on l'approcha du feu, & on fit tant enfin par tous ces differends moyens, que les esprits animaux qui s'estoient retirez au cerveau, s'épandirent par toutes les parties de son corps, & luy redonnerent vne nouvelle vie; ce fut alors qu'on apprit d'elle, qu'au lieu de luy rendre vn bon office par ces dernieres assistances, on l'avoit soustraite à des charmes incomprehensibles, qu'elle venoit de gouster vne tranquilité ravissante, vn plaisir voluptueux, & vne felicité dont les humains ne peuvent joüir sans estre dans ce bien-heureux estat, tout ce qu'ils appellent joye n'estant qu'vne tres-legere idée de ce qu'elle avoit ressenty: Elle adjoûta qu'elle avoit bien entendu les regrets

de ſes parens, & tout ce qui avoit eſté dit au ſujet de ſon enſeveliſſement & de ſes funerailles, mais que ces choſes ne luy avoient pû rien faire perdre du calme dont elle joüiſſoit, & qu'elle eſtoit tellement préocupée des delices de ſon eſprit, qu'elle ne pouvoit pas meſme penſer s'il y avoit vn monde dont elle fiſt partie, ny ençore moins ſi elle avoit vn corps qu'elle duſt conſerver.

Voila ſans doute vne belle matiere à reflexions, pour les nouveaux Philoſophes qui veulent que le corps de l'homme ſoit vne ſimple machine, pour quelques Medecins qui veulent eſtre regardez comme les arbitres de la vie, ſans vouloir s'aſſurer de la veritable mort, & principalement pour les Athées, qui ont tant de peine à comprendre comment

l'ame raisonnable, qui est diffuse par tout le corps durant le cours de la vie, peut enfin au moment du trépas, ou du ravissement qui en est la plus sensible image, se concentrer en elle-mesme par l'étroite révnion de ses parties, & se disposer ainsi à retourner à Dieu qui en est le principe, pour joüir de l'immortalité sans laquelle cette révnion seroit inutile.

Voicy vn febrifuge qui n'est pas ignoré de tout le monde ; mais il est d'vn effet si assuré, & il y a si peu de gens qui le donnent avec toutes les circonstances necessaires, que j'ay crû vous obliger en vous en donnant vne fidelle description.

REMEDE

Contre les Fiévres intermitentes.

PRENEZ deux Oranges ameres bien saines, & d'vne mediocre grosseur, jettez-les sur la braise allumée pour les amortir, pilez-les entieres dans vn mortier bien net, & les jettez ensuite dans vne chopine de fort vin blanc, mettez infuser ce mélange sur les cendres chaudes durant vingt-quatre heures, & aprés avoir passé cette infusion, donnez-la au malade lors qu'il sera dans le frisson; puis l'ayant bien couvert, laissez le en cet estat tout le temps de l'accés sans luy donner à boire, ce remede excite ordinairement vne sueur copieuse, quoy qu'il ne laisse pas de pousser

beaucoup par les vrines, & de la ſorte il oſte ſi bien le ferment de la fiévre, qu'il la guerit ordinairement en vne & pour le plus en deux priſes.

Mais à propos de febrifuges, je ne ſçay ſi je n'en découvriray point quelqu'vn pour les fiévres continuës, mais je puis du moins vous aſſeurer de la poſſibilité de l'invention, puiſque M. Ammonio Medecin originairement Italien & reſident à Paris, aſſure qu'il en a trouvé vn dont il a déja fait aſſez d'experiences pour le croire immancable; La doze de ce remede n'eſt que de quatre à cinq grains: Il arreſte toutes ſortes de fiévres continuës ordinairement en vne, & pour le plus en deux ou trois priſes, lors qu'elles ne ſont point accompagnées d'accidens mortels, & il en chaſſe la cauſe ou par les ſueurs

ou par les urines ou par les selles, selon la disposition du sujet dans lequel il agit, & neanmoins sans provoquer de trop abondantes evacuations; C'est tout ce que je vous en puis apprendre maintenant, mais vous aurez de moy dans peu de temps des choses tres-curieuses sur cette matiere.

Vous avez leu sans doute ce que Riolan a écrit dans son Manuel anathomique, touchant la ponction de la vessie qu'on doit faire (lors que la sonde n'y peut pas estre introduite) ou dans le bas de l'hypogastre proche des os pubis, ou vers l'endroit qu'on incise pour faire l'extraction de la pierre. C'est pour confirmer le sentiment de cet illustre Anathomiste, que M. Marquis Medecin de Lion, m'a euvoyé l'observation que vous allez voir. Le Chirurgien de qui il l'a tirée n'est

pas ſeulement celebre pour l'Anatomie, il eſt encore tres-experimenté dans les plus difficiles operations de la Chirurgie, & la reputation qu'il s'eſt acquiſe répond aſſez à ſa capacité, pour nous faire eſperer de luy beaucoup de curieuſes remarques.

OBSERVATION
De M. Bimel, Maiſtre Chirurgien Juré à Lion, touchant la ponction de la Veſſie.

IL y a quelques années que je receus vne lettre de Marſeille, par laquelle on me demandoit mon avis ſur vne maladie, qui ne pouvoit eſtre apparemment que celle de la Pierre ; Il ne reſtoit, pour en eſtre entierement convaincu, que de la toucher avec la

ſonde ; & parce que pluſieurs avoient fait inutilement tous leurs efforts pour l'introduire dans la veſſie, l'on demandoit s'il eſtoit poſſible de tailler vn homme ſans le ſecours de la ſonde : Tous ceux qui firent réponſe à cette demande, aſſurerent que la choſe n'eſtoit pas poſſible ; mais comme on reconnut que la mienne eſtoit plus favorable, ne deſeſperant pas de la gueriſon du malade, & qu'on jugea que pluſieurs n'ont pas toute l'experience neceſſaire pour ſe bien ſervir de la ſonde : M. Romant, c'eſt le nom du malade, Marchand de Fer demeurant ſur le Port de ladite Ville, par le conſeil de Meſſieurs les Medecins, m'envoya ſon beau fils, pour me prier de l'aller ſecourir dans l'extremité où il eſtoit : Il n'en fut jamais vne pareille, car

je trouvay vn homme de soixante-cinq ans, pressé de si vives douleurs, qu'il luy faloit jour & nuit des hommes à gage, qu'il embrassoit & serroit estroitement à l'endroit des reins, pour faciliter par vn mouvement perpetuel de son corps la sortie de l'vrine, qui s'écouloit de sa vessie goutte à goutte si chaude & si brulante, qu'il crioit sans cesse, en son langage Provençal, *y ou pissou de fiot*; la violence des douleurs accompagnée d'insomnies avoit tellement fondu ses chairs & ses graisses, que la peau des cuisses & des fesses luy pandoit comme vn sac ou vne besace vuide. Je ne fus pas plus heureux que les autres à l'introduction de la sonde, puisqu'il me fut impossible d'entrer dans la vessie; les grands efforts que le malade faisoit pour pousser

ses vrines avoient precipité tant d'humeurs sur cette partie, & les veines hemorroïdales estoient si remplies de sang, que tous les lieux estoient inaccessibles. Dans cette extremité je proposay aux parens du malade d'appeller cõseil. Quatre Medecins & autant de Chirurgiens furent assemblez, en presence desquels je dis que je ne doutois point que le malade ne fut atteint de la Pierre, dont il ne pouvoit guerir que par la cystotomie; mais que n'y ayant aucune esperance d'introduire la sonde, j'estois bien aise d'avoir leurs sentimens sur ce que je m'estois proposé, qui estoit d'aller droit en la vessie par vn bistoury, duquel j'ay accoustumé de me servir pour faire la ponction de cette partie, cette operation m'ayant toûjours reüssi, lors que tous les autres re-

medes ſont inutiles, & donnant meſme le moyen de tirer la pierre ſans le ſecours de la ſonde. Tous furent d'avis que je pouvois l'entreprendre, puiſque je n'eſtois pas homme à vouloir faire vne choſe que je n'euſſe bien conceuë auparavant, & dont je ne pû heureuſement venir à bout; ce qui fut executé le lendemain, non pas toutesfois avec le meſme ſuccés que je m'eſtois propoſé; car le biſtory ayant ouvert les tegumens juſqu'à la veſſie, elle fuyoit de part & d'autre, & échapoit au couſteau, ſans qu'il me fut poſſible de luy donner aucune atteinte; c'eſt pour lors que je reconnus mon erreur, & qu'il y avoit bien de la difference entre vne veſſie eſtenduë & plaine d'vrine; & vne autre qui ayant quelques pierres dans ſa capacité, ne fait ny extenſion, ny

resistance, & cede facilement lors qu'on la touche : Cette infructueuse tentative qui sembloit nous oster toute esperance de guerison, fut le salut de nostre malade, parce qu'elle donna lieu à la suppuration par cette ouverture ; & il se fit dans toute sa circonference vne eschare de l'estenduë d'vn travers de doigt ; l'on auroit crû à la voir que le feu y avoit passé : L'eschare se separant dans le septiéme, vn vaisseau hemorroïdal s'ouvrit, par lequel il se fit vne si grãde perte de sang, que le malade fut reduit à l'agonie : En estant adverty, j'y courus & je le trouvay presque mort; je nettoyay le lit plein de sang & la playe, & j'appliquay vn bouton stiptique sur la bouche du vaisseau, ce qui arresta l'hemorragie ; L'on prepara tout ce qui estoit necessaire

pour l'ouverture du corps, quand le malade ſeroit expiré : On ne negligea rien d'ailleurs par le bon avis de M. Joannis, Medecin ordinaire du malade, pour reparer ſes forces. Dieu permit qu'inſenſiblement il revint de cet abbatement ; de ſorte qu'au dixhuitiéme jour aprés la premiere ouverture, luy reconnoiſſant aſſez de force, je l'avançay ſur le bord du lit en la ſituation ordinaire pour vne pareille operation, & ne trouvant aucune difficulté à l'introduction de la ſonde, je couppay ſans peine & ſans douleur ſur la cannelure de ma ſonde la membrane de l'vretre, qui n'avoit point eſté touchée par le premier coup du biſtory. Les tenettes eſtant aprés introduites dans la veſſie par cette ouverture, je tiray vne pierre de la grandeur d'vne

grosse savonette de Boulongne, qui estoit fort polie principalement d'vn costé. Je jugeay qu'elle n'estoit pas seule, & j'introduisis derechef la tenette, & en tiray vne seconde de la mesme grosseur, qui estant également polie, m'obligea à y revenir pour en tirer vne troisiéme ; & voyant la facilité avec laquelle elles sortoient, pour abreger le temps de mon operation, & conserver les forces du malade, je remis le reste à la suppuration de la playe ; mais je fus estonné qu'en me lavant les mains, le malade s'écria qu'il avoit encore fait vne pierre : je remarquay que sa superficie estoit differente des autres, ce qui me fit juger qu'elle estoit la derniere. Elles estoient situées à la maniere du dessus d'vne porte faite en arcade, de sorte que l'vne estant

ébranlée, les autres tomberent & ſortirent en meſme temps : Le malade dés ce moment dormit tranquillement, & revenant de cette extréme maigreur, par le moyen des alimens qu'il prenoit avec beaucoup de facilité, guerit en peu de temps : Il ſembloit que Dieu nous eût dirigé dans la conduite de cette operation ; car ſi elle euſt eſté faite dans le meſme temps la grande ſuppuration & comme gangreneuſe, qui inévitablement ſuivit la premiere ouverture, ſe ſeroit eſtenduë juſqu'à la veſſie, & auroit cauſé des accidens, qui ſont ordinairement ſuivis de la mort.

Il faut donc avoüer avec Hippocrate, que l'experience eſt trompeuſe, & le jugement difficile ; mais il faut auſſi demeurer d'accord qu'on fait ſouvent des

choſes merveilleuſes dans les maladies deſeſperées, quand on ſçait faire vn bon vſage des remedes qui paroiſſent hazardeux.

NOVVEAVTEZ Concernant la Medecine & les Medecins.

M. Fagon Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Medecin ordinaire de la Reyne, & Profeſſeur au Jardin Royal des Plantes, a eſté nommé par le Roy pour remplir la Charge de premier Medecin de Madame la Dauphine; ce choix juſtifie tout ce que la renommée a déja publié à ſon avantage.

On a imprimé icy depuis environ deux mois vne Diſſertation ſur les Dents, dans laquelle leurs maladies ſont expliquées, & leurs remedes décrits; elle eſt de la compoſition de M. Martin Apotiquaire de Monſeigneur le Prince.

Et nouvellement on a encore mis au jour vne ſorte de *Compendium* de Medecine diviſé en trois principales Parties, dont la premiere explique le Corps de l'homme ; la deuxiéme ſes Maladies, & la troiſiéme les remedes qui ſervent à les guerir ; mais je n'ay encore pû ſçavoir le nom de ſon Autheur.

M. Brocard reſiſte toûjours à tout ce qu'on peut dire contre ſon diſſoluant, & il a entrepris depuis environ vn mois, la cure d'vn Auguſtin reformé, en qui M. Colo a trouvé la Pierre.

Rabel eſt priſonnier à la Baſtille depuis quelques jours, mais on ne ſçait pas encore bien pour quelle raiſon.

Je remets au Mois prochain beaucoup d'autres Curioſitez que j'ay à vous apprendre ; cependant je ſuis toûjours, &c.

A Paris le 27. Janvier 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE
où sont déposées
LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,
Qui ont esté recueillies dans la premiere quinzaine du mois de Fevrier 1680.

LETTRE II.

Vous écrire maintenant, Monsieur, sans vous en avoir averty, & vous envoyer cette Lettre, dans le dessein de vous en faire tenir vne autre avant la fin du mois, est comme je croy vous surprendre fort agreablement, puisque vous attendez toûjours avec beaucoup d'impatience les nouveautez que j'ay soin de recueillir, & que les remises que

j'ay esté quelquesfois obligé de vous faire vous ont causé du chagrin; ainsi sans avoir égard à l'ordre que je m'estois proposé, vous recevrez desormais tous les quinze jours de mes nouvelles, du moins lors que je ne seray pas arresté par le deffaut de matieres, ou par d'autres empeschemens inévitables, en sorte neanmoins que sans changer la disposition de mes Lettres, le nombre de douze fera toujours un volume complet.

Comme il n'y a rien au dedans, ny à la superficie de la terre, qui ne puisse servir de matiere à la Medecine, les Medecins ne sçauroient connoistre trop parfaitement la nature des corps, & tout ce qui se découvre de nouveau dans la physique, doit estre pour eux d'une grande consideration; C'est pourquoy j'ay crû que vous verriez avec plai-

ſir ce que M. Maillot a nouvellement écrit ſur cette matiere ; Ie ne vous dis rien de ſon merite, il doit vous eſtre connu, & je ne doute pas que vous n'ayez veû les beaux Ouvrages qu'il a déja publiez en Latin, & qui ſont intitulez de materia & quantitate, & de anima animæque facultatibus; *quoy qu'il en ſoit, je ſuis aſſuré que vous ne pourrez pas luy dénier voſtre eſtime, quand vous aurez leû le ſçavant Traité dont je vous envoye le premier Chapitre, & dont je vous feray voir la ſuitte, toutes les fois que je ne ſeray pas contraint par la quantité & par l'importance des matieres ſur leſquelles j'auray à vous entretenir.*



STOICHIOLOGIE
OU NOUVEAUX ESSAIS DE PHYSIQUE.

Par M. Maillot, Medecin à Thiré.

CHAPITRE I.

De la pesanteur & de la legereté.

SI l'étude de la Philosophie n'estoit pas l'étude de la verité, tout le travail que l'homme y pourroit mettre, ne luy produiroit jamais que des illusions pour des choses réelles, & ne luy feroit naistre que des phantômes, qui en luy flatant doucement l'imagination, le conduiroient dans des abysmes d'erreurs & d'éga-

remens. Et on peut dire de ceux qui embraſſent les ſentimens de Socrate, de Platon, d'Ariſtote, & de pluſieurs autres celebres Autheurs, à cauſe du nom & de l'authorité qu'ils ont eüe parmy les Sçavans, qu'ils n'eſtudient pas la Philoſophie; mais qu'ils reçoivent aveuglement des ſentimens particuliers & abuſifs pour des principes inconteſtables, comme s'ils eſtoient enſorcelez de quelques charmes, ou qu'ils fuſſent engagez à ſoûmettre toute la force de leur genie à vne dure ſervitude. Tous ceux donc qui veulent éviter d'eſtre trompez, doivent ſçavoir que la verité à des privileges & des avantages, que l'on doit préferer à tous les plus ſpecieux ſentimens des Philoſophes, & à toutes les plus belles apparences que l'art pourroit faire paroiſtre à

nos yeux. Je me ſouviens à ce propos d'vn diſcours que fit autrefois vn ſage d'entre les Hebreux, devant l'vn des plus grands Rois de la Terre. a *La verité eſt grande, dit il, & plus forte que toute autre choſe : toute la Terre preſche la verité ; le Ciel la benit; toutes choſes en tremblent & la craignent, & il n'y a rien d'injuſte avec elle .... elle demeure, & eſt forte & puiſſante eternellement ; & vit & regne aux ſiecles des ſiecles.* Je rapporte ſeulement cette piece de tout le diſcours, pour vous dire qu'il emporta le prix qui eſtoit propoſé pour celuy qui diroit la plus forte, & la plus belle choſe.

J'ay toujours eſté de cette opinion, qu'il ne faloit jamais croire perſonne s'il ne diſoit la verité, nous reſervant la liberté d'exami-

a 3. Eſdras, chap. 4.

ner à la raiſon les preceptes que nous recevons de nos Maiſtres, ſans croire les offenſer, ſi en la trouvant nous embraſſons ſon party. C'eſt pourquoy je ne croy pas non plus que d'autres, devoir rendre compte de mon procedé, ſi j'examine les choſes qui me viennent à la rencontre, qui que ce ſoit qui les ait dites, ſans donner plus d'authorité à l'Autheur qu'à la choſe. Suivant ce deſſein, il arriva que feüilletant vn jour quelques livres d'Ariſtote, je tombay par hazard au premier Chapitre du quatriéme livre *de Cœlo*, où ce grand Philoſophe traite de la peſanteur & de la legereté; ce qui me sembla digne de quelque particuliere conſideration, & me porta enfin à examiner la nature des Elemens.

Pour bien comprendre cette

matiere, il faut premierement sçavoir que ce Philosophe se sert de cette division icy. *Les choses pesantes & legeres*, dit-il, *se considerent en partie simplement en elles-mesmes, & en partie par comparaison, ou par rapport à d'autres choses.* Si les choses legeres où la legereté se considerent absolument par elles-mesmes. *C'est ce qui monte*, dit-il, c'est à dire *ce qui se porte à l'extremité.* Et que les choses pesantes, ou la pesanteur, sont *ce qui descend*, c'est à dire ce qui se rend au milieu ou au centre du monde. Mais si nous considerons la legereté par comparaison à vne plus grande pesanteur ; il fait voir que *c'est ce qui descend moins viste.* De mesme que la pesanteur aussi considerée par rapport à vne plus grande legereté ; c'est selon sa doctrine, *ce qui descend plus viste.*

Par exemple le plomb & le liege sont deux corps pesans qui descendent vers le centre; mais parce que le plomb descend plus vistes que le liege, nous disons que le plomb est pesant, & que le liege est leger; & cela par le rapport & la comparaison que nous faisons de l'vn à l'autre. Voila l'explication de la division d'Aristote.

Selon donc l'opinion de ce Philosophe, le feu se porte toujours *du milieu* à l'extremité, ou de bas en haut: c'est à dire, qu'il monte par dessus les autres Elemens; & la Terre ayant vn mouvement contraire, descend toujours au centre du Monde, où elle a son repos. Il veut aussi que l'air & l'eau, qu'il croit estre placez entre le feu & la terre, ayent des mouvemens contraires l'vn à l'autre: C'est à dire, que l'air se retire

du costé du feu, & l'eau du costé de la terre ; chacun suivant en cela l'element qui luy est le plus proche & le plus semblable. Et c'est de cet arrangement que nous avons coustume de dire que l'air est leger, & que l'eau est pesante.

Mais si nous examinons avec vn peu d'exactitude ces mouvemens contraires de monter & de descendre qu'Aristote donne aux elemens, nous connoistrons que cette legereté, qu'il dit se porter du centre à l'extremité, ne peut convenir au bien de la Nature, ny à la perfection de l'Vnivers ; mais que la pesanteur, c'est à dire le panchant qu'ont tous les elemens à se porter au centre y convient beaucoup mieux : Car nous jugeons bien que la pesanteur, ou le panchãt de tous les elemens ayant

vn mesme point, vnit & rallie ensemble toutes les parties de cette belle machine ; & que la legereté, qui se porte du centre à la circonference, ne tend qu'à rompre cette vnion, & à troubler cet assemblage admirable des parties du Monde. Cela ainsi posé, nous disons que la legereté par comparaison à vne autre, qui est vne moindre pesanteur, doit estre receuë dans la Philosophie, parce qu'elle ne tend qu'à conserver le monde dans sa perfection ; mais que la legereté considerée simplement en doit estre bannie, comme ne pouvant servir qu'à la ruine de l'Vnivers. Nous verrons mieux cela dans la suite.

Selon donc nostre hypothese, la legereté qui est vne moindre pesanteur, & la plus grande pesanteur, ne seront pas contraires,

mais seront plutost relatifs: Car il les faut considerer comme les bassins d'vne balance chargez de deux poids inégaux, dont celuy qui descend est dit pesant, & celuy qui monte est appellé leger; quoy qu'ils soient tous deux pesans, & que leur mouvement naturel les porte au centre. Ce n'est donc que par vne relation du plus ou du moins qui se trouve entre ces deux poids, qui fait que nous disons que l'vn est plus pesant que l'autre, & l'autre plus leger ou moins pesant.

On peut facilement connoistre par ce que j'ay dit, que les elemens doivent avoir leur cheute vers le centre du Monde. Si l'on a soin d'examiner les raisons qui nous le persuadent, on n'aura pas de doute là dessus. Nous sçavons que le Monde est

composé de parties differentes, que sa perfection consiste dans leur vnion ; & qu'il faut aussi de necessité qu'il y ait vn centre de cette vnion, où toutes les parties se portent d'vne inclination & d'vn mouvement naturel. Tout cela est demonstratif. Si donc des parties du Monde les vnes se portoient au centre de leur vnion, & que les autres s'en éloignassent, sa beauté & sa perfection ne pourroient jamais subsister ; & on n'y verroit que de la confusion & du desordre : Cela ne peut estre contesté. Car si le mouvement au centre fait cette vnion, le mouvement qui s'en éloigne fait la ruine, & n'ameine que de la confusion.

Je dis de plus que si vn mouvement se portoit naturellement au centre, & vn autre

à l'extremité, ces mouvemens seroient de genre different : Car le premier seroit finy en acte & en puissance ; parce que le centre est finy & terminé, & que là s'arreste tout mouvement comme dans vn repos perpetuel. Et l'autre au contraire pourroit estre finy en acte, mais infiny en puissance ; parce que le mouvement qui se potte à l'extremité n'a point de borne, & s'en va dans l'infiny. Ce mouvement ne se peut accorder avec l'ordre estably dans la nature.

J'adjoute pour vne troisiéme raison, que la figure ronde estant la plus parfaite de toutes les figures, a esté donnée à cette grande machine, & à ses principales parties : Cela est visible. La terre est ronde & l'eau (s'il y en avoit assez pour couvrir

les plus hautes montagnes) se mettroit de niveau sur la terre, & feroit vn Globe mathematique avec elle. L'on ne doit pas douter aussi que l'air qui est fluide ne se mît de niveau sur l'eau, & ne fist vn mesme Globe avec les deux autres elemens. Cette rondeur vient du mouvement que les elemens ont au centre. Car si les vns montoient & que les autres descendissent, au lieu de former vn Globe, ils ne feroient que des figures angulaires & inégales, d'où nous verrions vne horrible difformité dans le monde, & vne ruine de cette belle simetrie.

Je croy qu'il n'y a pas de difficulté sur ce que j'ay dit de l'Air, de l'Eau, & de la Terre. On pourroit en former quelques-vnes sur le mouvement du Feu qui

ſe meut en montant: Mais comme nous avons de particulieres conſiderations à faire ſur cet element, je n'en diray icy que peu de choſe. Premierement à l'égard du mouvement du Feu, je dis ou que par vn principe naturel il monteroit à l'infiny, s'il n'eſtoit arreſté par le Ciel de la Lune, comme ſe l'eſt imaginé Ariſtote, ou qu'il monteroit ſeulement au deſſus de l'air, & s'arreſteroit là comme dans ſon lieu de repos: Le premier mouvement eſt contraire au bien de la Nature; l'autre ne ruine point noſtre hypotheſe: Car s'il s'arreſte au deſſus de l'air, c'eſt vne marque qu'il eſt plus leger que l'air: L'eau s'arreſte au deſſus de la terre, parce qu'elle eſt plus legere que la terre; & l'air au deſſus de l'eau, parce qu'il eſt plus leger que l'eau.

Encore donc que le feu s'arrestât au dessus de l'air, cela n'empescheroit pas que le feu aussi bien que les autres elemens, n'eust son mouvement vers le centre, pour former avec eux le globe du Monde, & en conserver la perfection & l'assemblage.

Mais contre ce mouvement du feu, dont nous allons voir la raison, je dis que si le feu montoit, & que la terre descendist, le feu & la terre auroient leur nature, & leurs qualitez contraires selon Aristote, qui veut que le haut & le bas, le milieu & l'extremité soient contraires. Et neantmoins nous voyons que le feu & la terre subsistent ensembles, & qu'ils n'ont pas des qualitez incompatibles.

On dira peut estre encore, que si le feu n'estoit point attaché à

vne matiere groſſiere & peſante, il monteroit au deſſus des autres elemens. J'avoüe librement que le feu que nous avons dans nos foyers, ou cette flamme qui eſt attachée à vne matiere terreſtre, s'éleve en haut comme vne pyramide. Mais ne ſçait-on pas que pluſieurs choſes groſſieres & peſantes ont le meſme mouvement; comme les fumées, les vapeurs, & les exhalaiſons, qui puis aprés deſcendent en pluyes, en greſles, en vents, en feux, & en foudres pour ſe retirer vers le centre. Tout ce qui monte n'eſt donc pas porté à ce mouvement par vn principe interne, & par vne inclination naturelle.

Si on deman de la raiſon de ce que les corps peſans montent contre l'inclination de la nature, Je répons qu'elle eſt tres-eviden-

te : Car il faut conſiderer qu'il n'y a rien qui ſe meuve, ou qui reçoive quelque agitation, ſoit par vn principe interne, ſoit par vn principe externe, qui ne demande de neceſſité vn eſpace pour ſe mouvoir, car autrement il ne ſe mouveroit point: C'eſt vn ordre de la Nature. Par exemple, ſi vne bale de paume vient à tomber ſur vn corps dur & poly, elle refléchit; parce que la force & le mouvement qui luy eſt imprimé, n'eſt pas aſſez fort pour luy faire trouver vn eſpace pour ſon mouvement au delà de la ſuperficie de ce corps dur. Le paſſage luy eſtant dōc exclus par la reſiſtance & par la dureté de ce corps, elle continuë ſon mouvemēt en bondiſſant: Mais ſi le corps ſur lequel elle tombe n'a pas tant de reſiſtance que le mouvement de la bale a de

force, elle continuë son mouvement au delà de la superficie de ce corps; comme si elle tomboit dans l'eau, ou sur quelque matiere mole & friable.

Pour donner encore plus d'éclaircissement de cette verité, je rapporteray quelques exemples familiers, comme ceux-cy. Si vous frappez assez rudement l'eau avec vn bâton, plusieurs goutes sautent droit en haut contre l'ordre de leur mouvement naturel, & contre l'intention du bâton (s'il faut que je parle ainsi) qui presse l'eau vers le centre où elle se porte naturellement. L'eau ne trouvant donc pas d'espace pour se mouvoir du costé du centre, elle se meut dans l'air en montant. Si vous faites aussi tourner de l'eau en quelque vaisseau, elle ne se meut jamais qu'en montant;

parce qu'elle n'a pas d'eſpace du coſté du fond du vaiſſeau pour ſe mouvoir : Il en arrive ainſi dans l'ebulition de l'eau, car plus elle boult, plus elle monte avec viteſſe.

Nous diſons donc que c'eſt par vne ſemblable raiſon que le feu monte, ou plûtoſt qu'il meut, & fait monter la matiere à laquelle il ſe tient attaché : Car eſtant l'agent de la nature qui ſe meut le plus violemment, & d'vn mouvement perpetuel par vn principe interne, il faut qu'il meuve ſa matiere dans l'air, où il ne trouve point de reſiſtance, ou du moins tres-peu, & non vers le centre où l'eau & la terre reſiſtent à ſon mouvement, & ne luy laiſſent point d'eſpace pour la liberté de ſon action.

Mais au fond il faut bien diſtin-

guer entre noſtre feu, qui eſt engagé dans vne matiere terreſtre & peſante, & celuy qui en eſt dégagé, qui eſt proprement la lumiere. Noſtre feu agitant ſa matiere la fait monter ; mais la lumiere jettant ſes rayons de tous coſtez en forme ſpherique, ne connoiſt ny haut ny bas, comme la lumiere du Soleil & de tout autre corps lumineux. Cette verité paroiſt claire dans vne chandelle allumée, ſa flamme agitant ſa matiere, & l'air qui la touche l'émeut de bas en haut: Vn autre air qui ſuccede ſuit le meſme mouvement ; ſi bien que ce mouvement de l'air de bas en haut, & le preſſement qu'il fait à ſa flamme, la tenant ſerrée de tous coſtez, luy fait prendre la forme d'vne pyramide : Mais la lumiere que produit cette flamme, n'eſtant atta-

chée à aucune matiere grossiere, s'épand en forme spherique, & jette ses rayons de tous costez, comme nous avons déja dit.

Outre ce que vous avez déja veû de M. Caron; Voicy encore trois Observations dont on peut tirer des consequences vtiles.

OBSERVATIONS

De M. Caron Maistre Chirurgien Juré à Beauvais, sur la duplicité des testicules, sur les playes du muscle crotaphite, & sur la situation dépravée de l'epiploon.

LA premiere fut faite sur vn homme qu'il pensoit d'vne maladie particuliere, auquel il trouva deux testicules de chaque costé du scrotum, assez prés l'vn

de l'autre, & ayant chacun differens vaiſſeaux ſpermatiques ; ce qui fait voir l'importance qu'il y a de ne juger des Hernies qu'aprés en avoir fait vn examen tres-exact pour ne pas prendre les parties ſurnumeraires pour des eſpeces de ſarcoma, ou pour des tumeurs d'vne autre nature.

Le ſujet de la deuxiéme, fut vne playe de teſte faite par vn caillou tranchant, qui avoit non ſeulemẽt coupé tranſverſallement tout le muſcle crotaphite ; c'eſt àdire ſes fibres charnus, ſon tendon, & meſme l'arterre temporalle qui le traverſe, dont le ſang ne fut arreſté qu'avec peine, mais qui avoit cauſé d'ailleurs vne ſi violente contuſion au crâne & à la membrâne qui le couvre, qu'il en ſortit vne eſquille triangulaire de la grandeur du poulce, nonobſtant

quoy

quoy le malade fut parfaitement guery en moins de deux mois & demy, ſans avoir ſouffert ny la fiévre, ny la freneſie, ny la convulſion, ny la perte de l'action du muſcle; d'où l'on peut inferer que le prognoſtic de ces ſortes de playes ne doit pas toujours eſtre auſſi fâcheux que les autheurs le pretendent.

La troiſiéme ſe fit à l'ouverture du corps de M. Fayet de Bracheux, mort d'vne hydropiſie de poitrine, auquel on trouva l'epiploon tout entier dans l'hypocondre droit, ſitué entre le diaphragme & le foye, eſtant extraordinairemẽt graiſſeux, & peſant plus de trois livres; ce qui fait voir que cette partie ſe peut porter en divers endroits du bas ventre, & y faire des tumeurs dont le jugement eſt toujours incertain, faute

d'en pouvoir diſtinguer preciſément la matiere.

Il y a long-temps que vous me demandez des Nouvelles Découvertes ſur l'Anathomie, & c'eſt vn article ſur lequel je me prepare à vous ſatisfaire pleinement : Liſez cependant les Obſervations qui ſuivent, & ſoyez perſuadé qu'elles ſe confirmeront dans la ſuite par vne infinité d'autres.

OBSERVATIONS

Sur la diſtribution des Vrines.

AVant que la circulation du ſang fuſt découverte, la diſtribution des Vrines eſtoit tres-difficile à comprendre : on connoiſſoit bien qu'elles eſtoient re-

ceuës par les reins, avant que d'arriver à la vessie; mais on ne concevoit pas comment ces premieres parties pouvoient l'attirer de toutes les autres parties du corps, ny par quel autre moyen elles pouvoient y estre déposées: mais depuis qu'on eut reconnu que le sang circuloit continuellement dans les arterrés & dans les veines, au moyen de leur continuité & de leurs anastomoses, on jugea bien que les serositez de toute la masse pouvoient s'échapper à travers les porres des vaisseaux emulgens, & découler ainsi dans le bassinet des reins, pour descendre ensuite par les vreterres jusqu'à la vessie.

Cependant ceux qui ont observé de plus prés dans ces derniers temps, ce qui se passe dans le corps de l'homme, ayant remarqué que

la therebentine, l'ail, les aſperges, & quelques ſemblables choſes priſes par la bouche, donnent des odeurs à l'vrine que la ſeroſité du ſang n'a point; que ces deux liqueurs ſont rarement ſemblables en couleur & en conſiſtance; & que les Eaux mineralles, ou les autres dieuretiques, ſe rendent tres-peu de temps aprés qu'on les a pris, ils ont jugé avec beaucoup de vray-ſemblance, que les vrines devoient eſtre du moins en partie l'vn des excremens de la premiere coction, pour la ſeparation duquel il devoit y avoir des organes plus propres que les vaiſſeaux qui contiennent le ſang.

En effet tout de meſme que le chyle doit neceſſairement eſtre purgé de la quantité excedante de ſes parties plus terreſtres & plus groſſieres, pour avoir à peu

prés la fluidité du sang dont il est la propre matiere, les corpuscules aqueux qui pourroient luy donner trop de liquidité, en doivent estre separez avant qu'il soit porté au cœur, puisqu'il passe immediatement de ce viscere dans les vaisseaux sanguinaires, sans y avoir receu aucune depuration; car autrement il arriveroit que dans ceux qui mangent peu & qui boivent beaucoup, la masse du sang seroit toujours trop sereuse pour servir à la nourriture des parties; comme il arriveroit au contraire que dans ceux qui mangent beaucoup & qui boivent peu, elle seroit infailliblement épaisse, limonneuse & impropre au mouvement qui luy est naturel, si ce qui fait la matiere fecalle pouvoit passer avec les autres parties du chyle dans les veines

lactées, pour servir aux mesmes vsages.

Il y a donc bien de l'apparence que la partie du chyle qui est portée au cœur pour servir de matiere au sang, a esté auparavant épurée de tout ce qu'elle pouvoit avoir de trop grossier, ou de trop liquide, & que la chylification a par consequent deux sortes d'excretions, dont la serosité n'est peut-estre pas la moins considerable ; & c'est d'où vient que le laict, qui n'est proprement qu'vne portion du chyle qui se porte directement aux mammelles, est toujours d'vne consistance à peu prés semblable à celle du sang, du moins dans les Nourrices qui sont saines.

Tout cela présupose qu'il y a des organes par où la serosité du chyle est filtrée & portée directe-

ment dans les reins ; mais la difficulté est de sçavoir quels sont ces organes : Ma pensée est que ce sont les vaisseaux lymphatiques qui ont esté trouvez par Rudbekus Anathomiste Suedois, & qui s'estendent depuis les glandes mesaraiques jusqu'aux reins : Il est vray que cet Autheur ne leur attribuë point d'autre vsage que celuy de puiser dans les reins, la serosité qu'il croit devoir estre portée dans les glandes du mesanterre, pour donner au chyle la fluidité qu'il suppose luy estre necessaire ; mais outre que cette serosité seroit non-seulement inutile, mais mesme préjudiciable, dans ceux dont l'aliment accoustumé est presque tout liquide, je ne voit pas sur quel fondement on peut croire que ce qui a esté vne fois separé de la masse du sang,

comme excrement de la seconde coction, puisse estre de nouveau meslé avec le chyle, & ensuite reporté au cœur, pour servir à la nourriture des parties.

Il n'en est pas ainsi de l'opinion que j'avance, outre qu'elle est soustenable dans toutes les reigles du raisonnement, elle peut mesme estre prouvée par vne demonstration evidente: En effet M. de la Bussiere, cy-devant Chirurgien Major des Gardes du Corps du Roy, & tres-exact Anathomiste, aprés avoir plusieurs fois demontré publiquement & dans divers sujets, les vaisseaux limphatiques que je viens de dire, s'estant enfin avisé de les lier vers leur milieu, dans vn animal qu'il avoit ouvert vivant peu aprés luy avoir donné à manger, remarqua que la portion de ces vaisseaux,

qui estoit depuis la ligature jusqu'aux reins, estoit absolument vuide, & qu'au contraire celle qui aboutissoit aux glandes du mesanterre, estoit toute pleine d'vne serosité en tout semblable à l'vrine.

Aussi ne voyons-nous rien dans l'Anathomie qui ne s'accorde parfaitement à cette opinion. Les veines lactées qui sont destinées pour porter le chyle dans les reservoirs, sont placées comme les glandes du mesanterre dans la duplicature de sa membrane. Ces glandes sont d'vne nature propre à s'imbiber de ce que le chyle peut avoir de trop sereux. Les vaisseaux lymphatiques dont il est icy question, sont situez de maniere, qu'ils peuvent aisément puiser la serosité contenuë dans les mesmes glandes, & la porter jusques

dans le baſſinet du reins où ils aboutiſſent : Enfin tel que puiſſe eſtre la quantité de cette ſeroſité, ils en peuvent faire la diſtribution dans vn tres-petit eſpace de temps, parce qu'on en trouve pluſieurs de chaque coſté, & qu'ils ſont aſſez gros & aſſez caves, pour eſtre traverſez ſans peine, meſme dans les cadavres, par vne des plus groſſes ſoyes de cochon.

Au reſte, outre beaucoup d'vtilitez qu'on peut tirer de cette Découverte, la plus importante à mon ſens eſt, que quand il s'agit de juger des Maladies interieures, il eſt inutile de conſiderer les vrines qui ont eſté renduës peu aprés l'vſage des liqueurs aperitives, puis qu'alors leur plus grande partie n'ayant traverſé que les voyes qui viennent d'eſtré

expliquées, elles ne peuvent avoir receu aucune alteration par les indiſpoſitions des auttes parties.

M. l'Abbé Bourdelot ayant bien voulu contribuer de ſa part au ſuccés de noſtre entrepriſe, m'a fait la grace de me communiquer la Lettre dont je vous envoye l'extrait.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Eſcrite à M. l'Abbé Bourdelot, premier Medecin de Monſeigneur le Prince, par M. Belin Medecin à Vaſtan, au ſujet d'vne fille qui rendoit ſes menſtruës par les yeux.

VNe fille maigre & de petite taille, fut ſurpriſe à l'âge de dix-huit ans d'vne perte de ſang par les yeux, qui ſortant preſque

continuellement à la maniere des larmes, y causoit de la douleur & de l'inflamation. Ce simptosme qui dura pour la premiere fois prés de quatre jours, fut accompagné durant tout ce temps d'vne fort grande douleur de teste, & ne cessa que pour recommencer vn mois aprés avec les mesmes circonstances: Deux autres mois s'estant écoulez, & toujours avec vn retour periodique & reiglé de cette indisposition, je ne doutay point que ce ne fust ses menstruës, qui pour avoir trouvé de l'obstacle à leur passage du costé de la matrice, avoient reflué jusqu'au cerveau, d'où elles s'estoient ensuite écoulées, ainsi que font les larmes dans le sentiment de M. Descartes; & en effet j'appris d'elle que ses yeux estoient les seules parties par où elle eust ver-

ſé du ſang depuis qu'elle eſtoit pubere ; ce qui m'obligea de la faire ſaigner au bras & enſuite au pied, & de luy faire prendre vn ſirop de feüilles d'armoiſes cuittes avec le miel blanc nouveau, au moyen dequoy ſes ordinaires luy furent ſi heureuſement provoquez, qu'elle les a toujours eû depuis à heure & à temps, ſans ſouffrir durant leurs cours, ny dans les jours de leur intermiſſion, aucune incommodité aux yeux ny aux autres parties ſuperieures, quoy qu'il y ait prés de neuf mois que cette cure eſt achevée.

Les Medecins qui ſont aſſez ſçavans & aſſez experimentez, pour ſçavoir ce qui contribuë davantage à la conſervation de la ſanté, peuvent éviter beaucoup d'inconveniens,

où les autres hommes ſont entraiſnez par leur mauvaiſe conduite ; mais tout ce qu'ils peuvent obſerver de bon regime dans leur maniere de vivre, ne les met pas neantmoins toujours à couvert des plus grandes maladies, parce qu'elles peuvent avoir tant de cauſes differentes, qu'on ne pourroit pratiquer les moyens de les prevenir toutes, ſans s'attirer des incommoditez qui ſeroient pires que les maux meſmes, dont on taſcheroit de ſe preſerver ; c'eſt pourquoy ils ont beſoin de ſçavoir la Medecine pour eux-meſmes, comme pour les autres, & ſouvent les remedes ne leur ſont pas moins utils que les preſervatifs ; C'eſt une verité que vous avez appriſe en bien des occaſions, & dans laquelle vous ſerez de nouveau confirmé par l'Hiſtoire que je vous envoye.

DESCRIPTION

D'vne Maladie extraordinaire arrivée à M. Gueniot, Medecin à Lagny.

CEtte Maladie qui pendant les deux premiers mois n'eust rien d'extraordinaire, dégenera enfin en vne fiévre quarte d'vne espece bien particuliere; car M. Gueniot souffroit tous les jours deux accés par periodes certains chacun de trois heures de frisson, & de sept heures de chaud, en sorte que l'intermission n'estoit que de trois ou au plus de quatre heures, & que l'accés qui répondoit à la quarte, n'estoit pas seulement plus long de deux ou trois heures que les autres, mais en-

core aſſez violent pour eſtre accompagné de delire : La pituitè qui eſtoit apparemment la principale cauſe de cette fiévre, tomboit continuellement ſur l'orifice ſuperieur du ventricule, & aprés avoir cauſé des nauſées & des dégouſts, ſe portoit juſques dans les boyaux, où elle ſervoit comme de levain à vne fermentation, dont les fumées cauſoient vne ſoif intollerable & vne douleur de teſte continuelle; les ſaignées du bras & du pied, ny les autres remedes qui ſont de l'vſage ordinaire, n'empeſcherent pas que cette fiévre ne duraſt au moins ſix ſemaines, mais à la fin ſa terminaiſon fut cauſée par vn purgatif, qui contre l'ordinaire du Malade, fut quatre heures ſans l'émouvoir, aprés lequel temps il fut ſurpris d'vne forte envie de vomir, qui le porta juſqu'à

la défaillance, de laquelle eſtant revenu, il vuida, aprés beaucoup d'efforts extraordinaires, vne quantité conſiderable d'eau, & vn corps eſtrange de la groſſeur du poulce, & long de trois grands travers de doigts. Comme ce corps eſtrange ſe reſſerra en luy-meſme au moment qu'il fut rejetté, & qu'aprés il ſe redreſſa peu à peu dans l'eau que le Malade avoit vuidée, les aſſiſtans crurent d'abord que c'eſtoit quelque eſpece d'aniimal informe & vivant; mais la choſe ayant eſté examinée de plus prés, on reconnu que ce n'eſtoit qu'vne chair fibreuſe, blanche, ſolide, égale à ſes deux extremitez, & recouverte dans toute ſa longueur d'vne membrâne auſſi forte & auſſi épaiſſe que la peau du corps humain.

Aprés cette evacuation, le Ma-

lade eſt demeuré dans vne foibleſſe extréme, reſſentant toujours l'action de la pituite qui continuë à tomber ſur l'orifice ſuperieur du ventriculle, & à l'entretenir dans vn dégouſt mortel, particulierement pour les alimens doux, boüillis, ou humectans, ſans ceſſer neantmoins de reſſentir vn feu devorant dans ſes entrailles, qui luy envoye des fumées ſi chaudes à la teſte, qu'elles y cauſent continuellement vne pulſation tres-forte ; Cependant au moyen des purgatifs de temps en temps reïterez, il a déja repris aſſez de ſanté pour ſouffrir le Caroſſe & la Chaiſe roulante, & pour eſperer d'eſtre parfaitement remis à l'entrée du Printemps que nous attendons.

Au reſte entre beaucoup de particulieres conſiderations que me-

rite cette Hiſtoire, ce qu'on en doit inferer de plus important, eſt que rien n'eſt plus à craindre que ces Medecins timides, qui fondez ſur cette maxime, que la ſaignée eſt deuë à l'humeur qui eſt en mouvement, & la purgation à celle qui eſt dans le repos, croiroient avoir peché contre la bonne doctrine, s'ils avoient ordonné des purgatifs avant que d'avoir reconnu vne tres-grande diminution dans les fiévres ; Car outre que la ſaignée n'en peut pas oſter le ferment, lors meſme qu'il eſt dans les vaiſſeaux, on voit par ce qui vient d'eſtre dit, qu'elles ſont ſouvent cauſées & entretenuës par des matieres qui ne peuvent eſtre evacuées que par la purgation ou les vomitifs, qu'ils n'ordonnent bien ſouvent que quand

les Malades ne sont plus en estat d'en souffrir l'effet.

L'experience m'ayant fait découvrir vn moyen presque immancable pour guerir les hydropisies de matrice, je n'ay pas voulu retarder plus long-temps à vous en faire part.

REMEDES

Contre les Hydropisies de matrice.

PRenez feüilles de Sabine & d'Armoise dessechées & pulverisées de chacune demy once, Bayes de Nerprun concassées six dragmes, Turbith deux dragmes, & Sel armoniac vne dragme, reduisez ces choses en forme d'opiat, avec vn miel que vous aurez

auparavant preparé en la maniere ordinaire avec la décoction de feüilles d'absinte.

Il faut donner chaque matin à jeun, & l'apresdinée six heures aprés avoir mangé, vne dragme & demy de cet opiat.

Pendant l'vsage de ce remede, les Malades doivent aussi prendre tous les soirs, peu avant que de se coucher, vn lavement preparé en la forme qui suit.

Prenez feüilles de Nicotianne ou herbe à la Reyne vne poignée, feüilles d'Absinte demy poignée, & racines d'Azarum pareille quantité; faites boüillir ces choses durant trois quarts-d'heures dans six pintes de Vin blanc, & prenez ensuite vne chopine de cette décoction pour chaque lavemens, dans laquelle vous

dissoudrez demie dragme de sel de Sabine, & trois onces de miel preparé avec la décoction de feüilles de Mercuriale & de Matricaire.

Ces remedes peuvent encore servir à provoquer les menstruës, ou mesme les vuidanges des couches retenuës, du moins lors que les malades sont sans fiévres; c'est ce que j'ay experimenté diverses fois avec vn tres-heureux succés.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

M. Le Prieur de la Chabriere, qui s'est rendu si fameux dans sa Province, à cause

de quantité d'excellens remedes qu'il distribuë gratuitement depuis plusieurs années, se doit rendre incessament icy par ordre du Roy.

L'Autheur du Compendium de Medecine dont il a esté parlé dans la Lettre precedente, est M. Betbeder, qui a composé dés l'année 1666. vn traité de la Circulation du sang, & qui comme je croy, est à present Religieux de sainte Genevie fve. Ce dernier Ouvrage pourra estre de quelque vtilité pour ceux qui ne se veulent pas donner la peine de rechercher les bonnes choses dans leurs sources ; mais ceux qui aiment assez les bons Livres pour en estre assortis, pourront aisément se passer de celuy-cy, parce qu'il ne contient presque rien qu'on ne puisse trouver ailleurs.

Cette année semble promettre dés son commencement vne crise vniverselle dans le Corps de la Medecine, pour le purger de toutes les ordures dont il est infecté; car outre l'emprisonnement de Rabel, la veuve & le fils du feu Jean Malbec de Tresel, sont prisonniers au petit Chastelet pour crime.

Au reste le premier jour du Mois prochain, vous aurez sans faute la troisiéme Lettre de cette Année: Cependant je suis, &c.

A Paris ce 14. Fevrier 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies dans la derniere quinzaine du mois de Fevrier 1680.

LETTRE III.

JE prens la plume, Monsieur, & je la prens dans le dessein de vous tenir parole malgré une infinité d'affaires dont je suis accablé ; c'est pourquoy sans perdre temps à vous faire un article preliminaire d'une longue estenduë, j'entre d'abord en matiere, & je commence par une Observation que vous auriez veü sans doute dans le Livre de M. Boirel, si elle

n'eust esté faite depuis qu'il est imprimé, estant remplie d'un grand nombre de circonstances d'une consideration particuliere.

OBSERVATION

Sur les playes de teste, par M. Boirel Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roy en la Ville d'Argentan.

VN homme du Bourg de Carrouges estant à la chasse, & tirant vne piece de gibier qu'il tua, fut si malheureux que dans ce moment le canon de son fusil se détacha du fuz, en sorte que ce canon ayant esté repoussé en arriere par l'action de la poudre, la culace entra toute entiere dans son front, sans que la préoc-

cupation que luy causoit la justesse avec laquelle il croyoit avoir tiré, luy permist de s'appercevoir de ce coup fatal ; car ses compagnons furent estonnez de le voir courir aprés son gibier, avec vn canon de quatre ou cinq pieds de longueur planté dans le milieu de son front, comme la deffence d'vne licorne, & encore plus lors qu'ils eurent connu qu'il ne s'en estoit apperceu, que dans le temps qu'il s'estoit voulu baisser pour ramasser sa proye, auquel temps la bouche de ce canon ayant donné contre terre ; & s'estant ainsi opposée à son inclination, l'avoit forcé de reconnoistre son desastre, & de songer au peril où il estoit exposé ; ce fut alors que s'estant appuyé contre vn arbre pour augmenter ses forces, il retira ce corps estrange de sa teste, mais

avec d'autant plus de difficulté, qu'il tenoit aussi fort dans les os du front, que s'il eût esté serré dans l'estoc d'vn Serrurier. Ce coup inopiné qui devoit l'arrester au lieu où il tira aussi bien que son gibier, ne l'empescha pas neantmoins de s'en retourner à sa demeure, qui en estoit esloignée de trois ou quatre longueurs de champs : Il y fut pensé en premier appareil par le Sieur Guernon Chirurgien de Carrouges, & le lendemain j'y fus appellé pour le conseil : je trouvay vne ouverture assez considerable à l'os coronal pour donner issuë au sang extravasé ; mais voyant qu'il n'en sortoit neantmoins que tres-peu, à cause de plusieurs esquilles separées de la seconde table du coronal, qui avoient esté en quelque sorte déplacées en retirant le ca-

non, j'achevay de les tirer dehors, & je donnay lieu par là à la ſortie d'vne tres-grande quantité de ſang, & meſme de la groſſeur d'vne noix de la propre ſubſtance du cerveau, nonobſtant quoy je laiſſay le bleſſé ſans fiévre & ſans aucun des autres accidens qui ſuivent ordinairement ces ſortes de playes ; mais la fiévre eſtant ſurvenuë le ſixiéme jour, elle fut peu aprés ſuivie de la convulſion qui termina la vie de ce bleſſé vers la fin du ſeptiéme.

Il eſt bien admirable que l'os coronal ayt eſté aſſez fort pour ſoûtenir au moment d'vne courſe aſſez precipitée, le canon d'vn grand fuſil par la ſeule implantation de la culace ; cela fait bien voir que la figure, l'arrengement & la liaiſon des os de la teſte, qui forment enſembles vne maniere

de voûte, leur donnent vne ſolidité capable de reſiſter à de rudes ſecouſſes ; mais ce qui eſt en cecy de plus ſurprenant, eſt que ce bleſſé ayt conſervé toute la connoiſſance qui luy eſtoit neceſſaire pour faire reüſſir ſa chaſſe, ſans en avoir eû aſſez pour reſſentir le coup de ſa bleſſure ; & qu'enfin aprés tout cela, il ait veſcu pluſieurs jours avec autant de juſteſſe de la part de l'eſprit, que de tranquilité & d'indolence dans toutes les parties de ſon corps, du moins à l'exception de celles qui eſtoient bleſſées.

Ie ne ſçay ſi le general de ma phiſique ne vous paroiſtra point ennuyeux ; mais j'auray tant de choſes curieuſes à vous expliquer dans la ſuite, au moyen de ces nouveaux principes, que je dois neceſſairement

les establir, pour ne vous pas priver d'vn plaisir qui surpassera de beaucoup, tout ce que je pourrois d'ailleurs vous procurer de satisfaction.

NOUVELLES RECHERCHES

Sur la nature des corps mixtes.

REFLEXION IV.

BIen que j'aye déja supposé que la forme est vn principe aussi vniversel que la matiere; il y a neantmoins cette difference entre l'vn & l'autre, que la matiere peut estre suffisamment connuë par l'idée generale que j'en ay donnée, & qu'au contraire la forme ne peut estre assez bien com-

prise pour nous donner la co-noissance des corps, qu'en descendant dans la consideration de toutes les formes particulieres; car on conçoit bien que la matiere nous paroistroit toujours & dans tous les corps, semblable & homogesne, sans les differentes dispositions qu'elle reçoit par les formes : Mais il n'en est pas ainsi de cet autre principe ; car quoy qu'on puisse trouver dans l'Vnivers qui merite le nom de corps, on est assuré que ce n'est autre chose qu'vn assemblage & vn arrengement de plusieurs parties de la matiere diversement figurées & formées, en sorte par exemple que si l'on détruit la forme d'vn arbre en separant ses feüilles, ses branches, son escorce & ses racines, non seulement ces choses auront chacune vne

forme particuliere ; mais cette forme pourra encore estre détruite par la Chimie, & nous fournir aprés sa destruction cinq diverses substances ; qui auront tout de mesme chacune des formes qui leur seront propres, & qui pourroient encore nous en fournir vne infinité d'autres toutes differentes, s'il estoit possible de pousser la division jusqu'à ce qu'elles soient reduites dans la derniere simplicité.

On voit donc qu'il n'y a qu'vne seule matiere dans tous les corps, & que les plus composez ne reçoivent le nom de mixtes, qu'à raison de ce que les diverses parties de la matiere qui entrent dans leur composition, ont déja receuës d'autres formes : Ainsi comme il y a des corps tres-simples, dont ceux qu'on appelle mixtes

ſont compoſez, & que leur ſimplicité ne provient que de ce qu'ils n'ont encore receus qu'vne ſeule forme, on peut bien diviſer les formes en ſimples & en compoſées, & conformement à cette diviſion, eſſayer de découvrir en premier lieu, comment la Nature imprime ces premieres formes à la matiere, & quels ſont les corps ſimples qui en ſont formez.

Or tout de meſme que la diverſité des eſtres materiels, marque la neceſſité qu'il y a que la matiere ſoit diviſible, la diviſibilité prouve qu'aucun corps ne peut eſtre fait ſans mouvement, puiſqu'elle ne peut eſtre diviſée ſans eſtre meuë, d'où il ſuit que la Nature doit neceſſairement & premierement mouvoir la matiere qu'elle veut informer.

On voit donc qu'encore que la

matiere ſoit d'elle-meſme diviſible, elle ne peut neantmoins eſtre diviſée en effet ſi le mouvement n'intervient ; d'où il ſuit qu'il eſt le premier des accidens qui arrivent à la matiere dans la production des corps: C'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs Philoſophes, que celuy qui veut ſçavoir la Phiſique, doit apprendre en premier lieu ce que c'eſt que le mouvement, juſques-là meſme qu'Ariſtote a penſé qu'en l'ignorant, on devoit neceſſairement ignorer la Nature.

Suivant cette maxime, ceux qui ont écrit de la Phiſique ſe ſont tellement eſtendus ſur le mouvement, que ſi l'on vouloit rapporter toutes les définitions, les diviſions, les ſubdiviſions, & les explications qu'ils en ont données, on pourroit faire vn fort gros vo-

lume de cette ſeule matiere, ce qui ſeroit ce ſemble d'autant plus inutile, que rien n'eſt plus connu dans le monde que le mouvement, & que les plus ſtupides meſmes ſçavent qu'ils ne peuvent rien produire qu'en agiſſant, qu'ils ne peuvent agir qu'en ſe mouvant, & enfin qu'en produiſant diverſes choſes, ils font des differentes eſpeces de mouvemens, d'où il paroiſt que tout ce qu'on peut dire du mouvement, ne peut guere adjoûter à la connoiſſance que chacun en peut avoir naturellement, & que toute la doctrine qu'on peut eſtablir ſur ce ſujet, ne peut conſiſter au plus qu'à l'ordre & à la maniere d'en parler.

Cependant comme les Philoſophes anciens & modernes ont eû des opinions differentes ſur cette matiere, & qu'il eſt bon de dé-

terminer precisément en quel sens on doit prendre les choses qui dépendent de la Phisique : Je donneray dans la cinquiéme Reflexion, les Observations que je croiray necessaire pour bien faire entendre tout ce qui pourroit estre dit dans la suite touchant le mouvement des corps.

Je passe des raisonnemens aux Observations de fait, celles que vous allez voir m'ont esté envoyées de Munik par M. de la Motte Chirurgien, estant prés Monseigneur Colbert Ambassadeur extraordinaire en Baviere.

GUERISONS

Inopinées d'vn goiſtre, & d'vne hidropiſie formée dans le tuba vteri.

VN homme de Munik âgé de quarante ans, & qui avoit depuis tres-long-temps vn goiſtre d'vne groſſeur prodigieuſe, eſtant chez vn Mareſchal a deſſein de faire ferrer ſon cheval, & voulant contraindre vn des garçons de ce Mareſchal de l'expedier avant ſon rang, receut de luy vn coup d'vne broche de fer pointuë, qui venoit d'eſtre tirée toute rouge de la forge pour en former des clouds. Ce coup qui pour avoir traverſé ſon goiſtre de part en part, luy avoit cauſé vn

extréme frayeur, luy donna neantmoins bien-toſt apres vne joye tres-ſenſible; car ayant donné iſſuë à vne tres-grande quantité de matiere grumeleuſe & meſlée avec de petits corps pierreux ſemblables à des lentilles, il procura dans ce moment preſque toute la diſſipation de la tumeur, qui auparavant pendoit juſques ſur la poitrine, & donna lieu enſuite à vne ſupuration, au moyen de laquelle la Cure en fut achevée en tres-peu de temps.

Madame la Comteſſe de Nieupert ayant paſſé deux ans de mariage ſans devenir enceinte, & voyant enfin que ſon ventre s'accroiſſoit de jour à autre, donna lieu de croire qu'elle eſtoit effectivement groſſe d'enfant, juſqu'environ vers le dixiéme mois de cette pretenduë groſſeſſe,

qu'on commença à douter avec raiſon que c'eſtoit vne molle ou quelqu'autre faux germe ; mais cette fauſſe groſſeſſe ayant duré vn tres-long-temps avec vne augmentation conſiderable, malgré tous les remedes qu'on put pratiquer dans le deſſein d'en expulſer la cauſe, & la matrice n'ayant eſté trouvée ny fort peſante, ny fort tenduë par les perſonnes qui la toucherent, cette indiſpoſition fut miſe au nombre de celles qui ne peuvent eſtre ny connuës ny gueries : Cependant douze ans aprés qu'elle euſt commencé, la malade ayant eſté atteinte d'vn rheume ſur la poitrine, qui cauſa par la toux de violentes ſecouſſes au bas ventre, & ayant meſme pris pour raiſon de ce nouveau mal quelques boiſſons aperitives, elle vuida par la ma-

trice vne prodigieuſe quantité d'eau, qui venant apparemment du tuba vteri où il s'eſtoit fait vne hidropiſie particuliere, ſemblable à celle de cette femme d'Vtrecht, fut la cauſe d'vne gueriſon que la Medecine ne luy avoit pû procurer par aucun moyen.

Ce qui eſt arrivé à vn homme de mon quartier merite bien de vous eſtre raconté ; en voicy l'Hiſtoire en peu de mots.

HISTOIRE

D'vne maladie extraordinaire arrivée dans vn homme en qui l'épine du dos ſe rompit au moment qu'il expira.

CEt homme pendant cinq ou ſix années ſouffrit de tres-

grandes douleurs le long de l'épine du dos, qui furent inutilement traitées pour des inflammations de reins, pour des pierres, pour du ſable adherant, & pour d'autres indiſpoſitions de cette nature; & cependant mangeant, beuvant, & digerant bien toutes ſortes d'alimens juſqu'au jour meſme où ſon mal termina ſa vie, qui fut il y a environ ſix ſemaines. Ce jour là ſes proches ayāt diſné avec luy à l'ordinaire, paſſerent dans vne autre chambre, & eſtant rentrez vn quart d'heure aprés dans celle où il eſtoit, ils le trouverent tombé mort, & ayant l'épine du dos rompuë, ce qui ſe fit à ce qu'on en jugea par les apparences, au moment qu'il ſe voulut baiſſer pour prendre ſon pot de chambre.

Pour vous mieux faire compren-

dre la nature de cette maladie, j'adjoute à ce que je viens de vous dire, le rapport qui a esté delivré par M. Amiens Chirurgien du Roy, qui ouvrit le corps de cet homme, & par les autres personnes qui furent mandées pour assister à cette ouverture.

RAPPORT

Contenant ce qui a esté trouvé à l'ouverture du corps du nommé Guillemar, vivant Bourgeois demeurant à Paris rué Mazarini.

NOvs sous-signez Docteur en Medecine, & Maistres Chirurgiens Jurez à Paris; Certifions avoir esté appellez pour faire l'ouverture du corps de deffunt Guillemar, & que l'ayant visité à l'exterieur, où nous n'avons rien

trouvé qui fust digne de conside-ration particuliere, nous avons commencé ladite ouverture par le ventre moyen, d'où il est sorty au moment qu'il a esté entr'ouvert vne tres-grande quantité de sang ; aprés quoy ayant levé le sternum, nous avons trouvé toute la region senestre de ce mesme ventre remplie d'vne autre quantité de sang en grumeaux ; ce qui nous ayant obligé de rechercher avec beaucoup d'exactitude la cause d'vn épanchement si extraordinaire, nous avons trouvé vne tumeur considerable qui s'estendoit depuis la sixiéme vertebre du dos, jusqu'à la premiere des lombes, & qui estoit recouverte d'vne membrâne tres-forte, ayant l'épaisseur d'vn escu, & estant déchirée joignant cette premiere vertebre des lombes qui

de sa part estoit dénuée de son perioste, en sorte mesme que les deux dernieres fausses costes ne tenoient plus à l'épine. Ces choses choses considerées & l'enveloppe de la tumeur coupée, nous l'avons trouvée pleine d'vne tres-grande quantité de chair carcinomateuse, imbuë & recouverte d'vn peu de pus & de sang grumelé, & nous avons remarqué, que les six premieres vertebres inferieures du dos, & premiere des lombes, estoient toutes cariées & vermouluës, de telle sorte que l'épine estoit dans cet endroit presque sans solidité & sans consistance, & que le diaphragme estoit mesme percé à y passer deux doigts: Le reins gauche & la veine emulgente du mesme costé estoient encore déchirez, & tout le bas ventre plein de sang, ce qui nous a

fait juger qu'vn moment avant que d'expirer, le malade tomba; & qu'alors son épine s'estant rompuë, & ses costes détachées avec vne sorte de mouvement de ressort, elles ont causé le déchirement des parties que nous avons trouvées dilacerées, & l'hemorragie qui s'en est ensuivie; au reste toutes les autres parties estoient belles & dans leur naturelle conformation, à l'exception des poulmons qui estoient flétris à l'endroit des lobes qui touchoient la tumeur, &c.

Ce que j'ay leû dans les Autheurs anciens & modernes touchant les dens, n'ayant pû satisfaire pleinement ma curiosité, je me suis avisé de former moy-mesme des questions sur cette matiere, & a'en imaginer ensuite la solution: Ie ne sçay si j'au-

ray assez bien rencontré pour que mes conjectures soient conformes à vos sentimens ; mais je suis du moins assuré qu'elles peuvent bien servir de sujet aux reflexions des habilles, & qu'elles seront par consequent de quelque utilité dans la Medecine.

QUESTIONS NOUVELLES

Sur la nature des Dents, sur les maladies qui leurs arrivent, & sur les remedes qui servent à les guerir.

QUESTION I.

Pourquoy les Dents qui sont plus dures que les autres os, sont neantmoins plus facilement & plus frequemment cariées.

Solution.

Pour mieux resoudre ce que cette premiere question comprend de positif, il faut examiner d'abord en quoy consiste la dureté des Corps. Les Peripateticiens qui veulent qu'vn Corps soit dur, lors qu'il contient beaucoup de matiere dans vn petit volume, la font consister dans la condensation; mais cette opinion se détruisant par l'exemple de l'eau qui se dilate en se convertissant en glace, il est plus raisonnable de s'en tenir à celle des Cartesiens, qui veulent que la dureté soit vn effet du repos des parties dont les corps sont composez, comme la liquidité vient du mouvement de celles qui composent les liqueurs; & parce qu'il suit delà que les corps qui ont le plus de parties qui se touchent

touchent immediatement ſans ſe mouvoir, doivent eſtre les plus durs; il s'enſuit auſſi qu'ils doivent reſiſter davantage à la diviſion de leurs parties, qui eſt proprement ce qui nous les fait appeller durs.

Mais il faut remarquer que cette reſiſtance ne doit eſtre priſe que pour celle qui nous eſt connuë par l'attouchement, au moyen duquel nous jugeons par exemple que le corail eſt plus dur qu'vn brin de baleine; car ſi la dureté eſtoit expliquée par rapport aux effets qui reſultent de l'action de certains agens, il faudroit dire que le corail qui ne reſiſte preſque point au marteau eſt moins dur que la baleine, dont il ne peut diviſer les parties qu'avec beaucoup de temps & de coups reïterez; ce qui ſeroit

vne propoſition ridicule.

Ainſi la dureté des corps, qui ne peut eſtre diſtinguée que du plus au moins à l'égard du toucher, a des eſpeces differentes eû égard aux choſes qui les peuvent diſſoudre : C'eſt pourquoy les vns ſont appellez ſouples, comme ceux qui pour avoir leurs parties entrelaſſées à la façon des anneaux d'vne chaîne, ou comme les filets d'vne corde, peuvent eſtre ployez ſans ſe rompre ; & les autres fragiles, comme ceux qui pour n'avoir qu'vne tiſſure ſimple & dépendante de la ſeule appoſition de leurs parties, ne peuvent eſtre écartez ſans perdre leur continuité.

Or comme la glace, l'émail, le verre, le talc, & generalement tout ce que nous connoiſſons de corps tranſparens, ne donnent

paſſage à la lumiere qu'á raiſon de ce que leurs porres ſont en grand nombre, & preſque auſſi grands d'vn coſté que de l'autre, pour n'eſtre pas fait de parties tortueuſes & embaraſſées les vnes dans les autres; il s'enſuit que les Dents qui ſont tranſparentes, ſont non ſeulement fragiles, & par conſequent inflexibles, mais encore tres-faciles à penetrer à cauſe de la multitude & de la rectitude de leurs porres, à la difference des autres os, dont les parties ſont aſſez entrelaſſées, & les porres aſſez tortueux pour eſtre opaques, & pour avoir meſme de la flexibilité lors qu'ils n'ont pas eſté extremement deſſechez par la chaleur naturelle, comme dans les vieillards, ou par l'air comme dans les ſcelets.

QUESTION II.

Pourquoy l'encens fait la dissolution des dents sans corroder les genciues, qui sont beaucoup plus molles.

SOLUTION.

Tous les aromatiques doivent avoir dans leur composition, vne quantité considerable de corpuscules acides afin d'ébranler les nerfs qui font l'odorat; ces acides doivent estre joints à beaucoup de corps ignées, pour estre meus & élevez autant qu'ils le sont au moment de l'exalaison; & leurs pointes doivent estre en quelque sorte émoussées par quantité de particulles etherées & rameuses, pour exciter vn sentiment de plaisir lors qu'ils sont portez dans le nez, au lieu de ce-

luy de douleur qu'ils exciteroient immancablement, ſi rien ne les empeſchoit d'agir en corroſifs, conformement à leur nature.

Tout cela fait voir que les parties de l'encens ſont tres-deliées, tres-ſubtilles, & tres-penetrantes, & qu'ainſi ce n'eſt pas merveille ſi lors qu'elles ſont agitées par la chaleur dela bouche, elles penetrent les porres des dents qui ſont droits, & ſi apres cela elles en écartent les parties, qui (comme j'ay dit) ne ſont jointes que par appoſition.

Pour ce qui eſt des gencives, comme elles ne ſont molles que parce qu'elles ſont de la nature des corps ſouples dont il a eſté parlé, bien loin que leur molleſſe les rendent plus ſoumiſes à l'action des diſſolvans ſubtils, elle les rend plus propres à y reſiſter, non ſeu-

lement parce que leurs porres ſont aſſez grands pour permettre l'entrée & la ſortie des parties de ces diſſolvans; mais encore parce que ces meſmes porres n'eſtant ny droits, ny vis-à-vis les vns des autres, ils ne peuvent pas donner lieu à la penetration, qui ſeroit neceſſaire pour écarter & pour rompre les fibres qui compoſent les gencives.

QUESTION III.

Pourquoy ceux qui mangent frequemment de l'ail, ſont plus ſujets que les autres à la carie des dents.

SOLUTION.

C'eſt encore parce que l'ail eſt compoſé à peu prés des meſmes parties que les aromatiques: Il eſt vray que ſon odeur n'eſt pas de

celles qui donnent du plaiſir; mais cela ne vient qu'à raiſon de ce que les acides qui entrent dans ſa compoſition, ſont plus violemment agitez par vne grande quantité de corpuſcules ignées, ainſi qu'il en arrive au muſc, lors qu'il eſt nouvellement ſorty de l'animal qui le produit; ce qui le rend plus penetrant, & par conſequent plus diſſolvant que les corps odoriferans qui frappent aſſez legerement les nerfs du nez, pour ne cauſer qu'vn chatoüillement voluptueux.

QUESTION IV.

Pourquoy les ſucreries gaſtent les dents ſans corroder les gencives.

SOLUTION.

C'eſt parce que les acides du

ſucre eſtant proportionnes en groſſeur à la grandeur des porres des dents, & s'y attachant facilement à cauſe d'vn humeur muſilagineux dont elles ſont naturellement enduittes, ils y peuvent faire au moins vne legere impreſſion, qui eſtant apres augmentée par la continuité de leur action, devient à la fin aſſez conſiderable pour faire ce qu'on nomme carie.

QUESTION V.

Comment il ſe peut faire que la chair retenuë & corrompuë entre les dents y puiſſe cauſer la carie.

SOLUTION.

La chair telle qu'elle eſt lors que nous la mangeons n'eſt pas capable de faire la diſſolution des dents; mais lors que par la pour-

riture, les corpuſcules elementaires qui eſtoient entrez dans ſa compoſition, ſont des-vnis, écartez, & volatiliſez, ils acquierent la penetration qui vient d'eſtre attribuée aux corps, qui ont aſſez de parties volatiles pour produire des exalaiſons fortes & continuelles.

QUESTION VI.

Pourquoy les dents ſont plus ſenſibles au froid & au chaud, que les autres parties du corps.

SOLUTION.

C'eſt parce que ces deux ſortes de ſenſations ne ſont jamais excitées que par des corps ſubtils qui penetrent d'autant plus facilement les dents juſqu'à leurs nerfs, qu'elles ont (comme il a eſté dit)

vn tres-grand nombre de porres droits.

QUESTION VII.

Pourquoy les dents ſont moins dures interieurement qu'à leur ſuperficie.

SOLUTION.

C'eſt parce que les vaiſſeaux qui fourniſſent la nourriture pour leur accroiſſement, aboutiſſent dans leur milieu ſans donner de rameaux à l'exterieur.

QUESTION VIII.

Pourquoy l'homme ne naiſt pas avec des dents apparentes comme les brutes.

SOLUTION.

C'eſt parce qu'il n'en a pas beſoin ſi-toſt qu'elles, eſtant de tous

les animaux qui ont des dents, celuy qui est le plus de temps sans les mettre en vsage: Ce qui a du rapport avec la lenteur de son accroissement, qui comprend presque la troisiéme partie du cours naturel de sa vie.

QUESTION IX.

Pourquoy l'opium mis dans vne dent cariée, n'en arreste pas la douleur.

SOLUTION.

Lors que l'opium est pris interieurement, ses parties vaporeuses sont excitées à monter par la chaleur des entrailles, en sorte qu'estant poussées jusqu'à l'endroit du cerveau, où est l'origine des nerfs, elles peuvent (toutes grossieres qu'elles sont) s'insinuer assez avant dans leurs rameaux

pour arrester le mouvement des esprits animaux, qui en se portant trop confusément & trop impetueusement vers les parties interieures lors qu'elles sont indisposées, y causent de la douleur; mais on sçait aussi par experience qu'on l'applique presque toûjours inutilement vers la peau, lors qu'il s'agit d'appaiser les douleurs de la goutte, de la verolle, ou des rheumatismes; & comme cela n'arrive ainsi qu'à raison de ce que les parties de ce medicament, ne sont pas assez subtiles & penetrantes pour penetrer les petits filets de nerfs qui aboutissent aux tegumens, il s'ensuit qu'il ne peut s'insinuer dans les petits nerfs qui donnent le sentiment aux dents, s'il n'est pris interieurement pour y entrer par le costé de leur origine.

QUESTION X.

Pourquoy le gingembre pulverisé mis dans de l'eau de vie, & tiré par le nez, appaise la douleur des dents.

SOLUTION.

Ce n'est pas parce que les parties de ces drogues s'insinuent dans les nerfs, comme celle de l'opium pris par la bouche; car outre que ce meslange n'est pas de la nature des soporiferres, il n'est ny assez subtile, ny assez volatile pour vne telle penetration; mais c'est plûtost parce qu'en ébranlant vn peu fortement les nerfs olfactoires, ils peuvent attirer du costé du nez les serositez qui se portoient aux dents cariées, comme sur les parties les plus foibles.

Question XI.

Pourquoy les forts corrosifs n'ostent point la douleur des dents, vû qu'ils peuvent consumer le nerf, sans lequel elles n'auroient point de sentiment.

Solution.

C'est parce que le nerf dans chaque dent entre par l'extremité de la racine, où il est fort serré; en sorte que les corrosifs ne peuuent agir au plus que sur la portion qui se trouve dans la cavité de la dent, la portion qui aboutit à sa racine ne pouvant estre consumée par la raison qui vient d'estre dite, qu'au moyen d'vne longue & violente dissolution, qui ne peut qu'augmenter la douleur bien loin de la diminuer.

QUESTION XII.

Pourquoy le laict de thitimalles, le fiel d'ours, l'elebore noir incorporé avec le miel, & quelques ſemblables drogues qui ont beaucoup moins de force que les corroſifs dont je viens de parler, oſtent neantmoins plus promptemeut la douleur, & arreſtent mieux la carie des dents.

SOLUTION.

C'eſt parce qu'ils ont beaucoup de parties plus deliées, plus volatiles & plus penetrantes que ne ſont les acides qui abondent dans les corroſifs, & qu'en écartant avec moins de violence les parties de la dent qu'elles penetrent, elles en changent la diſpoſition ſans les irriter, quoy que leur action ſoit aſſez puiſſante pour amortir d'a-

bord le ſentiment du nerf, & pour le conſumer en ſuitte dans toute ſa longueur.

Question XIII.

Pourquoy il n'eſt pas neceſſaire de tirer les dents, apres que leurs vaiſſeaux ont eſté conſumez par les remedes qui viennent d'eſtre marquez, puis qu'elles ne reçoivent plus alors de nourriture.

Solution.

Dedans & dehors la bouche les dents ſont d'vne nature à ſe conſerver d'elles-meſmes tres-long-temps; ainſi la nourriture n'eſtant neceſſaire que pour leur accroiſſement, on peut bien ſans inconvenient les maintenir dans leur place & dans leur vſage naturel, apres que leurs vaiſſeaux ont eſté conſumez, ſoit accidentel-

lement, soit artificiellement.

Question XIV.

Pourquoy plusieurs personnes, apres avoir long-temps souffert la douleur des dents, s'en sont à la fin trouvées exemptes sans y avoir fait aucun remede, ny sans les avoir fait arracher.

Solution.

Les Dents ne sont capables de douleur qu'à cause du nerf qu'elles contiennent; ce nerf quoy que souple, & par consequent plus propre à resister à l'action des dissolvans liquides, peut neantmoins par succession de temps, estre entierement consumé par les serositez acres & corrosives, & laisser ainsi les Dents sans aucun sentiment.

QUESTION XV.

Pourquoy les Dents sont quelquesfois monstrueuses dans leur nombre, dans leur forme, ou dans leur situation, vû que dans la generation des Animaux, la nature ne peut errer que dans le temps de la conformation, & que les Dents ne viennent dans l'homme que long-temps apres la naissance.

SOLUTION.

Il est vray que Plutarque assure que Pirrhus Roy des Epirottes n'avoit qu'vne seule Dent occupant toute la machoire, & sur laquelle on voyoit seulement de petite lignes qui sembloient la diviser en plusieurs: que Valere raporte la mesme chose d'vn Roy de Prusse: qu'Agellius en dit autant du fameux Sicinius, qui pour ce

ſujet fut ſurnommé Dentatus; que Bernardin Genga fameux Anathomiſte à Rome, dit avoir trouvé dans le Cimetiere de l'Hoſpital du S. Eſprit vne teſte qui n'avoit point de machoire inferieure, & dont la ſuperieure n'avoit que trois dents, ſçavoir deux mollaires; chacune deſquelles eſtoit diviſée en cinq avec leur racines ſeparées; & vne troiſiéme qui formoit les quatre inciſoires & les deux canines: Que M. Renard Chirurgien de Madame la Princeſſe Doüairiere de Guimené, m'a certifié qu'vn Nain qui appartient à cette Princeſſe a eu autrefois en haut & en bas vn double rang de dents; enfin qu'il eſt vray-ſemblable que toutes ces ſortes de dents n'ont paru qu'à peu prés au temps ordinaire, c'eſt à dire vne ou deux années apres la naiſſance: Mais outre

qu'elles pouvoient eſtre ainſi diſpoſées au deſſous des gencives dés le temps de la conformation du fœtus, il ſuffit que la nature ſe ſoit trompée en conformant les alveolles, pour donner vne forme extraordinaire aux Dents, à qui elles ſervent en quelque façon de moulles.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

M. Daquin, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & Medecin du Roy ſervant par quartier, a preſentement la charge de Medecin ordinaire de ſa Majeſté, dont M. de la Chambre premier Medecin de la

Reyne estoit pourveu, & a vendu sa charge de Medecin de quartier à M. de Fresquiere Medecin ordinaire du Regiment des Gardes Françoises.

M. Lemery Apoticaire du Roy, recommencera ses cours de Chimie, le Mercredy treiziéme du courant.

On voit cette année à la Foire S. Germain, vne espece de Taureau, qu'on pretend avoir esté engendré d'vn Cerf & d'vne Vache; & en effet, outre qu'il a le poil & le muffle d'vn Cerf, on trouve au milieu de son dos vne jambe de Cerf bien formée jointe à vne sorte de membre genital, ayant environ vn pied de longueur, & estant accompagné de deux especes de testiculles concentrez au dessous de la peau de l'animal; ce membre genital rend continuelle-

ment vne sorte de sperme corrompu, semblable à ce qui sort dans les gonorrhée ; l'autre est placé, & conformé presque naturellement aussi bien que toutes les autres parties de ce monstre, à l'exception du dessus de sa teste, où il y a vne cavité considerable, & de l'extremité de sa queuë qui se divise en deux comme vne fourche.

Conformement à ce qui a esté dit dans l'avertissement du premier cahier de cette année. Les Conferences que j'ay dessein d'établir, furent ouvertes le premier jour du courant. L'assemblée fut assez nombreuse, l'illustre M. Justel nous honora mesme de sa presence, aussi bien que M. du Vernay de l'Academie Royale des Sciences : M. du Vernay son frere, Chirurgien du Roy & tres-

habille Anathomiste, y fit vn tres-sçavant discours contre l'opinion des œufs, qu'il refuta demonstrativement au moyen des parties genitales d'vne truye qu'il y avoit fait apporter : La promesse qu'il fit à la Compagnie de luy faire beaucoup d'autres demonstrations curieuses, a fait qu'on a resolu de s'assembler chez moy tous les Vendredis, au lieu de le faire le premier jour de chaque mois, comme il avoit esté arresté.

Nostre Compagnie, c'est à dire celle des Chirurgiens des familles Royales, qui ont droit de Boutique & de Maistrise à Paris, & dans toutes les autres Villes du Royaume, se dispose à establir des exercices continuels dans sa Chambre Academique, à dessein de mettre ceux qui la compose en estat de ne rien ignorer de tout

ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux, & de plus vtile dans l'Art, & d'instruire, conformement à l'intention du Roy, les Chirurgiens qui suivent la Cour & les Armées de sa Majesté, aussi bien que les Compagnons & Apprentifs qui servent dans leurs Boutiques.

Le retard que j'ay esté obligé de faire à cette Lettre, à cause de la Charge de Chirurgien ordinaire du Corps de Monsieur, dans laquelle je suis nouvellement receu, m'empeschera de vous écrire le quinzième de ce mois comme je l'avois projetté, mais vous aurez du moins de mes nouvelles dans le temps ordinaire: Cependant je suis toûjours, &c.

A Paris ce 4. Mars 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies pendant la premiere quinzaine du mois de Mars 1680.

LETTRE IV.

JE l'avouë, Monsieur, rien n'est plus obligeant que la maniere avec laquelle vous m'avez accordé la dispense que je vous ay demandée; mais il faut aussi demeurer d'accord qu'en vous écrivant dans la premiere quinzaine de ce mois, apres vous avoir fait approuver les raisons qui m'en pouvoient legitimement dispenser, & cela seulement

dans le dessein d'avancer le plaisir que je peux vous procurer, c'est encherir en quelque sorte sur la generosité dont vous vous picquez: ne croyez pas cependant que je pretende donner un trop grand prix à cette action, pourveu que vous la regardiez comme une preuve de l'amitié que je vous ay jurée, & comme une marque des sentimens de reconnoissance que m'ont inspiré toutes vos honnestetez, elle aura produit tout le bon effet que j'en espere; & bien loin de causer du changement dans la resolution que j'ay prise, d'acquitter les obligations que je vous ay par quelque chose de plus réel, elle augmentera l'empressement avec lequel j'en rechercheray toute ma vie les occasions.

Cependant pour vous satisfaire sur ce que vous me demandez, touchant le discours & les demonstra-

tions que fit M. du Vernay dans nostre premiere Conference, je l'ay prié de m'en décrire les choses plus essentielles, & de permettre qu'on designe en sa presence les parties qu'il nous demonstra pour en faire graver la Figure, afin de ne vous laisser rien à souhaiter sur cet article: Voyez le tout avec vn peu d'attention, & jugez par là de ce que vous pouvez attendre dans la suitte d'vn si sçavant & si exact Anathomiste.

DISCOVRS

SUR LA GENERATION de l'Homme, dans lequel il eſt prouvé par raiſonnement & par demonſtration, que l'opinion des œufs eſt vne pure chimere.

Par M. du Vernay Chirurgien du Roy Maiſtre & Iuré à Paris.

LA nouveauté a tant de charmes pour les hommes, qu'elle les ſeduit ſouvent au point de leur faire prendre des fantoſmes pour des corps, & de pures idées pour des choſes réelles & effectives: C'eſt de quoy nous avons eu vne forte preuve dans ces derniers temps, où l'on a vû vn grand nombre des plus celebres Anathomiſtes, improuver tout ce

qui avoit esté dit avant eux touchant la generation de l'homme, pour s'attacher à vn sistesme qui ne peut avoir eu pour fondement, que l'ignorance, la mauvaise foy, ou le peu d'exactitude.

Ce Sistesme dans lequel on pretend prouver que pour la generation, les femmes fournissent des œufs qui en sont la principale matiere, peut à la verité surprendre assez agreablement l'esprit, parce que l'erreur qu'il renferme est fondée sur vn grand nombre de comparaisons, qui paroissent d'abord plus naturelles qu'artificieuses, & que ses premiers Autheurs se sont appliquez à l'envelopper d'vn voile misterieux, qui ne peut estre penetré qu'avec beaucoup d'attention : Cependant l'experience

m'ayant fait connoiſtre qu'il n'eſt pas impenetrable à quiconque ſe veut donner la peine d'examiner de bonne foy toutes les circonſtances qui en dépendent; j'ay fait deſſein de faire voir au public, qu'on n'y peut rien trouver de beau que l'invention, & que s'il a eſté ſoûtenu par des gens veritablement éclairez, ce n'a eſté que dans le deſſein de ſe rendre fameux par vne opinion particuliere, ou de fomenter des diſputes qu'ils croyoient eſtre vtiles pour connoiſtre plus parfaitement la verité.

Pour convaincre les plus opiniaſtres de ce que j'avance, je pourois rapporter icy toutes les preuves de l'opinion que je pretens combattre, & enſuitte les refuter par les raiſons qui eſtabliſſent la mienne; mais comme

ces choſes ont déja eſté agitées par vn grand nombre d'Autheurs, & qu'en dernier lieu M. Lamy les a décidées pour la pluſpart, je me contenteray d'en examiner quelques-vnes, ſur leſquelles on a ce me ſemble paſſé trop legerement, & qui ſont neantmoins aſſez importantes pour faire la déciſion du fait dont il s'agit. Voicy en peu de mots en quoy elles conſiſtent.

Ils diſent que les teſticulles des femmes ne ſont proprement que des ovaires, que chacune des petites boulles ou veſiculles qui les compoſent, & auſquelles ils donnent le nom d'œuf, contiennent en miniature les lineamens du fœtus, de l'arrierfaix, & de ſes membranes; qu'au moyen de ces pretendus œufs les femmes comme les poulles, four-

nissent toute la matiere necessaire pour la generation, & que les hommes comme les coqs, ne fournissent que certains esprits naturellement destinez pour rendre ces œufs prolifiques; qu'au moyen des trompes ces esprits se portent jusqu'aux testiculles où selon eux se fait la conception, ou que du moins en penetrant les porres de la matrice, ils s'insinuent dans les vaisseaux sanguinaires, d'où ils se portent encore aux testiculles à l'aide de la circulation du sang; que chacun de ces œufs croist & meurrit à la faveur de la membrâne du testiculle qui luy donne vne enveloppe particuliere en forme de calice, quoy qu'il n'y soit joint que par apposition; que l'accroissement de ces œufs force cette enveloppe à s'ouvrir & à permettre

ainsi leur détachement, & qu'alors ils estendent la membrâne propre du testiculle, & se procure ainsi la facilité de passer dans le tuba vteri, & de là dans la matrice : qu'au moyen de ce détachement on peut à l'ouverture du corps d'vne femme nombrer les petits qu'elle a portez : En vn mot ils pretendent que toutes choses tirent leur origine des œufs, que les insectes, & les plantes subissent la mesme loy, & qu'enfin le gerofle, la muscade, le poivre, & le gingembre qui viennent des Païs éloignez, contiennent des œufs dans les rides de leurs enveloppes exterieures, qu'on peut aisément faire éclore, en les mettant infuser dans des liqueurs propres.

Mais pour faire voir que toutes ces choses ne sont que de pures resveries, il faut examiner en pre-

mier lieu, ſur quel fondement ils pretendent que les teſticulles des femmes ſoient des ovaires : Ce qu'ils avancent à cet égard eſt que la compoſition de ces parties n'a aucune convenance avec la conformation des teſticulles des hommes, & qu'elles ne contiennent point d'autre matiere propre à la generation, que celle qui eſt renfermée dans leur pretendus œufs ſans en pouvoir ſortir, & qui n'a aucune analogie avec la ſemence maſculine. Mais rien n'eſt plus facile que de répondre à ces deux propoſitions; Car quant à la premiere, il faut remarquer que les teſticulles des femmes ſont comme ceux des hommes abſolument neceſſaires pour la generation, puiſque les femelles des brutes en qui on a fait la caſtration, ne ſouffrent en

aucune façon les carresses ny les approches de leur masles, ce qui fait voir qu'ils sont les veritables sources de la liqueur qui provoque les animaux à l'accouplement, & qui fait ressentir dans les deux sexes, le chatoüillement voluptueux qui fait le plaisir du coït. J'avouë neantmoins que leur construction n'a presque aucun rapport avec celle qu'on remarque dans ceux des hommes; mais c'est particulierement en cela que l'industrie de l'Autheur de la Nature paroist plus admirable; car il estoit absolument necessaire que les choses fussent ainsi disposées, la conception se devant faire au moyen du meslange de deux matieres differentes, pour qu'il en resultast vn composé d'vne autre nature; car si tout ce que l'homme & la femme fournissent de par-

ties materielles pour la generation estoient homogesnes, leur vnion & leur meslange ne pourroit produire dans la matrice rien qui fust differend d'elles-mesmes ; non plus que l'huille de tartre, qui par exemple estant contenuë en deux vaisseaux, & ensuitte vuidée dans vn seul, ne change point son essence, & subsiste comme auparavant en consistance d'huille de tartre.

Il ne faut donc pas que les Ovairistes pretendent que la dissemblance qui est entre les testicules des deux sexes, puisse passer pour vne preuve de leur opinion, puis qu'elle s'accorde beaucoup mieux avec celle des Anciens, qui veulent que la conception ne soit autre chose qu'vn meslange exact des semences masculines & feminines dans la

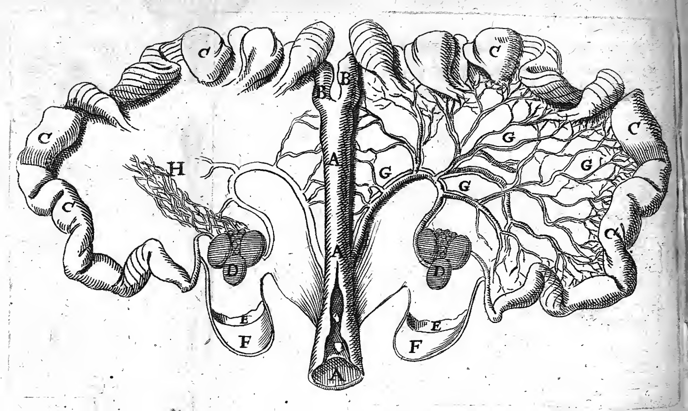
cavité de la matrice : Auſſi voyons-nous que dans les divers animaux qui ſont au monde, les parties qui ſervent aux meſmes vſages ne ſont pas pour cela également conformées : Par exemple, les teſticulles des animaux volatiles different de ceux des quadrupedes en couleur & en ſubſtance, & ne laiſſent pas de ſervir à meſme fin ; & bien qu'il ſoit impoſſible dans vn tres-grand nombre d'oizeaux de ſuivre le canal defferent juſqu'à ſon inſertion, nous ne pouvons pas douter de ſon vſage, qui eſt de porter la ſemence à la racine de leur verge. Quoy que le cœur de la pluſpart des inſectes s'eſtende de la teſte à la queuë, comme on l'obſerue aiſément dans les vers à ſoye, & dans ceux appellez Spondillis pendant qu'ils ſont en vie,

il n'eſt neantmoins deſtiné qu'à la ſanguification, comme celuy des animaux parfaits. Les reins des oizeaux & des poiſſons pour avoir vne forme bien differente de ceux des animaux terreſtres, ſervent toutefois comme ceux-cy à la filtration & à la diſtribution des vrines: Enfin ſi differente que ſoit la ſtructure des poulmons dans les divers animaux, ils ſont toûjours les principaux organes de la reſpiration, & l'eau paſſant & repaſſant entre les fibres qui compoſent les ouyes des poiſſons, donne la fluidité au ſang, comme l'air dans les autres animaux.

Paſſons maintenant à l'examen des boulles ou veſiculles que nos averſaires appellent œufs, & voyons s'il eſt vray qu'ils ſe détachent des teſticulles pour ſe por-

ter tout entiers dans les trompes, & de là dans la matrice : Or pour que cette propoſition fuſt veritable, il faudroit non ſeulement que les trompes fuſſent jointes immediatement aux teſticulles, mais encore qu'elles euſſent vne amplitude proportionnelle à la groſſeur des œufs pour leur donner vn facile paſſage, du moins dans les femmes puberes, ou lors de la conception, puiſque chacun peut remarquer apres moy, que dans les oizeaux le canal appellé Oviductus, eſt preſque inſenſible avant que les femelles faſſent des œufs, mais qu'à meſure qu'elles approchent du temps où elles doivent pondre, il groſſit au point qu'on comprend aiſément que les œufs le peuvent traverſer. Ce qui ne ſe remarque pas dans les femelles des animaux

terreſtres ; car il eſt ſeur par toutes les experiences que j'ay faites juſqu'à preſent, que la puberté ny le temps de la conception ne changent en rien la diſpoſition des trompes; ce qui devroit arriver autrement s'il eſtoit vray qu'il y paſſaſt des œufs, qui eſtant beaucoup plus gros qu'elles ne ſont larges, les devroient neceſſairement dilater, comme l'œuf de la poulle eſtend le tuyau par où il paſſe, quoy qu'il n'aquiert ſa dureté qu'à ſon extremité, c'eſt à dire qu'apres l'avoir traverſé preſque tout entier. Pour mieux faire comprendre cette verité, lorſque je la propoſay dans la Conference de M. de Blegny, je me ſervy d'vne matrice de truye dont je donne icy la figure, afin de faire connoiſtre la diſproportion qu'il y a entre la groſſeur des boul-


C
C
C
C
B
B
A
A
A
C
C
C
G
G
G
G
H
D
D
E
E
F
F

les qu'on pretend eſtre des œufs, & la capacité des trompes qu'on pretend qu'ils traverſent ; car ces boules eſtoient au moins de la groſſeur d'vne noizette, & au contraire le canal de la trompe ne donnoit qu'a peine le paſſage à vn tres-petit ſtillet, quoy que cette truye eût nouvellement fait des cochons ; ce qui fait voir que ces parties ont d'autres vſages que ceux qui leur ſont attribuez par les Ovairiſtes, & qu'il eſt vray-ſemblable que la liqueur contenuë dans ces pretendus œufs, eſt la ſeule matiere que les femmes fourniſſent pour la generation, & qui au moment du coit en eſt exprimée & pouſſée vers les vaiſſeaux defferends, pour eſtre conduite dans la matrice ſuivant la plus commune opinion.

Mais ce n'eſt pas en cela ſeul que les Ovairiſtes decident trop hardiment, ils ne ſe ſont pas moins trompez en ſoûtenant que leurs pretendus œufs contiennent en miniature toutes les parties du fœtus ; Car ſi cela eſtoit, il ne manqueroit à ces œufs que d'eſtre penetrez & arroſez par les ſucs de la matrice pour devenir feconds, puiſque les ſemences & les graines qui contiennent auſſi ſelon eux toutes les parties des vegetaux en miniature, n'ont beſoin que d'eſtre jettées dans la terre, & d'eſtre impregnées des ſucs qu'elles y rencontrent, pour produire les plantes dont elles contiennent les germes ; Car en ſuppoſant les œufs à leur maniere, il eſt inutile de dire que la ſemence de l'homme eſt neceſſaire pour les faire éclore, puiſque la chaleur de la

matrice ſeroit ſeule capable de produire cet effet, en agitant certains ſucs capables de penetrer ces œufs, & de donner à la matiere qu'ils contiennent, l'agitation neceſſaire pour eſtre renduë de puiſſante en acte.

On peut dire par la meſme raiſon, que ſi ces œufs contenoient en miniature toutes les parties du fœtus, il devroit leur arriver quelquefois ce qu'on remarque ſouventdans les ognons ou racines des fleurs, qui ſans eſtre mis dans la terre, pouſſent & jettent des feüilles, & quelques-vns meſmes des fleurs, comme le *ſemper vivum majus*, & pluſieurs autres de meſme ſorte; de cela ſeul qu'ils contiennent en eux-meſmes certaine humidité, qui eſtant agitées par les parties de l'air, excite la vegetation, puiſ-

que nos averſaires meſmes conviennent qu'outre les lineamens du fœtus, leurs œufs contiennent vne liqueur ſubtile qui luy ſert de nourriture dans les premiers jours de la conception, la matrice ne pouvant pas alors à ce qu'ils penſent, en fournir d'aſſez delicate.

On voit donc par tout ce qui vient d'eſtre dit, qu'ils impoſent à la verité, lors qu'ils ſoûtiennent que leurs pretendus œufs ſont la ſeule matiere neceſſaire pour la generation, puiſqu'elle ne ſe peut faire ſans l'intervention de la ſemence maſculine, qui ne peut eſtre receuë & retenuë dans la matrice, comme elle l'eſt au moment de la conception, ſans eſtre ſoûmiſe comme celle de la femme à l'action de la cauſe informante.

Il faut encore répondre à nos

uerſaires, ſur ce qu'ils ſuppoſent que les eſprits qui ſelon eux ſont la ſeule matiere que l'homme fournit pour la generation, ſe portent par les trompes ou par les vaiſſeaux ſanguinaires juſqu'aux teſticules, où ils pretendent que ſe fait la conception; Ces ſuppoſitions, qui de leur part ne ſont fondées que ſur de ſimples conjectures, peuvent eſtre aiſément détruites par la demonſtration & par le raiſonnement; Car outre que les trompes eſtant au moins éloignées d'vn poulce des teſticules, & que leur pavillon eſtant de beaucoup plus grand qu'il ne faut pour les envelopper exactement, la matiere ſeminalle de l'homme ſe doit perdre avant qu'elle y puiſſe arriver. Et je ſoûtiens meſme qu'il eſt phiſiquemẽt impoſſible que cette matiere puiſ-

se passer au travers de la membrane propre du testicule, de celle qu'ils nomment calice, & des pellicules de leur pretendus œufs; toutes ces enveloppes estant trop lisses & trop polies pour arrester les parties de cette mesme matiere.

Ils ne trouveront pas mieux leur compte à dire que la portion la plus subtile de la semence masculine traverse les porres de la matrice, pour delà s'insinuer dans les vaisseaux sanguinaires, & estre ensuite conduite aux testicules par la circulation; car qui peut douter que cette semence ainsi meslée ne se confonde dans la masse du sang, & que de la sorte toutes ses qualitez ne soient aneanties.

Quant à ce qu'ils disent que chacun de ces œufs n'est joint

que par oppoſition à vne enveloppe particuliere, qui ne laiſſe pas de miniſtrer à leur nourriture & à leur accroiſſement ; C'eſt vne ſuppoſition qui n'eſt pas moins abſurde que les precedentes: Il eſt vray que cette diſpoſition ſe trouve dãs les poules; mais il eſt vray auſſi qu'aprés le détachement de leurs œufs, les enveloppes ou calices d'où ils ſont ſortis ſont tres-apparens & tres-ſenſibles ; ce qu'on n'a jamais pû remarquer dans les femmes, ny dans tous les autres animaux terreſtres, auſquels ils attribuent fauſſement des œufs: Auſſi y a-t'il vne notable difference entre les ovaires des oiſeaux & les teſticulles des femmes; car dans ces ovaires chaque œuf n'a que ſon calice particulier, qui eſt le ſeul moyen par lequel

il y eſt joint, au lieu que les boulles ou veſiculles qu'on trouve dans les femmes ſont non ſeule- toutes recouvertes par la membrane des teſticulles, mais encore chacune en particulier par vne enveloppe qui ne reſſemble en rien au calice des œufs, & à laquelle ils ſont aſſez intimement joints pour tirer la matiere qui leur eſt propre immediatement des arteres & des veines.

D'ailleurs quand ils diſent que l'accroiſſement des œufs des femmes force enfin leur calice à s'ouvrir pour en permettre le détachement; c'eſt avancer vn fait qui n'a jamais eſté prouvé, & qu'il leur eſt impoſſible de demonſtrer; car s'ils avoient pû trouver juſqu'icy quelques veſtiges de ce pretendu détachement, ils auroient travaillé avec bien de

de l'empressement à découvrir au public vne si belle preuve de leur sistesme ; mais pour leur faire voir qu'ils ne doivent pas mesme s'y attendre pour l'avenir, je veux bien les avertir qu'ayant ouvert vn tres-grand nombre de femelles brutes apres avoir esté en rust, je n'ay jamais trouvé ny places, ny cicatrices, ny aucune autre marques du détachement qu'ils supposent, & que le seul changement que j'ay trouvé à la disposition des testiculles, a esté l'affaissement de leurs boulles ou vesiculles, qui provenoit d'autant plus vray-semblablement de ce qu'elles s'estoient vuidées lors de l'accouplement ; que j'en ay trouvé quelquesfois vne petite quantité, qui s'estoient remplies d'vn sang qu'elles n'avoient encore pû convertir en semence.

Je pourrois ensuitte de cecy monstrer qu'il est ridicule de dire qu'au moyen du détachement dont il vient d'estre parlé, on peut à l'ouverture du corps d'vne femme nombrer les enfans qu'elle a portez, & je pourois encore m'estendre sur ce que nos aversaires ont avancé, touchant les aromates & les autres mixtes dont il a esté parlé ; mais outre que ces propositions se détruisent par elles-mesmes, ce qui a esté dit à l'égard des autres est plus que suffisant pour les refuter, & je me contenteray de montrer dans le discours suivant à quoy s'en doivent tenir ceux qui veulent éviter l'erreur.

Explication de la Figure qui regarde la page 147.

AAA LE col ou orifice interne de cette matrice, lequel a esté entr'ouvert pour faire voir les rugositez de sa partie interieure.

BB Les deux extremitez des cornes ou cellules qui s'vnissent au commencement du col interne.

CCCCCC Les cornes ou cellules.

DD Les testicules.

EEEE Les trompes.

FF Le pavillon des trompes qui ressemble assez bien à vn capuchon.

GGGGGGG Les arteres & veines hipogastriques.

HH Les arteres & veines ſpermatiques.

J'ay déja en main le deuxiéme Diſcours que M. du Vernay a fait à ma priere ſur la generation de l'homme ; & comme ce n'eſt proprement qu'une ſuitte de celuy-cy, je vous l'aurois envoyé en meſme temps, ſi l'eſtenduë qui me reſte pour cette Lettre l'avoit pû contenir ; mais elle ſera ſuivie d'une autre de ſi prés, que vous n'aurez pas le temps de vous impatienter dans l'attente de cette curieuſe Piece. Admirez cependant les prodiges de la nature par celle qui ſuit, & avoüez que bien loin de connoiſtre tous les reſſorts au moyen deſquels elle entretient la machine du monde dans l'eſtat où nous la voyons, il s'en manque beaucoup que ſes plus merveilleux effets nous ſoient connus.

EXTRAICT

D'UNE LETTRE ESCRITE A M. Lemery Apotiquaire du Roy, par M. Seignette Docteur en Medecine resident à la Rochelle, contenant l'Histoire d'vne espece de Baleine que les vents ont poussée aux costes de la Rochelle.

VErs le milieu du mois de Fevrier de la presente année, on a vû à la coste de l'Isle de Ré, prés la Tour du Fanal, autrement nommé la Tour des Baleines, vn gros poisson couché & enfoncé dans le sable, de façon qu'il n'y avoit que l'œil, la queuë, & vne partie du ventre à découvert. Apres avoir esté desensablé au mieux qu'il fut possible, on y trouva les dimentions qui

suivent, sçavoir 47. pieds & demy de Roy, depuis le bout du nez jusqu'à la bifurcation de la queuë, 27. à 28. pieds de tour, 11. pieds 5. poulces de l'extremité du museau à l'œil, 2. pieds de l'œil à l'aisleron qui estoit vn peu au dessous, 20. pieds de l'ailleron à la matrice, 3. pieds d'vne extremité de la matrice à l'autre, 14. pieds 4. poulces de l'extremité de la matrice à la bifurcation de la queuë, 16. pieds du bout d'vne des fourches à l'autre, & enfin pour ne rien oublier l'aisleron avoit dans toute sa longueur 3. pieds quelques poulces, & dans sa largueur 4. pieds moins quelques poulces.

Tout le corps de ce gros poisson, que quelques-vns ont nommé Souffleur, & quelques autres Baleine, estoit couvert d'vne peau

noire vnie & douce comme du satin à l'exterieur, ayant environ l'épaisseur d'vn travers de doigt, & estant à sa surface interne veluë à peu prés comme de la peluche, ou plûtost comme le dedans d'vn champignon ; quelques-vns disent qu'ils virent d'abord certaines petites estoilles dispersée à sa superficie, & j'ay moy-mesme dicerné particulierement au tour de la teste plusieurs figures comme sizelées, qui ne ressembloient pas mal à des couronnes, & je trouvay vers l'extremité de la machoire inferieure, vn monceau de ces coquillages qu'on nomme d'ails ou couteliere, enté assez avant dans la chair.

Ayant pensé qu'il n'estoit pas d'vn Medecin d'en demeurer là, dans vne occasion où l'on pouvoit voir en grand ce que nous ne

voyons ordinairement qu'en racourcy, & comme en miniature, je crûs que je devois m'attacher à rechercher la conformité ou la difference qui pourroient se trouver entre les parties de ce prodigieux poisson & celles du corps de l'homme : pour cet effet je commençay par la bouche, & je trouvay que la machoire superieure n'avoit que sept à huit pieds de l'argeur, qu'elle estoit à demy ronde, couverte au dedans d'vne peau blanche, & ayant beaucoup de rides de l'épaisseur d'vn écu, & de la longueur du doigt au commencement, mais neantmoins plus longs & plus épais vers le gosier, entre lesquels il y avoit environ au milieu de la bouche, deux lames couchées l'vne auprés de l'autre, dures à peu prés comme de la corne, &

à chaque costé desquelles pendoient vne infinité de filamens longs & roides comme des soyes de pourceau. Au dessous de cette peau, où je ne trouvay que tres-peu de chair, parut vne voûte osseuse qui formoit tout le palais de la bouche fort peu solide, mais en recompense composée de trois tables, chacune de l'épaisseur d'vn écu, & percées en divers endroits par les ligamens qui s'y inseroient : Il y avoit cette difference entre la machoire que je viens de décrire & l'inferieure, que celle-cy estoit beaucoup plus large ayant douze pieds & davantage, & estant composée de deux demy ronds, qui faisoient vn grand enfoncement au dehors, & vne élevation considerable au dedans. La peau dont elle estoit interieurement recou-

verte n'avoit pas plus de rapport à celle de l'autre; car elle estoit noire, sans rides, & dans son tout seulement de l'épaisseur d'vn écu. Tout le dessous de cette peau estoit charnu particulierement au milieu, où il y avoit vne masse de chair qui se continuoit jusqu'au gosier, & qui avoit trois pieds de largeur, & vn pied & demy de profondeur; au reste deux os de de l'épaisseur de la cuisse d'vn homme servoient de baze & de soutient à cette machoire, dont la troisiéme partie formoit vne emboiture pour la machoire superieure.

La langue estoit extraordinairement grosse & longue, toute couverte d'vne peau blanche, vnie, & de l'épaisseur d'vne piece de trente sols; j'eus la curiosité de rechercher au dessous de cette

peau les houppes ou assemblages de filets nerveux, qu'on croit servir à discerner les saveurs, mais je ne les rencontray point : Je remarquay cependant que depuis son extremité jusque vers le milieu, elle estoit d'vne substance blanche, legere, spongieuse, graisseuse, & parsemée d'vne infinité de petites vesiculles; mais en telle sorte que plus on approchoit de sa racine plus elle paroissoit musculeuse, rouge, & pleine de sang; sa baze estoit soûtenuë par quatre ou cinq gros nerfs apparemment destinez à porter les esprits necessaires pour ses mouvemens.

Pour ce qui est du gosier je n'en pûs voir la structure, ceux qui avoient acheté ce poisson preferant ce qui pouvoit leur estre vtile, à ce qui pouvoit contenter ma

curioſité ; ainſi je m'arreſtay ſeulement à conſiderer deux ouvertures qui eſtoient dans la machoire ſuperieure, & qui répondoient à deux trous ou cavitez qu'on nomme les fontaines, parce qu'en mer ce poiſſon jette de l'eau juſqu'à vne tres-grande hauteur. Ils eſtoient ſituez ſur le milieu de la teſte à trois doigts de diſtance l'vn de l'autre, en ſorte que de là juſqu'au fond de la machoire ſuperieure où ils aboutiſſoient, il y avoit prés de 7. pieds de Roy de longueur. De ces fontaines à vn des yeux il y avoit 7. pieds de diſtance, en ſorte que les yeux eſtoient éloignez l'vn de l'autre au moins de 14. pieds. Ils paroiſſoient tous deux tres-petits à proportion de cette groſſe maſſe. Leur forme exterieure eſtoit à peu prés ſemblable à celle des yeux des autres

animaux, si ce n'est qu'il n'y avoit aucuns poils au tour, ny au bord des paupieres. J'en tiray vn hors de son lieu avec assez de peine, & je reconnus en l'arrachant qu'il estoit fort exactement enveloppé des paupieres, qui prenoient leur origine du dedans & estoient extremement épaisses; Son globe ainsi tiré estoit de la figure ordinaire, mais à peine aussi gros que le poingt; la prunelle avoit apparemment esté détachée par les vagues de la mer, n'ayant trouvé en sa place qu'vne cavité vn peu ovalaire, de la largeur d'vne piece de trente sols, & d'vn travers de poulce de profondeur, au milieu de laquelle estoit le nerf optique de la grosseur du petit doigt, & fort blanc, tout le reste de ce globe n'estant qu'vne substance à peu prés de la couleur & de la consi-

ſtance des tranches ſeiches de racines de Brione.

De l'examen de l'œil je paſſay à celuy de la matrice, parce qu'elle me parut d'autant plus conſiderable, qu'elle eſtoit à l'exterieur aſſez ſemblable à celle des femmes. Les nymphes, le clitoris, les lévres & la fente paroiſſoient auſſi diſtinctement qu'on le pouvoit ſouhaitter; il y avoit cela de ſingulier qu'aux deux coſtez de la matrice, preſque ſur le bord des lévres, il y avoit deux mammelles avec leur mammellons, qui quoy que flétries par le battement de la mer, eſtoient encore plus groſſes que les deux poingts. Ayant ouvert la matrice en commençant par le milieu de la fente, je penetray d'abord dans le fond ſans rencontrer n'y vagina ny col comme aux autres animaux: elle n'eſtoit groſ-

ſe en tout que comme la teſte d'vn homme, & à ſes deux coſtez on voyoit l'origine des trompes de fallopes, qui eſtoient ſi eſtenduës qu'elles pouvoient envelopper vn homme tout entier ; leur partie interieure eſtoit formée d'vne tunique blanche & vnie, qui ſe replioit en divers endroits, mais elle ne contenoit aucune humeur, ce qui peut détromper ceux qui croyent que le ſperme de Baleine dont on ſe ſert pour les embelliſſemens du viſage, eſt veritablement vne ſubſtance ſeminalle: A l'égard de leur partie exterieure elle eſtoit remplie de graiſſe, & donnoit origine aux ligamens qui la tenoient aſſujettie.

Outre les ligamens de la matrice, je fis obſerver à ceux qui la coupoient deux os, l'vn qui traverſoit le commencement de ſon fond,

& l'autre qui estoit au derrier, tous deux de couleur jaunastre, & de la grosseur de trois doigts, qui sans doute tenoient lieu des os pubis qui sont dans les autres animaux. Au dessus & au dessous de la matrice, à l'endroit qui répondoit aux mammelles, il y avoit vn monceau de chair deux fois plus gros que la teste d'vn homme, qui se terminoit dans vn monceau de glandes, au milieu duquel je remarquay vn canal gros comme le petit doigt, qui estoit vray semblablement pour porter le laict aux mammelles. Sur le costé de la matrice s'appuyoit vn boyau plus gros que la jambe d'vn homme, teint au dedans d'vne matiere jaunastre, & enveloppé exterieurement d'vne tunique blanche, je jugeay que c'estoit le canal au moyen duquel les excremens se

vuidoient par les fentes de la matrice, n'ayant apperçeu aucune autre voye par où ils pussent sortir.

Enfin tout le corps de ce gros poisson, immediatement au defaut de la peau, estoit couvert de lard de l'épaisseur d'vn pied à l'endroit le plus épais, & sous ce lard estoit vne chair rougeastre remplie de veines, d'arterres & de nerfs; il n'y avoit qu'à la machoire inferieure où le lard estoit au dessous de la chair.

M. Seignette mon oncle Maître Apotiquaire de cette Ville, remarqua que ce poisson ne portoit pas sa queuë à la maniere ordinaire; ce qui fit que la chose fut examinée avec assez d'application, nous trouvasmes en effet qu'elle prenoit son origine à demy pied du milieu du dos, & à pareille distence du milieu du ventre, au lieu

qu'à la pluſpart des poiſſons elle naiſt immediatement du milieu de l'extremité du dos, & de l'extremité du ventre, ce qui fait que celuy-cy porte ſa queuë de plat; nous diſſequaſmes auſſi quelques nerfs de la queuë, qui eſtoient gros comme le bras; nous n'y trouvaſmes qu'vne infinité de petits filets ou fibres blancs comme neige, & vn peu diaphane, qui eſtoient joints les vns aux autres, d'vne maniere à laiſſer entr'eux quantité de petites lignes ou porres continus, & nous n'y remarquaſmes aucune cavité manifeſte pour voiturer le ſuc nerveux, comme le pretendent quelques Anathomiſtes; ce qui ſe devroit neantmoins remarquer dans ceux là, qui ſont des plus gros qu'on puiſſe guere trouver.

Voila tout ce que j'ay pû obſer-

ver jusqu'icy sur ce poisson, les vents & les marées ayant s'y fort ensablé le reste, que je n'ay pû entierement satisfaire ma curiosité; je ne desespere pas neantmoins de porter les choses vn peu plus loin, ou au moins d'examiner avec quelque soin le scelette de ce poisson, auquel cas je ne manqueray pas de vous faire le détail de ce que j'y auray observé.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

LE Lundy quatriéme du courant, vn homme au Fauxbourg S. Anthoine estant tombé en apoplexie, & de là dans vne vne espece de letargie, les Chirurgiens du quartier le crurent mort;

& comme il eſtoit inconnu, & que nous ſommes dans vn temps où la mort ſubite & inopinée eſt ſuſpecte de poiſon, on le dépoſa au Chaſtelet; mais Meſſieurs les Magiſtrats l'ayant voulu faire ouvrir pour connoiſtre la cauſe de ſa mort, il ſe réveilla de l'aſſoupiſſement où il eſtoit au premier coup de ſcapel, quoy qu'il fuſt dans la geolle depuis deux jours.

Apres quelques jours de goutte que M. le Duc de la Rochefoucault ſouffrit ces jours paſſez, la matiere qui avoit enflé ſes cuiſſes & ſes jambes quitta tout à coup ces parties, & ayant reflué vers la poitrine luy cauſa la fiévre & la difficulté de reſpirer; enſuitte de quelques ſaignées qui le ſoulagerent on propoſa le remede du Medecin Anglois: M. Liſot premier Medecin de Monſieur s'y

opposa fortement, soûtenant que les meilleures choses n'estoient bonnes que par le bon usage, & dit qu'autant que les conjectures de Medecine le peuvent permettre, on pourroit assurer que deux autres saignées gueriroient le malade; mais la prévention ou la pluralité des voix l'emporterent, & cet illustre Duc deceda environ 40. heures apres avoir pris ce febrifuge, qui fut la nuit du 16. au 17. du courant.

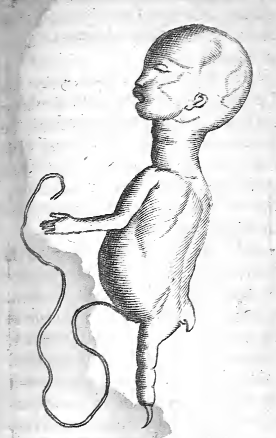
Le Chirurgien & l'Apotiquaire qui avoient accompagné la Reyne d'Espagne jusqu'à Madric, sont en chemin pour revenir.

M. du Vernay Chirurgien du Roy & Juré à Paris, a disposé dans sa maison au Cloistre S. Jacques de la Boucherie, plusieurs chambres tres-commodes pour prendre des pensionnaires, à qui il donnera

tout les jours des leçons ſur tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux & de plus vtile dans l'Anathomie.

M. Lieutault Chirurgien du Corps de Monſieur a commencé le 18. du courant les operations de Chirurgie & l'Hiſtoire des vaiſſeaux & des vicerres, dont il fait gratuitement les demonſtrations ſur vn cadavre d'homme dans mon Amphiteatre.

M. Rivet auſſi Chirurgien du Roy, ayant eſté appellé l'onziéme du courant, pour ſecourir vne femme enceinte qui avoit vne perte de ſang, reconnut que ſa matrice ſe vouloit décharger du fruit conçeu, & reçeut en effet vn moment apres le monſtre dont je vous envoye la figure, & qui comme vous voyez avoit la queuë d'vn Scorpion, & le ventre & le croupion d'vn oizeau.



Au reste j'ay fait prier M. Seignette de nous faire tenir le portrait du poisson dont il nous a décrit l'Histoire, & je croy qu'il le fera volontiers s'il arrive que le dessein en ait esté fait avant la dissection; mais en tout cas je croy qu'il nous pourra au moins fournir la figure du scelet: quoy qu'il en soit je ne manqueray pas de faire graver ce qu'il nous envoyera sur ce sujet, & de vous en faire part avec toute la diligence possible: Cependant je suis, &c.

A Paris ce 15. Mars 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies dans la derniere quinzaine du mois de Mars 1680.

LETTRE V.

A Peine ay-je quitté la plume, Monsieur, que je la reprens pour vous envoyer conformément à la promesse que je vous ay faite, le deuxiéme Discours de M. du Vernay que vous attendez sans doute avec beaucoup d'impatience. Si j'apprens que vous ayez eû autant de plaisir à les lire, que nous en avons eû à les entendre, j'auray soin de tirer de luy

ceux qu'il a prononcez dans nos deux dernieres Conferences sur le sujet des sensations, & de faire graver les figures des parties qu'il nous a demonstrées, pour justifier ce qu'il avoit avancé. Comme il y a bien de l'apparence qu'il n'en demeurera pas là, il se pourra faire qu'en vous envoyant ainsi piece par piece tout ce qui viendra de luy, vous aurez à la fin une nouvelle Anathomie, beaucoup plus exacte & plus complette que toutes celles que nous avons veû jusqu'icy; quoy qu'il en soit, de quelque part que puissent venir les pieces qui me tomberont en main, vous pouvez vous assurer que je ne vous envoyeray rien qui ne puisse meriter vostre curiosité, & que j'apporteray tous mes soins pour vous en convaincre.

DISCOURS II.

DANS LEQUEL EST EXPLIQUÉ la construction & les vsages des parties genitales dans les deux sexes.

Par M. du Vernay Chirurgien du Roy, Maistre & Iuré à Paris.

POur commencer par la construction des testiculles de l'homme, on a observé de tout temps qu'ils sont de la nature des glandes, & les modernes ont adjouté à cette observation, que ce n'est en effet qu'vn assemblage d'vne infinité de petites glandules, d'où naissent vn aussi grand nombre de petits filets, qui sont comme les reservoirs de la partie du sang qu'elles ont filtrée pour en former la semence, & que cet

aſſemblage ne fait qu'vn corps, au moyen d'vne enveloppe qu'on nomme Vaginalle ou Guaiſne, & qui eſtant percée par vne de ſes extremitez, pour donner entrée aux vaiſſeaux preparans & au ſang qu'ils contiennent, l'eſt encore par l'autre pour donner iſſuë à quelques vns de ces petits filets, qui en ſe réuniſſant & ſe recourbant de droit à gauche & de haut en bas à l'exterieur de la guaiſne, forment ce corps longuet qui pour cette raiſon eſt appellé Epididime, & qui en ſe dilatant donne naiſſance au canal deferent ou ejaculatoire. Je ne dis rien des autres enveloppes des teſticulles, elles ſont aſſez connuës de tout le monde, & il me ſuffira dans la rencontre d'en expliquer les vſages.

Pour ce qui eſt des vaiſſeaux

ſpermatiques, les arteres naiſſent de l'aorte au deſſous des arterres emulgentes & ſe portent en droi-te ligne juſqu'aux teſticulles, où elles ſe diviſent en trois ou quatre branches pour ſe diſtribuer dans toute leur ſubſtance & dans celle meſme de l'Epididime. De ces branches celles qui ſont entrées dans les teſticulles, s'y ſubdiviſent en vne infinité de petits rameaux qui fourniſſent le ſang qui doit ſervir à la nourriture des glandes & à la confection de la ſemence: Les veines au contraire naiſſent des teſticulles & produiſent en montant diverſes branches, qui en ſe coulant en divers ſens & ſe communiquant les vnes dans les autres, forment ce Laſſis que les Anathomiſtes nomment Pampriniforme, & ſe réuniſſent enſuitte en vn ſeul canal, qui au

costé droit s'incere dans le tronc de la veine-cave ; & au costé gauche ordinairement dans la veine emulgente. A l'égard des nerfs, quoy que les vns viennent de la huictiéme paire, & les autres de la moëlle de l'espine, ils s'assemblent de façon qu'ils suivent également le chemin des arterres.

Au reste, ce qui merite encore quelque consideration entre les parties genitalles de l'homme pour l'explication de mon Sistesme, sont I. les parastates ou vesicules seminaires, qui sont des corps longuets & enfractueux couchez au derrier du col de la vessie, & qui s'ouvrent chacun par vn canal particulier à la racine de la verge ; ces corps contiennent pour l'ordinaire vne matiere à peu prés semblable au blanc d'œuf crud. II. Les parastates qui

sont des corps ronds, spongieux, percez d'vn tres-grand nombre de petits trous qui ; aboutissent dans l'vretre ; ceux-cy sont remplis d'vne matiere semblable en quelque sorte à celle qui vient d'estre designée, quoy que beaucoup plus aqueuse : III. Le *verumontanum*, qui est vn espece de mammelon placé dans l'vretre à l'aboutissement des parastates & des prostates : IV. La verge qu'on nomme encore membre viril, & qui est composée de deux corps spongieux, dont le glonflement fait l'erection, & d'vn canal que je viens de nommer vretre, & qui sert en commun à la sortie de la semence & des vrines.

Je viens à l'examen des parties genitales de la femme ; & je commence, comme j'ay déja fait par la description des testiculles, se

ſont chez elles comme chez les hommes, deux corps glanduleux parſemez d'vne infinité de petits rameaux, d'arteres, de veines & de nerfs, mais qui different de ceux-là en ſituation & en groſſeur, eſtant placez au dedans ſur les ligamens larges & n'eſtant guere plus gros qu'vne amande; mais la difference plus eſſentielle qu'on y remarque, eſt qu'au lieu que leurs glandes ayent des filets comme ceux des hommes, pour y dépoſer la ſemence qu'elles ont filtrée, on y rencontre vn grand nombre de veſicules qui ſervent dautant plus vray-ſemblablement aux meſmes vſages, qu'elles ſont toutes remplies d'vne matiere fluide & muſilagineuſe, qui ne peut eſtre autre choſe que de la ſemence.

De chacun de ces teſticulles

naiſt vn canal qui va trop directement à la matrice, & qui a trop de rapport avec le vaiſſeau defferent des hommes, pour n'eſtre pas deſtiné dans les femmes à l'ejaculation de la ſemence.

La matrice eſt comme on ſçait, vn corps ſpongieux, ronds, oblongs & n'ayant qu'vne ſeule cavité, qui répond par ſa partie inferieure à ce qu'on appelle fourreau vagina ou col, dans lequel elle s'ouvre pour divers vſages au moyen de ce qu'on nomme orifice interne, à la difference de la vulve qui eſt beaucoup plus exterieure.

Outre ce que je viens de dire, il y a beaucoup d'autres choſes remarquables dans la ſtructure de ces parties, que je paſſe ſous ſilence, me contentant d'avoir fait obſerver ce qui eſt eſſentiel pour l'explication de leurs vſages, à

laquelle je pretens particulierement m'attacher.

Or comme le principal vſage des teſticulles dont j'ay parlé en premier lieu, eſt de former la ſemence dans les deux ſexes, il s'agit preſentement de faire comprendre quelle eſt la nature de cette liqueur. Pour cela il me ſuffit de rapporter l'explication que M. de Blegny en a donnée dans ſon traité des Maladies Veneriennes, puiſque perſonne n'en a parlé avec plus de juſteſſe, & que je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible de rien adjoûter à ſes penſées : Voicy en propres termes comment il
» s'en eſt expliqué : Il faut ſçavoir,
» dit-il, que ce qu'on nomme ſe-
» mence ou ſperme dans les ani-
» maux, n'eſt autre choſe qu'vn
» extrait de leur eſſence, c'eſt à dire
» vn petit compoſé de leurs princi-

pes elementaires, meslangez dans «
vne quantité proportionnelle à «
celle du sujet d'où ils sont tirez. A «
mon sens, bien que ce composé «
ait sa forme particuliere, si l'on «
prend garde qu'il n'est pas ce «
qu'il doit estre lors qu'il est enco- «
re retenu dans les parties où il se «
fait, on le doit regarder alors «
comme vn estre informe & privé «
du caractere qui luy est propre; «
ainsi dans l'homme, par exemple, «
c'est chez l'vn & chez l'autre sexe «
vne substance fluide, blanche, «
boüillante, & naturellement dis- «
posée pour servir à la generation «
d'vn animal de mesme espece; «
mais bien loing qu'elle ressemble «
en rien au corps qui en doit estre «
fait, elle est alors sensiblement ho- «
mogesne: Il faut donc necessaire- «
ment qu'elle soit informée de nou- «
veau, pour devenir la chose dont «

» elle eſt le principe materiel, &
» comme l'ame eſt la propre forme
» de l'homme, du moins conſideré
» comme animal vivant, il faut que
» pour la generation d'vn nouvel
» individu, elle fourniſſe vn extrait
» d'elle-meſme qui puiſſe devenir
» capable de toutes ſes fonctions,
» ce qu'elle ne fait vray-ſemblable-
» ment que dans le coit, lors qu'el-
» le y eſt fortement excitée par le
» mouvement extraordinaire de ces
» petits corps qu'on nomme eſprits
» animaux, & par la perception des
» caracteres qu'ils ont formez dans
» l'imagination ; ainſi avant cette
» action le ſperme n'eſt qu'vne ſub-
» ſtance purement corporelle, qui
» eſt d'autant plus ſuſceptible de
» toutes ſortes d'alterations, qu'el-
» le n'eſt pas encore jointe au prin-
» cipe qui la doit animer.

Il faut ſçavoir maintenant que

le sejour de la semence dans les testicules tant des masles que des femelles, excite certains sentimens qui leur fait naistre l'envie de s'accoupler, comme la faim excite le desir de manger, ce qui n'arrive neantmoins que dans l'âge de puberté, le sang estant avant ce temps trop aqueux, pour servir de matiere à vne substance qui doit estre assez subtile & assez spiritueuse, pour estre cause d'vn grand nombre d'effets surprenans.

En effet l'experience nous apprend, qu'elle cause vne effusion d'esprits par tout le corps, qui augmente les forces, qui fait naître les poils, qui entretient & fortifie la voix, & qui dans les femmes en particulier, provoque l'evacuation periodique de la partie superfluë du sang qui leur est si sa-

lutaire; puiſque nous remarquons que les châtrez ſont effeminez, lâches, paſles & depilez.

Il faut remarquer en paſſant que comme l'effuſion que je viens de dire produit les meſmes effets dans les deux ſexes, ils doivent eſtre cauſez dans les femmes auſſi bien que dans les hommes, par vne matiere ſeminalle contenuë dans les teſticulles, & deſtinée à la generation du fœtus.

Pour faire entendre à quoy ſervent les filets que j'ay dit eſtre dans les teſticulles des hommes, je ne ſçaurois mieux faire que de les comparer aux ſerpentines qui ſervent à la diſtilation de l'eſprit de vin; car aprés que la matiere qui a eſté filtrée par les glandes s'y eſt inſinuée, les parties plus groſſieres ſont arreſtées dans les détours, ſans s'en pouvoir tirer

qu'aprés avoir esté subtilisée, tandis que la plus penetrante continuant son chemin, entre dans l'epididime où elle est conservée pour le besoin : Surquoy il faut observer que cette partie n'estant encore qu'vn assemblage d'autres petites serpentines, la semence y est de nouveau subtilisée & rarefiée.

Ces choses supposées, on voit que lors des décharges, la semence masculine se dissiperoit entierement, si elle ne rencontroit dans les parastates & prostates des matieres plus grossieres qui enveloppent ses parties, & qui forment par ce moyen vn composé plus propre à estre retenu par la matrice ; Et c'est proprement à quoy ces vases sont destinez.

Bien que les testiculles des femmes semblent estre moins dispo-

ſez à la filtration & à la décharge d'vne matiere ſeminalle que ceux des hommes, parce qu'ils n'ont rien qui reſſemble aux filets ny à l'epididime qu'on trouve dans ceux-là : Il n'eſt pas neantmoins difficile de prouver qu'ils ont vne diſpoſition equivalente ; car eſtant certain que les glandes qu'on y trouve ſont d'vne conſiſtance plus ſolide & plus ſerrée, que celles qui compoſent les teſticulles des hommes, on peut conclure delà que la matiere qu'elles filtrent eſt plus épurée ; tout de meſme qu'vne liqueur qui a paſſé à travers le papier gris, eſt beaucoup mieux clarifiée que ſi elle n'avoit traverſé qu'vne éponge ; & qu'ainſi la ſemence des femmes peut eſtre aſſez pure, ſans avoir eſté tranſpoſée dans des ſerpentines telles que celles dont j'ay parlé ; adjoûtez

qu'il n'eſt pas meſme neceſſaire pour les décharges, qu'elle ſoit conduite par de petits tuyaux dans les vaiſſeaux defferents: Car il ſuffit qu'au moment du coit, les eſprits animaux & le ſang ſe portent en abondance aux nerfs & aux arteres des teſticulles, & qu'en les gonflant, ils cauſent la compreſſion des boules ou veſicules qui la contiennent, en telle ſorte qu'elle en ſoit inévitablement exprimée, puiſqu'alors elle ſe peut facilement inſinuer dans les vaiſſeaux que je viens de dire, d'où elle eſt directement conduite dans la matrice, où elle rencontre vne humeur muſilagineuſe qui ſuinte particulierement lors de l'accouplement par les embboucheures des vaiſſeaux, & qui ſert au meſme vſage que la matiere contenuë dans les paraſtates & proſta-

tes des hommes ; c'est à dire à corporifier ses parties pour en empescher la dissipation ; ce qu'on peut justifier en ouvrant les femelles des brutes qui sont en rust ; car alors on trouve les vaisseaux de leur matrice élevez à sa surface interieure, où ils répandent continuellement vne matiere de la nature de celle que je viens de dire.

Au reste il est facile de comprendre, que les vaisseaux preparans fournissent aux testiculles le sang qui sert de matiere à la semence, que les veines spermatiques reportent le residu de ce sang, mais de façon, qu'à cause de leur enfractuositez, le transport s'en fait assez lentement pour donner tout le temps au sang arteriel, de se dépoüiller de tout ce qu'il contient de propre à la gene-

ration de la ſemence : Que la verge de l'homme au moyen de l'erection, porte ſa ſemence juſqu'à l'entrée de la matrice. Que cette derniere partie l'ayant retenuë avec celle de la femme, en fait ce qu'on appelle conception ; & qu'enfin la nature agiſſant à ſon ordinaire ſur des matieres propres à produire le corps à qui elle veut donner l'eſtre, luy donne toutes les differentes formes que nous ſçavons qu'il reçoit, avant que d'avoir acquis l'eſtat de perfection.

Ainſi ſans perdre du temps à expliquer ces choſes plus au long, je finiray ce que j'ay à dire touchant les vſages des parties genitales, par celuy des glandes qui s'ouvrent entre l'entrée du vagina & les nymphes, & qui n'en ont point d'autre ſelon moy, que

d'humecter les parties genitales plus exterieures, afin qu'elles ſoient toûjours dans vn eſtat de ſoupplesse, pour eſtre propres à toutes les fonctions auſquelles elles ſont deſtinées, quoy qu'en puiſſe dire vn Anathomiſte moderne, qui a fait vn grand ſiſteſme pour prouver qu'elles eſtoient la veritable ſource de ce qu'on appelle ſemence dans les femmes, afin de trouver vn faux-fuyant contre les difficultez inſurmontables qu'on oppoſe à l'opinion des œufs, dont il s'eſt voulu rendre l'arbitre.

Je finis par quelques reflexions particulieres que j'ay faites ſur la conception ; & j'ajoûte, à ce que j'en ay déja dit, que pour la rendre parfaite, il ne ſuffit pas que les ſemences du maſle & de la femelle ſoient receuës & retenuës dans

la matrice, mais qu'elles y doiuent eſtre l'vne à l'égard de l'autre dans vne certaine proportion. La Chimie peut fournir des preuues certaines de cette propoſition, & M. Greuvv de la Societé Royale de Londres, rapporte entr'autres experiences, que ſi on meſle de l'eſprit de vin avec de l'eau forte, il ſe fait vne efferueſſence tres-conſiderable, mais qu'il faut que ce ſoit en vne certaine proportion; Car ſi ſur ſix gouttes d'eſprit de vin on verſe ſeulement deux ou trois gouttes d'eau forte, on ne les verra non plus ſe mouvoir ou remuer davantage, que ſi on y avoit verſé autant d'eau commune, au lieu que ſi ſur ſix gouttes on en verſe ſept ou huit d'eau forte, ce mélange boüillonne auſſi-toſt avec vne grande vehemence.

Cette experience peut ſervir à

faire comprendre pourquoy les femmes sont quelquefois long-temps sans devenir grosses ; mais ce n'est pas la seule raison qu'on en peut rendre ; car si la semence de la femme est plutost receuë dans la matrice que celle du masle, il arrive que la chaleur de cette partie agissant sur elle, l'altere en sorte que ses parties plus subtiles s'évanoüissant, elle n'y reste pas seulement en moindre quantité, mais d'ailleurs impropre à l'vsage auquel elle estoit destinée, outre qu'elle s'échappe souvent dans le vagina, tandis que la matrice est ébranlée par l'action de la verge de l'homme. Par la mesme raison, si la semence du masle est receuë dans la matrice long-temps avant celle de la femme, elle doit estre cause du mesme inconvenient. Vn autre obstacle à

la conception est, qu'il arrive quelquefois que dans les differends mouvemens & les diverses agitations du coit, la semence du masle est élancée contre les parois du vagina, ce qui fait qu'elle perd son action, & qu'au lieu d'entrer dans la cavité de la matrice, elle se répand au dehors & de la sorte devient inutile.

Enfin pour rendre raison pourquoy les femmes conçoivent souvent sans plaisir, cela vient de ce la semence trop abondante causant vne extention extraordinaire aux vases qui la contiennent, amorty le sentiment des filets nerveux qui entrent dans leur composition, ce qui peut encore estre causé par le trop long sejour qu'elle y fait, vne longue fermentation causant la dissipation de ce qu'elle contient de plus spiri-

tueux, & luy donnant ainsi vne espece d'aigreur, qui est bien éloignée de la qualité au moyen de laquelle elle excite ordinairement le chatoüillement que plusieurs Philosophes veulent estre vne sixiéme sorte de sensation; à quoy l'on peut adjoûter que lors de la plenitude des tuyaux qui la contiennent, la matrice estant plus humide, peut fournir à toutes les parties genitales vn enduit de matiere musilagineuse, qui en recouvrant les petites houppes des nerfs, en émousse beaucoup le sentiment, & par consequent diminuë ou aneanty le plaisir, ce qui n'alterant pas neantmoins la nature de la semence feminine, ne préjudicie en rien à la conception, qui se fait par son meslange avec celle de l'homme lors du coit.

Ce que je viens de dire eſt à la verité vne hiſtoire aſſez abregée de la generation de l'homme; mais elle a cela de conſiderable qu'elle eſt exacte, ſincere, veritable, & exempte de toutes les vaines ſubtilitez de ceux qui ſouſtiennent l'opinion des œufs : s'ils avoient comme moy examiné les choſes ſans prevention, ou qu'ils euſſent voulu les dire & les décrire ſans artifice, ils auroient connu & l'auroient ſait connoiſtre aux autres qu'elles ſont telles que je les ay dites. L'Obſervation que M. Lamy a rapportée, en écrivant contr'eux, les auroient pû convaincre de cette verité, & peut-eſtre que par leurs recherches ils en auroient pû faire de ſemblables, ces ſortes de diſpoſitions n'eſtant pas extraordinairement rares, puiſque j'ay depuis moy-

mesme observé, en faisant l'ouverture d'vne femme dans l'Hôtel Dieu de Lion, en presence de tous les Chirurgiens de cet Hospital, que les deux trompes de la matrice qui avoient vne forme toute semblable au cœcum des oiseaux, estoient fortement attachées à l'intestin rectum, sans avoir aucune extremité frangée, ny aucune apparence qu'elles en eussent eû, quoy que cette femme eust déja porté trois enfans, & qu'elle fust morte six semaines aprés son dernier accouchement.

On peut voir par cette Observation & par plusieurs autres de mesme nature, qu'on peut faire en tous lieux beaucoup de profit, quand on travaille avec l'attention necessaire, au lieu qu'on peut errer en courant de Province en Province, comme font quelques

gens, pour trouver à ce qu'ils diſent toûjours nouvelle matiere à s'exercer, ſur tout lors qu'on le fait dans le ſeul deſſein de faire grand bruit dans le monde, & de faire croire qu'vne ſeule Ville ſi grande qu'elle puiſſe eſtre, ne ſçauroit leur fournir dequoy aſſouvir leur curioſité, & remplir la profondeur de leur genie.

Auſſi n'eſt-il pas toûjours bon de courir ſi viſte, lors qu'on veut connoiſtre parfaitement le corps de l'homme; c'eſt vne machine, dont il eſt bien difficile de connoiſtre tous les reſſorts. Lors qu'on y veut parvenir, il faut examiner juſqu aux moindres filets, & juſqu'aux plus petits conduits pour comprendre la ſtructure de chaque partie, & conſiderer avec beaucoup d'attache la diſpoſition du tout ſur des ſujets propres, pour

ne pas faire comme ceux qui perdent leur temps à dissequer des brutes pour connoistre l'œconomie du corps de l'homme ; sans considerer que leurs organes doivent estre aussi differents, que leurs actions sont dissemblables ; & par exemple, que ceux qui marchent doivent estre autrement construits que ceux qui nagent ou qui volent.

Voicy quelques découvertes sur diverses matieres qu'il est bon de vous apprendre.

OBSERVATION

Sur la petrification de la semence.

M. de la Saulx ancien Maistre Escrivain Juré à Paris, ayant eû plusieurs enfans de sa

premiere femme, & ayant ensuite passé vn temps considerable en veufvage, s'avisa de se marier vne seconde fois quoy qu'il fust déja presque sexagenaire, parce que son âge ne l'empeschoit pas d'avoir beaucoup de santé & de vigueur; mais il fut si malheureux dans ce dessein, qu'avec vne continuelle envie de copulation, qui estoit souvent accompagnée d'vne erection tres-forte, le plaisir du coit estoit toûjours imparfait pour luy, faute de pouvoir rendre sa semence; ce qui le porta à faire tant d'efforts pour se procurer la satisfaction souhaitée, qu'ayant causé vn trouble vniversel dans l'œconomie naturelle de son corps, il fut saisi d'vne maladie qui l'emporta vers la fin de l'année derniere en tres-peu de jours, dans le dix-huitiéme mois de ses dernieres

nopces: M. Prou Maistre Chirurgien Juré à Paris, ayant eû la commission d'en faire l'ouverture, en presence de M[rs] Denis Medecin & Roberdeau Chirurgien du Corps de feu Monsieur, trouva que le verumontanum estoit tellement tumefié & endurcy, qu'il estoit de la grosseur d'vne petite noix, & qu'il n'estoit plus en estat de donner passage à la semence, ce qui paroissoit estre ainsi disposé depuis long-temps, sans qu'on en pust trouver vne cause manifeste; mais ce qu'il y a en cecy de plus admirable, est que la matiere spermatique ainsi retenuë dans ses vaisseaux s'y estoit petrifiée, en sorte que les ejaculatoires estoient tous pleins de pierres tres-dures presque rondes, & ayant à peu prés la forme & la grosseur des petits pois de Caresme.

REVNION

D'vn Nez entierement coupé.

IE ne ſçay ſi ce qu'on dit eſt vray d'vn homme qui ayant perdu ſon nez depuis pluſieurs jours, s'aviſa de faire rafraîchir ſa playe, & de ſe faire appliquer celuy de ſon valet fraîchemẽt coupé, qui ſe joignit tres-bien à ſon viſage, & qui luy ſervit juſqu'apres la mort de ce valet, auquel temps il ſe mortifia à meſure que le corps dont il eſtoit iſſu ſe corrompit; mais il eſt du moins aſſuré que l'année derniere, vn ſoldat ayant eu le nez abſolument abbatu d'vn coup de ſabre, & ayant prié M. Vinſault Chirurgien Major du Regiment de Bourgogne, de le luy vouloir

recoudre, guerit si parfaitement de cette blessure, que son nez ainsi reüny luy sert comme auparavant, & ne donne aucune difformité à son visage, la cicatrice mesme ne paroissant presque pas.

REMEDE

Contre les Coliques pituiteuses & venteuses.

TRois personnes de ma connoissance ont depuis peu experimenté sur elles-mesmes, que les feüilles du jeune bouis infusées en bonne quantité dans vn demy septier de vin blanc pris vn peu chaud, est vn remede infaillible contre les Coliques pituiteuses & venteuses.

MOYEN

Pour provoquer le flux de bouche arresté.

VN Chirurgien Allemand, m'assure que le laict gras, c'est à dire le beurre qui n'a pas encore esté battu, donné de temps en temps par cueillerées, produit immancablement cet effet ; Je croy que ce moyen peut-estre experimenté sans inconvenient.

VERS

Sorty par vne saignée.

IL est à présumer qu'il s'engendre bien souvent des vers dans les vaisseaux sanguinaires par la

corruption du ſang : Car outre toutes les Obſervations qui ont déja eſté données ſur ce ſujet, M. Dupuy Medecin reſident à Fontenay le Comte, faiſant faire vne ſaignée en ſa preſence, il y a environ deux mois ſur vne femme malade de fiévre, & ayant apperceu que le ſang eſtoit arreſté à l'occaſion d'vn corps eſtrange qui bouchoit l'ouverture du vaiſſeau, en fit tirer vn vers gros comme le tuyau d'vne plume à écrire, & long de trois bons travers de doigts.

M. d'Emery qui eſt dans le deſſein de continuer ſes curieuſes recherches pour la perfection de l'Art, & de nous les communiquer pour le bien du public, vient de m'envoyer vne Obſervation des plus rares & des plus inſtructives. Vous la trouverez

icy décrite telle que je l'ay receuë, n'ayant pas crû devoir rien changer à vne piece dont le stile est aussi peu commun que le sujet en est admirable.

OBSERVATION

Sur les mouuemens de la matrice.

Décrite par M. d'Emery Medecin ordinaire du Roy, & Professeur Royal au College des Medecins de Bourdeaux.

IL n'y a pas long-temps que M. Ferbois Maistre Chirurgien Juré de Bordeaux, estoit si celebre pour les acouchemens, qu'on ne voyoit point de femme pressée par les douleurs de l'enfantement, qui ne fust obligée d'implorer son secours : La Nature pour ainsi dire, avoit fait cet homme exprés,

dans le deſir qu'elle a de ſe con-ſerver ; elle luy avoit donné des mains ſi douces & ſi petites, qu'il ouvroit ſans peine à vn enfant les entrées au monde les plus difficiles. C'eſt ſur le bruit d'vne reputation ſi bien eſtablie, qu'il fut prié par vne fille d'honneſte condition de la vouloir viſiter ; elle ſe plaignoit depuis plus d'vn an d'vne douleur à la matrice, qui luy cauſoit d'autant plus d'inquietude, qu'elle en faiſoit vn ſecret ; & quoy que de temps en temps des Coliques & des ardeurs d'vrine qu'elle avoit ébranlaſſent ſa conſtance, elle eut toûjours aſſez de pudeur pour déguiſer ſes maux, & pour ne pas ſouffrir qu'on touchât à la cauſe. Cependant elle ſçavoi qu'elle eſtoit elle-meſme coupable de ſes ſouffrances. Elle avoit eſté ſouvent agitée de ces ſecretes & vio-

lentes émotions, qui tourmentent les jeunes filles ; & ſon impatience l'avoit forcée pour ſe ſoulager de porter vne aiguille d'argent dans les lieux de la ſedition : Mais elle ne fut pas toujours maiſtreſſe de ſa propre fureur, l'avidité échauffée par les plaiſirs attira l'aiguille ſi avant, qu'elle s'arreſta par le milieu à l'orifice interieur de la matrice, d'où il fut impoſſible à cette fille de l'en arracher, quelque effort que la honte luy fiſt faire. Elle employa de ſon chef pluſieurs remedes au commencement, pour détacher le corps eſtrange d'vn lieu où elle craignoit des ſuites dangereuſes. Elle épuiſa toute l'adreſſe de ſes mains & de ſon eſprit, & voyant ſes peines inutiles balancées entre ſa reputation & ſa douleur, elle aima mieux enfin expoſer ſa pudeur,

que de negliger sa santé. Elle fit appeller M. Ferbois, qui ignorant tout ce qu'vn aveugle & impetueux déreglement avoit fait faire à cette fille, l'examina sur le seul sentiment qu'elle disoit avoir d'vn mal insupportable dans l'endroit qu'elle n'osoit nommer : Cependant comme il porte naturellement dans les mains ce que l'Art a inventé pour les autres, Il la sonda sur l'heure mesme, & trouva avec le doigt vn corps estrange fort long & fort pointu. Il tâcha d'abord de l'emporter par la force, mais ses mains furent trop foibles, & il fut obligé d'y employer des tenailles, avec lesquelles ayant pris fortement l'aiguille, il l'arracha sans exciter aucune effusion de sang, de pus, ny d'aucune autre impureté qui marquât quelque violence ou quelque desordre dans la

partie. L'aiguille se trouva chargée sur son milieu d'vne matiere tartareuse, gypsée & sablonneuse, telle qu'est celle des pierres de la vessie, mais accompagnée de tant de dureté, qu'il falut se servir d'vn marteau pour la rompre. Cette matiere environnoit l'aiguille de tous costez, comme fait le fuseau vn peson dont les femmes se servent pour filer, & il y en avoit tout autour de la largeur d'vn poulce, ou davantage. Il faut croire que la partie du sang menstrual la plus épaisse & la plus terrestre, s'estant attachée en passant à cette aiguille, y avoit peu à peu produit cette maniere de pierre, laquelle en s'augmentant dilatoit l'orifice interieur de la matrice, & y causoit les douleurs & les autres accidens dont cette fille estoit tourmentée.

Monſieur Ferbois parmy les raretez de ſon Cabinet, gardoit cette aiguille qu'il m'a ſouvent montrée, pour contenter ma curioſité & celle de mes amis, avec leſquels j'ay toûjours conclu qu'il n'y a pas moins de matiere pierreuſe dans le ſang que dans les vrines, & que preſque tous les ſchirrhes de la matrice, auſſi bien que ceux de la ratte, proviennent d'vn ſang qui ſe petrifie.

N'ayant plus rien d'extraordinaire à vous envoyer pour cette fois, trouvez bon que la ſuitte de la Phiſique de M. Maillot rempliſſe ce qui me reſte de place.

STOICHIOLOGIE OU NOUVEAUX ESSAIS DE PHISIQUE.

Par M. Maillot Medecin à Thiré.

CHAPITRE II.

Du lieu propre de chaque Element.

POUR bien comprendre de quel façon chaque Element occupe le lieu qui luy eſt plus propre, il ne faut que ſuppoſer qu'ils ſont confus de maniere que l'air eſt au centre du monde, & que la terre & l'eau tiennent la place de l'air; car alors il ne ſera pas difficile de concevoir que la terre qui eſt vn corps ſolide, compacte &

peſant, ſe retirera au centre, & contraindra l'air de s'en eſloigner, en ſorte toutefois qu'ayant toûjours vne inclination qui le portera à ſe remettre au lieu d'où il aura eſté chaſſé par violence, il l'enuironnera ſuperficiellement de toutes parts, de meſme que l'eau qui ſuruiendra ſe placera ſur la ſuperficie de la terre, & obligera encore l'air de luy faire place, & par conſequent de s'en eſloigner encore du moins aux endroits qu'elle occupera : C'eſt ainſi que ſelon l'ordre de la Nature le plus leger cede au plus peſant, & le plus fluide au plus compacte, ce qu'on peut verifier par vne experience aſſez facile; car ſi dans vn vaiſſeau qui ne contiendra que de l'air, on y jette de l'eau, elle ſe portera au fond, & contraindra l'air de l'abandonner & de ſe placer à ſa

ſuperficie, de meſme que ſi on y jette encore de la terre elle en chaſſera l'eau, qui ſera contrainte de ſe placer au deſſus d'elle; c'eſt ainſi que ſi les Elemens eſtoient confus & hors de leurs places, ils s'y remettroient aiſément, & l'vn cederoit à l'autre ſans aucune difficulté.

Surquoy il faut obſerver que cet arrangement ne provient pas de ce qu'entre les Elemens les vns montent & les autres deſcendent; mais ſeulement comme je le viens de dire, de ce que le ſolide chaſſe le fluide, que le compacte fait ceder le rare, & que le peſant pouſſe le leger; c'eſt d'où vient qu'encore que le liege ſoit vn corps terreſtre, l'eau le fait remonter du fond d'vn vaiſſeau, parce que ſes parties eſtant plus prés les vnes des autres, elle doit neceſſaire-

ment eſtre plus peſante que luy; ce qui ſe verifie par le poid des volumes proportionnels d'eau & de liege.

Ce n'eſt donc pas pour empeſcher le vuide, comme le veulent quelques Philoſophes, que certains corps cedent à d'autres; mais c'eſt ſeulement parce que le fluide ne peut pas reſiſter au ſolide, le leger au peſant, &c. Pour mieux comprendre cette verité, il faut comparer le monde à vne fiolle pleine d'eau, dans laquelle on tiendroit vn petit caillou attaché à vn filet; Car comme l'eau cederoit au gré de celuy qui en remuant le filet, feroit aller ce caillou en divers endroits de la fiolle, en ſorte par exemple, qu'en le faiſant monter l'eau deſcendroit pour luy faire place; & qu'en le faiſant deſcendre, l'eau rempli-

roit en montant la place que le caillou avoit quittée, le mouvement de l'vn faiſant toûjours le mouvement de l'autre; de meſme dans le monde l'air ſuccede toûjours à la place qu'vn autre corps a laiſſé, & ſe diviſe ſans ceſſe à la rencontre des corps ſolides; ce qui eſt vne diſpoſition ſi neceſſaire à cette grande machine, que s'il en eſtoit autrement, il ne ſe feroit point de mouvement; où il y auroit du moins vne penetration de dimentions qui confondroit toute ſon œconomie; ce qui eſt vne maxime de Philoſophie inconteſtable.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

ON vend presentement à Paris chez René Guignard vn traité de la guerison des Fiévres par le *Quinquina*, qui a esté imprimé à Lion l'année derniere.

On a imprimé à Caën vn traité de l'origine des Macreuses, qu'on trouve à Paris chez Anthoine Dezallier; il a esté composé par feu M. Graindorge Medecin, & nous le devons aux soins de M. Maloüin Docteur en Medecine de la Faculté de Caën.

Les dernieres Lettres de Madric, ne confirment pas ce que les precedentes nous avoient appris

touchant le retour du Chirurgien que la Reyne d'Eſpagne avoit emmené de France ; car elles aſſurent que le Conſeil luy doit faire expedier inceſſamment des proviſions, tant pour la charge de premier Chirurgien, que pour celle de Sangrador, qui eſt la charge de celuy qui ſaigne la Reyne.

M. de la Chambre Conſeiller & premier Medecin de la Reyne, eſt decedé le 25. du courant ; mais il n'y a encore perſonne de nommé pour remplir ſa Charge.

Dans les premiers jours de ce mois, on pendit à Soiſſons vne fille qui avoit eſté convaincuë d'avoir défait ſon fruit ; ſes parens l'ayant demandée enſuite de l'execution, pour la faire enterrer ſans ſcandale, trouverent qu'elle avoit encore quelques

marques de vie ; & en effet aprés l'avoir approchée du feu, luy avoir donné quelques cardiaques, & l'avoir fait saigner, elle revint si bien, qu'elle fut peu de jours aprés en estat d'aller demander sa grace au Roy, qui estoit pour lors à Villers-Cotterets, & qui la luy a accordée.

Adieu Monsieur, si la matiere me peut fournir, je vous écriray vers le milieu du Mois prochain; mais je ne suis pas encore en estat de vous en asseurer : Cependant je suis toûjours, &c.

A Paris ce 29. Mars 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies dans la premiere quinzaine du mois d'Avril 1680.

LETTRE VI.

Vous le voulez, Monsieur, & j'obeïs sans repugnance ; mais je ne puis m'empescher de vous dire, qu'en m'engageant à vous écrire deux fois, dans vn Mois où les affaires du salut doivent faire nostre principale attache, & où les moins zelez abandonnent le travail durant plusieurs jours, pour celebrer la plus grande Feste des Chrestiens ; C'est

exiger en quelque ſorte ſur les droits du devoir & de l'amitié. Il eſt vray que m'ayant veû compoſer en ſix ſemaines mon traité des Hernies, ſans rien negliger durant ce peu de temps des affaires de ma profeſſion, vous avez lieu de vous confier en ma vigilance ; mais vous ne ſongez peut-eſtre pas que mon employ s'augmente tous les jours, & que je viens encore d'y joindre les fonctions d'une Charge qui m'eſt trop honorable, pour ne la pas faire avec beaucoup d'exactitude ; quoy qu'il en ſoit, je prevois que vous ne ſerez content de moy qu'en vous fourniſſant un Volume complet dans le premier ſemeſtre de cette année, & que je ſeray obligé de ſacrifier mon repos à voſtre ſatisfaction; auſſi eſt-il juſte de compenſer les ſervices extraordinaires que vous m'avez rendus, par une reconnoiſſance peu commune, & j'avouë que je ne

ſçaurois proportionner mes hommages à voſtre merite, qu'en faiſant ſans ceſſe de nouveaux efforts pour trouver des choſes rares à vous offrir: Ie ne ſçay s'il m'eſt permis de croire que les reflexions qui ſuivent ſont de cette nature, mais elles ont du moins pour ſujet vne matiere qui eſt toute du temps; & peut-eſtre que la ſincerité avec laquelle je dévolope ce qu'elle contient de myſterieux, ſera autant agreable à vos amis, que la découverte que j'en ay faite auroit pû m'eſtre profitable, en la tenant cachée durant quelque temps.

LE SECRET
DES FEBRIFVGES
découvert par l'Autheur.

BEaucoup de ceux qui pratiquent la Medecine en la maniere vſitée, ne ſçauroient comprendre par quelle fatalité les Empirics triomphẽt aujourd'huy à leur prejudice ; ils en accuſent la facilité & la bonne foy des grands Seigneurs, la molleſſe & la complaiſance de ceux qui les approchent, l'ignorance & la ſimplicité des peuples, la temerité & l'effronterie de ceux qui travaillent ſans principes ; en vn mot, le bon-heur, l'étoille & la deſtinée de ceux en faveur de qui ils reüſſiſſent, ſans prendre garde

qu'ils sont eux-mesmes coupables du desordre qu'ils imputent aux autres, puis qu'il n'a point d'autre origine, que la trop scrupuleuse maniere d'employer les drogues les plus efficaces de la Medecine.

En effet tandis par exemple que dans les Coliques, dans le *Colera morbus*, dans le tenesme, dans les dissenteries, & dans quelques semblables maux, ils employent les evacuatifs pour tascher d'en oster la cause, afin disent-ils de ne pas laisser vn levain dans les parties propre à produire vn nouveau mal ; ceux qui par eux-mesmes ou par des receptes communiquées, ont trouvé le secret de guerir promptement, loing de donner aucune drogue capable d'entretenir la foiblesse des parties, en agissant trop for-

tement sur elles, & en excitant ainsi le transport des humeurs & des esprits, qui sont les causes immediates de presque tous nos maux, ne taschent qu'à fixer ce qui est déja flué sur les parties malades, afin qu'en faisant perir son action, le mal qui en dépend soit plûtost détruit. Tandis que pour la diarrhée, la lienterie, & generalement pour les maux qui dépendent du relaschement de l'estomach & des boyaux, les premiers ordonnent les emultions, les boüillons de veau, & les lavemens faits avec la décoction des testes & des tripes de mouton, qui sont des ingrediens propres à entretenir ou augmenter ce relaschement; les derniers donnent des poudres, des opiates, & d'autres compositions resserrantes & corroboratives, qui

reduisent bien-tost les parties en leur estat naturel. Pendant que les vns pour les insomnies, pour la phrenesie, pour l'asthme, pour les vapeurs, pour les convulsions, & pour d'autres maux qui sont causez par les mouvemens depravez des esprits, prescrivent les saignées du bras & du pied, les lavemens, & les potions cordiales, au moyen dequoy ces mouvemens deviennent souvent encore plus confus & plus irreguliers; les autres s'attachent à les moderer & à les rectifier par les somniferes & par les narcotiques, qui enchantent les esprits, & qui leur restituent dans l'instant mesme le calme & la tranquilité qu'ils avoient perduës. Tandis que pour purger, les vns n'ordonnent que le sené qui donne à plusieurs des tranchées cruelles, que la

rheubarbe & la caſſe, qui ſont preſque inefficaces, que le ſel policreſte, le criſtal mineral, ou les autres preparations du ſalpeſtre; dont l'vſage continué gaſte preſque toûjours l'eſtomach ; les autres preparent des purgatifs doux, benins, & d'vn tres-grand effet, avec la coloquinte, la ſcammonée, le turbic, le jalap & l'agaric, enfin dans le temps que les vns pratiquent infructueuſement la ſaignée du bras, pour les rheumatiſmes, pour les fiévres, pour l'apoplexie, pour la letargie, pour la goutte, pour les fluxions, & pour les pertes de ſang & celle du pied; pour la ſuppreſſion des menſtruës, pour celle des vuidanges, pour les fleurs blanches & pour beaucoup d'autres maux ; les autres tirent les Malades de peine en tres-peu de temps, en employant les ſudori-

fiques, les vomitifs, les purgatifs, les fixatifs, les ſtiptiques, & les aperitifs les plus puiſſans.

C'eſt ainſi que dans ces derniers temps quelques Eſtrangers ont fait tant de bruit au ſujet de la prompte gueriſon des fiévres, non pas pour avoir en main des drogues particulieres, mais pour avoir fait vn vſage plus hardy, & peut-eſtre plus raiſonnable de celles qui nous ſont connuës: Car ſi l'on examine de prés les deux febrifuges qui ſont à preſent en vogue, on connoiſtra ſans peine que celuy qui oſte les fiévres intermitentes, a pour baze le *Quinquina*, comme celuy qui guerit les continuës tire ſa principale vertu du ſel volatile de viperes. Il eſt vray qu'en donnant le *Quinquina* ſimplement infuſé dans le vin blanc,

& le sel volatile de viperes dissous dans des liqueurs cordiales, comme nous avons fait jusqu'icy, le succés n'en est pas aussi assuré que celuy des febrifuges dont je parle; mais outre que de cette sorte ces deux drogues ne laissent pas d'estre d'vn plus grand effet que nos saignées & nos lavemens : Il est à présumer qu'ayant déja d'elles-mesmes des proprietez singulieres, on pourroit les rendre tres-efficaces par vn mélange, ou par des preparations inusitées.

Que si quelques gens ont pû démesler en quoy consiste ce mélange ou ces preparations, le public leur est redevable d'vn grand bien, quand mesme le hazard seul les auroient mis en estat de le luy procurer; & si ces gens s'enrichissent sans peine, pendant que ceux qui pratiquent la Medecine dans

les reigles, ne tirent qu'vne mediocre vtilité de leurs solicitudes, ces derniers ne doivent pas pour cela murmurer contre les autres, & ils s'en doivent prendre vniquement à leur non-chalance, à leur timidité, & à la facilité avec laquelle ils se laissent entraisner au torrent des maximes d'vsage, puisqu'il est certain qu'vn peu d'application leur feroit découvrir, ce qu'ils ne voyent dans les autres qu'avec des sentimens de jalousie & de confusion.

Pour moy qui voit toûjours sans chagrin les avantages des autres, & qui ne me suis jamais efforcé d'establir ma reputation aux dépens de celle d'autruy, je ne me suis pas contenté d'admirer les effets merveilleux des remedes de ces Estrangers, je les ay encore vantez par tout; & quoy que j'en

eusse pû donner à peu prés d'equivalens, je les ay indiquez comme préferables, tant que le secret m'en a esté inconnu ; mais aussi comme ce desinterressement ne m'a jamais empesché de satisfaire à ma curiosité ny à mon devoir, je me suis attaché avec tant d'application à connoistre ces nouveaux febrifuges, par la couleur, par le goust, par l'odeur, par la consistence, & principalement par les effets, que je croy avoir penetré ce qu'ils ont de mysterieux.

Pour déveloper ce mystere, voicy à peu prés comme j'ay raisonné ; le remede qui a esté donné pour les fiévres intermitentes, les a gueries sans aucune crise apparente, donc ç'a esté seulement en fixant la matiere fiévreuse, comme on le fait lors qu'on donne le

Quinquina; ces fiévres ainſi gueries ont recidivé plus rarement que quand elles ſont traitées par le ſeul *Quinquina*, donc on a dû joindre à ſon action celle d'vn plus puiſſant fixatif; ceux qui ont eſté gueris par ce remede ont reſſenty peu aprés l'avoir pris vn calme voluptueux, ils ont eſté aſſoupis, & toutes leurs excretions ont eſté ſuſpenduës, donc ce fixatif eſt l'*Opium* à qui ſeul tous ces effets conviennent. Le febrifuge des fiévres continuës produit encore le calme, l'aſſoupiſſement, & meſme la diminution des diarrhées & des diſſenteries; donc ſon effet eſt encore dépendãt de l'*Opium*: mais quoy que ce febrifuge arreſte ainſi toutes les fermentations extraordinaires, il ne laiſſe pas de provoquer des evacuations qui emportent le levain

de la fiévre, donc il y a dans la composition de ce febrifuge quelque evacuatif d'autant plus puissant que l'*Opium* ne sçauroit empescher son action ; il n'y a point d'evacuatifs qui ayent de parties plus subtilles ny de mouvement plus impetueux que le sel volatile de viperes, donc l'action de ce sel doit estre jointe à celle de l'*Opium* pour produire deux effets si contraires.

De ce raisonnement j'ay passé aux experiences, & elles m'ont passablement réjoüy dans les premiers essais, mieux dans les suivans, & admirablement bien dans les derniers, pour avoir trouvé la justesse necessaire dans le meslange & dans les dozes : Ie continuë neantmoins mes espreuves pour donner la derniere main à cette entreprise,

& quand je l'auray portée dans la perfection où je pretens la faire parvenir, je ne manqueray pas de gratifier le public de ce que j'auray trouvé.

Cependant j'exhorte les personnes laborieuses & desinteressées de joindre leur travail à mon application, & de me faire part des observations qu'elles feront sur cette matiere, afin que nous communiquant ainsi tout ce que nous y pourons faire de Découvertes, nous puissions nous trouver bien-tost en estat d'en profiter.

Il n'y a pas long-temps que M. Cesvin se fit admirer en prononçant le Discours que je vous envoye à l'ouverture d'un cours Anatomique, & je croy estre d'autant plus obligé à vous faire connoistre par là

de quoy il est capable, que ceux d'entre vos amis qui s'attachent particulierement à l'Anatomie, seront sans doute bien aise d'avoir un model d'avant-propos aussi agreable, aussi sçavant, & aussi regulier que l'est celuy que vous allez lire.

DISCOURS ANATOMIQUE

Sur l'excellence de l'Homme.

Prononcé à l'ouverture d'un Cours d'Anathomie par M. Cesvin Maistre Chirurgien Iuré à Rennes.

IL est si vray, Messieurs, que la perfection, la beauté, &

l'essence mesme de toutes choses, dépendent absolument de l'vnion & de la correspondance de leurs parties, que pour peu que dans vn corps elles souffrent de division & de confusion, il perd aussi-tost beaucoup de sa forme & de sa grace, & cesse d'estre ce qu'il estoit auparavant, de mesme que quand ses parties plus intrinseques sont des-vnies & partagées, son tout perit dans le moment, au point mesme de ne pas conserver sa premiere dénomination. Bien davantage, lors qu'ensembles la nature qui produit & qui entretient tous les Estres, & l'art qui leur donne le lustre & la politesse, ont employé plus de travail & d'industrie, pour joindre vn plus grand nombre de parties differentes, & pour en former vn

composé tres-accomply ; la division, qui est leur plus mortelle ennemie, fait à lors éclater sa rage & sa fureur pour y jetter plus de desordre & de difformité: C'est de quoy l'on peut trouver des exemples fameux dans ces pompeux Edifices, que l'antiquité vantoit avec tant de gloire& de faste ; c'est à dire les Piramides d'Egypte, le Colosse de Rhodes, le Colisée de Rome, & tous ces autres qui ont passé pour des prodiges estonnants, & dont la construction orgueilleuse sembloit devoir braver l'inconstance des temps ; car tout cela n'est plus maintenant que des ruines affreuses & chancelantes, qui ne meritent pas mesme les noms qui leurs avoient esté donnez lors qu'ils estoient en leur entier.

En effet, quoy que le Colisée de Rome soit vn des plus modernes & des moins endommagez de ces Edifices ; ses vestiges qui peuvent donner quelque legere idée de sa magnificence, ne sont neantmoins que des traits vsez, & des restes lugubres qui font déplorer leurs desastres, & qui semblent estre la retraite ordinaire de l'horreur & de l'effroy. Ces tristes veritez Messieurs, ne sont que trop applicables à la funeste destinée de ce mal-heureux cadavre ; car au lieu qu'il estoit n'aguere le chef-d'œuvre & les delices de la nature, & que sa production sembloit luy avoir plus cousté que celle du reste de l'Vnivers, il est devenu le sujet fatal d'vne décomposition qui n'a rien de naturel que la rude necessité de mourir, & de rentrer dans le

cahos confus de la matiere; C'est assez mesme que dés à present vne de ses principales parties en soit separée, pour luy avoir fait perdre les plus belles perfections, & les plus grands attributs dont il estoit avantagé; il ne merite plus ces beaux Eloges que luy donnoit auparavant le Psalmiste, *Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloria & honore coronasti eum.* Il est desormais indigne des hommages & des respects que luy rendoient auparavant toutes les creatures, sur lesquelles le souverain Seigneur luy avoit donné la domination: *Constituisti super omnia opera manuum tuarum*, puis qu'estant separé de son ame il n'est plus ce beau tout qu'on honoroit du nom d'homme, dont l'ethimologie, selon le Poëte Ennius, est tirée de celuy

d'aymable : Il n'eſt plus cet animal raiſonnant que les Preſtres Egyptiens appelloient adorable & admirable; il ne doit plus eſtre nommé par Platon θᾶμα θαυμάτων, par Pithagore τὸ μέτερον ἀτιμώτερον, ny par Theophraſte ἀντιμένον παράδειγμα, on ne doit enfin plus dire de luy ce que je me ſouviens d'avoir leû quelque part, *Quintum eſſe totius mundi machinæ, imo centrum ex quod omnes ſpheræ naturæ radios ſuos infundunt, microcoſmos & compendium totius naturæ mundi miraculum; terra Philoſophiæ & Aſtronomiæ cujus maſſa opificium, tanti artificii, quod nec diabolus, abſque ſtupore tremoreque intueatur*: Il n'eſt plus enfin ce microcoſme & cet abregé des merveilles du monde, on n'y voit plus reluire cet eſprit qui eſtoit l'image de la Divinité: Il eſt degradé de

ce beau titre d'alliance qu'il avoit avec les Anges ; les animaux mesmes & les plantes mépriſent ſon affinité ; les pierres, les metaux & les creatures les plus imparfaites, ne voudroient pas changer leur condition avec la ſienne ; nous ne voyons plus ces actions admirables ny ces effets ſurprenants qu'elles produiſoient ; où ſont ces facultez excellentes qui meritoient le nom de Princeſſes, je veux dire l'entendement qui le faiſoit penetrer juſque dans les cabinets ſacrez de la Divinité ; la memoire qui à tous momens luy dépeignoit & luy rendoit preſentes toutes les choſes paſſées ; la volonté qui le recreoit dans la pourſuitte des objets qui luy paroiſſoient aimables ; & enfin toutes les autres facultez dépendantes de celles-cy, & qui avoient

comme elles leur ſiege au cerveau. Quoy ces deux ſpheres lumineuſes, ces yeux dont il portoit tantoſt les rayons juſqu'au de là des Aſtres les plus ſublimes pour en obſerver leurs poſitions & leurs mouvemens, & qu'il faiſoit enſuite décendre juſque dans le centre de la terre pour découvrir les mines & les abyſmes les plus profonds & les plus cachez, ont perdu en vn moment toute leur ſplendeur, toute leur lumiere, & toute leur activité : Cette langue n'a plus ſon harmonieuſe mobilité ; l'agilité induſtrieuſe de ces mains eſt degenerée dans vne oiſiveté funebre: Quoy cet Ocean vivifiant, ce cœur dont les ondes & les flots doux, benins & ſi bien reglez, portoient par vn mouvemēt continuel & circulaire, le ſang & les eſprits deſtinez pour vivifier &

pour animer toutes les parties, eſt devenu comme vne Mer morte, ou comme vn mareſcage lugubre, où il ne ſe trouve plus qu'vn limon fœtide & corrompu ; ces pieds qui n'ont plus aucun mouvement ſemblent gemir dans vn triſte repos ; enfin ce n'eſt plus icy cet aſſemblage ſi intime & ſi incomprehenſible de l'ame & du corps, qui formoit vn eſtre vivant capable d'vne infinité de productions eſtonnantes ; toutes ces actions prodigieuſes n'ont plus de cauſes , le cours de tous leurs beaux effets eſt arreſté; en vn mot toutes ces fonctions miraculeuſes ſont abolies depuis la funeſte diſſolution de ce composé, je veux dire depuis le divorce & la des-vnion de l'eſprit & de la matiere ; ce qui nous en reſte n'eſt plus qu'vne maſſe glacée , &

qu'vn tronc froid, ſans vie, ſans ſentiment, & ſans mouvement; ce qui fait qu'vn Poëte l'ayant crû dans cet eſtat déplorable, indigne du nom qu'il portoit, s'en eſt expliqué en ces termes : *Iacet ſine nomine truncus*; auſſi n'eſt-ce plus en effet qu'vn tronc hideux, & qu'vn cadavre difforme, dont l'aſpect & l'attouchement font fremir les cœurs d'horreur & d'épouvante, & qui pour comble de diſgrace doit-eſtre bien-toſt reduit au non eſtre par la pourriture.

J'ay meſme ſujet de craindre Meſſieurs, que le diſcours que je vous en fais ne ſoit capable de tourner ailleurs vos yeux & vos oreilles, au lieu d'eſtre vn attrait pour l'hiſtoire & pour la demonſtration que j'en dois faire; mais que dis-je ? ne ſçay-je pas

que je parle devant des hommes trop forts & trop vertueux, pour se laisser prevenir par vn lâche degoust & par vne indigne crainte; approchons-nous en donc courageusement Messieurs, & nous animons de la mesme generosité avec laquelle les grands Architectes vont affronter les precipices & les gouffres, parmy les debris & les fondemens des Edifices les plus antiques, les plus confus, & les plus ruinez, pour trouver dans leurs plus exaltez ou plus profonds vestiges, les plus belles leçons & les plus curieux secrets de leur Art: Imitons leurs genereuses & vtiles recherches, & dépoüillez de toutes sortes d'apprehensions & de dédains, travaillons comme eux à separer exactement toutes les parties de cet admirable composé, afin qu'aprés

avoir contemplé sa structure, & consideré attentivement l'industrieuse disposition de ses organes, nous puissions connoistre l'excellence des actions pour lesquelles ils avoient esté construits ; Que nous y trouverons de merveilleux secrets, que nous y verrons de choses surprenantes, & que nous auront souvent sujet de nous écrier avec le Prophete, *Celebrabo te domine quia mirabilis sum formatus, confitebor tibi Domine quia magnitudinem sapientiæ tuæ manifestasti mihi in mei corporis fabrica.*

La suitte de mes Reflexions physiques vous paroistra sans doute beaucoup plus sterile que le discours precedent ; mais vous ne serez pas long-temps sans en connoistre l'utilité, puisque j'ay dessein de vous donner beaucoup d'explications, qu'il seroit

impossible de comprendre, sans avoir l'idée de mes principes.

NOUVELLES RECHERCHES

Sur la Nature des Corps mixtes.

REFLEXION V.

ARistote ayant consideré que rien ne pouvoit arriver de nouveau dans la Nature sans le mouvement, a tasché de nous en donner vne notion assez generale, pour comprendre tout ce qui peut concourir naturellement ou artificiellement, à toutes les productions que nous voyons, & il l'a définy pour ce sujet, l'acte d'vn estre en puissance, en temps qu'il est en puissance ; En effet, quoy

que cette définition ſoit aujourd'huy rejettée, elle ne laiſſe pas de contenir tout ce qui peut eſtre attribué au mouvement, en ce qu'elle peut également convenir à l'agent & au patient, à ce qui meut & à ce qui eſt meû ; car comme vn corps qui en meut vn autre ne peut produire cet effet, s'il ne reduit en acte la puiſſance qu'il a de mouvoir ; c'eſt à dire s'il ne ſe meut actuellement luy-meſme, l'autre ne reçoit le mouvement qu'en tẽps que celuy-cy luy donne vne action qu'il n'avoit auparavant qu'en puiſſance; & comme perſonne ne doute que les creatures ne ſe communiquent les vnes aux autres leurs mouvemens, perſonne ne doit douter auſſi qu'Ariſtote n'ayt eû raiſon de renfermer dans ſa définition les puiſſances actives & paſſives ; outre

qu'on peut dire d'ailleurs que ce Philoſophe a dû donner vne définition fort generale du mouvement, puiſqu'il l'a diviſé enſuite en bien des eſpeces differentes, & qu'en effet il n'eſt pas toûjours le meſme, ſinon à l'égard du genre, du moins au reſpect de l'eſpece.

Il faut neantmoins demeurer d'accord avec tous les Philoſophes modernes, que cette définition eſt obſcure, & convenir ſuivant le ſentiment de Meſſieurs Deſcartes & Gaſſendi, qu'il n'y a point d'autre mouvement que le local, parce qu'en effet vn corps ne peut-eſtre meû ſans changer tout entier, ou en partie de lieu; mais il ne s'enſuit pas delà, qu'à l'exemple du premier de ces deux Philoſophes, on doive définir le mouvement, l'application ſucceſ-

ſive de l'exterieur d'vn corps, aux diverſes parties de la matiere qui l'avoiſine, ny ſelon le dernier, le paſſage d'vn lieu dans vn autre; car ils nous auroient vray-ſemblablement donné quelqu'autre définition du mouvement, s'ils avoient pris garde qu'ils avoüent dans d'autres endroits de leur Philoſophie, que mouvoir & agir eſt la meſme choſe; c'eſt à dire qu'il n'y a point de mouvement ſans action, ny d'action ſans mouvement; puiſqu'ils auroient inferé de là, que le ſeul changement de lieu ne préſuppoſe pas toûjours le mouvement; & par exemple qu'vn homme pourroit eſtre en repos à l'égard de tout le corps & de chacune de ſes parties, dans vn batteau qu'on laiſſeroit aller au courant d'vne riviere, & cependant eſtre appliqué ſucceſſi-

vement, comme parle M. Descartes, aux diverses parties de la matiere, ou comme M. Gassendi veut qu'on dise, aux differents endroits de l'espace.

Le mouvement sera donc beaucoup plus justement définy, quand on dira que c'est l'acte d'vn estre par lequel son tout, ou quelques-vnes de ses parties sont transportées du lieu qu'elles occupoient, dans vn autre lieu, ou si l'on veut dans vne autre partie de l'estenduë ou de l'espace; car ces mots ne peuvent signifier icy que la mesme chose.

Pour mieux comprendre l'exactitude de cette définition, il s'agiroit maintenant d'en examiner toutes les parties, mais comme les matieres de Physique demandent vne tres-grande application, j'aime mieux remettre cet exa-

men à vn autre temps, que de m'engager icy dans vne discution ennuyeuse.

Ie quitte les raisonnemens pour vous décrire deux Obseruations, dans lesquelles vous trouuerez des circonstances assez singulieres.

OBSERVATIONS SUR L'EXPULTION DES CORPS ESTRANGES,

Faites par M. Pinet, Medecin resident à Niort en Poitou.

IL y a plus de trente-trois ans qu'on introduisit dans le col de la matrice d'vne Dame de qualité, vne espece de nascale faite d'vn morceau de liege recouvert

de cire, & ayant la forme & la grosseur d'vn gros œuf de poule, afin d'arrester vne décente de Matrice ; ce qui n'empescha pas neantmoins qu'elle ne devint deux fois grosse, sans que la nascalle fust en aucune maniere déplacée, si ce n'est peu aprés la conception, auquel temps elle estoit poussée dehors par le poids & par l'affaissement de la matrice. Cette Dame ayant pris soin de la replacer ensuite de ses couches, elle a toûjours demeuré dans le mesme lieu depuis la derniere qui se fit il y a plus de 25. ans, sans luy causer aucune incommodité, mais à la fin les crasses & les ordures qui s'estoient amassées autour d'elle, ayant acquis quelque espece de corruption qui donnoit à la matrice vn sentiment innacoustumé; cette partie fit quelques mouve-

mens qui la pousserent dehors au moment que la malade rendoit vn lavement.

Vne fille de dix ans, beaucoup formée pour son âge, & de mes plus proches parentes, a depuis peu rendu par le siege, dans l'espace de douze ou quinze jours, plus de cinquante épingles & sept ou huit morceaux de baleine fort deliez, mais environ de la longueur du petit doigt; cela sortoit fort net pour l'ordinaire, & n'a esté que fort rarement meslé avec la matiere fecale, ce qui faisoit qu'au moment de l'expulsion elle jettoit de grands cris, & disoit ressentir des douleurs cruelles, en sorte qu'il faloit alors deux personnes pour la soûtenir. Elle sentoit décendre ces corps estranges, & lors qu'ils venoient, elle estoit le plus souvent obligée de les tirer

avec les doigts. A l'égard des épingles en particulier, quelquefois elles ſont venuës ſeules, d'autresfois pluſieurs enſembles, les vnes toutes droites, les autres de travers ; mais de l'vne ou de l'autre de ces manieres, elle en a rendu juſqu'à huit par jour á diverſes repriſes, & principalement au commencement avec quelques gouttes de ſang : Elle ne ſe ſouvient pas bien d'avoir jamais avalé ces épingles ny ces brins de baleine, & il y a long-temps qu'elle a aſſez de jugement pour ne le pas faire ; mais il luy eſt revenu en memoire, & à ſa mere auſſi, que n'ayant que quatre ou cinq ans, elle avoit ſouvent des épingles dans la bouche, & plus ordinairement au ſoir eſtant couchée & en s'endormant, qu'elle n'y trouvoit point le matin à ſon réveil : Il eſt à croi-

re qu'elle les avoient avalées dans ce temps-là, & que les détours & les diverſes circonvolutions des inteſtins joints à la figure des épingles, ſont cauſes qu'elles y avoient demeuré ſi long-temps; cette fille dit qu'elle a le goſier ſi large, qu'elle avaleroit ſans peine ce qu'elle voudroit: Durant cinq ou ſix années elle a eû de temps en temps des douleurs de teſte, d'eſtomach & de ventre, mais depuis environ vn mois qu'elle ne rend plus de corps eſtranges, elle ſe porte parfaitement bien.

L'article des nouveautez que j'ay à vous apprendre ſera ſi eſtendu, que je ſuis obligé de remettre au premier ordinaire les autres Obſervations que j'ay en main.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

IL y a déja plusieurs jours que M. le Prieur de Chabriere est en Cour, mais on dit qu'il s'attachera seulement à executer les ordres du Roy, sans rien entreprendre d'ailleurs.

Depuis la mort de M. de la Chambre, la Reyne qui a vne particuliere estime pour M. Fagon, a prié le Roy de le luy donner pour premier Medecin, à quoy sa Majesté a bien voulu consentir ; mais il n'y en a point encore de nommé pour Madame la Dauphine, à qui M. Fagon estoit avant ce changement.

L'avantage qu'il y a d'avoir l'honneur d'appartenir à Madame la Dauphine, avoit porté vn grand nombre de Chirurgiens de donner des placets, & mesme de se faire presenter par des personnes de haute consideration, pour obtenir la charge de son premier Chirurgien ; mais le Roy ayant voulu rendre justice au merite de M. Dionis, & reconnoistre les services qu il rend depuis longtemps à la Cour en qualité de Chirurgien ordinaire de la Reyne, luy a fait don de cette Charge dés le vnziéme du courant.

Les autres Officiers de Medecine qui furent nommez le mesme jour pour la Maison de cette illustre Princesse, sont M. de la Ligerie Chirurgien de M. de Louvois, à qui le Roy a donné la charge de Chirurgien ordinaire, M.

Riqueur ayde Apotiquaire du Roy, à qui sa Majesté a donné celle d'Apotiquaire du Corps, & M. le Franc ayde Apotiquaire de la Reyne, qui a esté nommé en mesme temps pour celle d'Apotiquaire du Commun.

M. Seron Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, & qui s'est acquis beaucoup de reputation à S. Germain & à Poissy, où il a sejourné long-temps, a esté choisi pour remplir la charge de Medecin ordinaire de la Chancellerie, dont feu M. de la Chambre estoit pourveu.

M. de Rouviere Apotiquaire ordinaire du Roy, ayant servy douze ans à l'Armée en qualité d'Apotiquaire Major avec beaucoup d'approbation, vient d'estre recompensé de ses services, par le don gratuit que le Roy luy a fait

de la charge d'Apotiquaire ordinaire des Camps, Armées & Hospitaux de sa Majesté.

Au commencement de cette année on a imprimé à Auxerre vn traité de Medecine qui se trouve à Paris chez Sebastien Cramoisy, & qui explique la sanguification & la circulation du sang, la distribution des vrines, & la nature & les remedes de plusieurs maladies; Il est de la composition de M. de la Chaume Docteur en Medecine.

On en trouve vn autre à Montpellier chez Estienne Marret, qui est de la composition de M. Teinque, Professeur Royal en l'Vniversité de ladite Ville, & qui a pour titre, *Instrumenta Curationis Morboram, de prompta ex Pharmacia Chirurgia & Diæta, pars prima, de instrumentis pharmaceu-*

tiſis ex galenis & Chymiſis; Celuy-cy, comme on peut voir par ſon titre, eſt composé en Latin, & n'eſt que le commencement d'vn plus grand ouvrage.

Quoy qu'vn nombre infiny d'Artiſtes ſe ſoient depuis long-temps appliquez ſans ſuccés à reſoudre le talc en cette huille tant vantée des doctes, anciens & modernes, pour l'embelliſſement de la peau, & pour la conſervation de cette fleur qui y paroiſt dans la jeuneſſe, on a neantmoins toûjours reconnu que cet Ouvrage n'eſtoit pas impoſſible, mais qu'il eſtoit tres-difficile, dautant que le talc eſt vn corps ſolide qui ne cede point au feu quelque violent qu'il ſoit, & à plus forte raiſon aux choſes avec leſquelles les Dames le meſlent pour s'en ſervir; s'il n'eſt diſſoud il ne communique point

ſes vertus, & s'il l'eſt avec des diſſolvans corroſifs, il n'eſt nullement propre à eſtre appliqué ſur la peau, parce qu'il la corrode & la gaſte au lieu de l'embellir : Il faut remarquer que l'huille de talc n'eſt pas vne extraction du talc, comme pluſieurs ſe l'imaginent, mais vne reſolution de ſa propre ſubſtance; auſſi ſon extraction eſt-elle impoſſible, & c'eſt ce qui a fait douter à bien des gens que l'huille de talc ſe puſt faire: Pour ce qui eſt de ſa reſolution, elle eſt tres-difficile, à cauſe (comme j'ay dit) de ſa ſolidité; Cependant vne perſonne qui de nos jours a entrepris de mettre fin à ce bel ouvrage, & de reſoudre le talc en vne huille auſſi pure que le talc meſme, aprés vne meditation & vn travail de plus d'vne quinzaine d'années, eſt enfin venuë à

bout de son dessein, en rendant le talc dissoud, blanc, luisant, onctueux, & insipide, comme le talc qui n'est poinst dissoud l'est naturellement; avec cette difference que le talc dissoud & ouvert, a la faculté de communiquer ses vertus & de produire les beaux effets qu'on luy attribuë, au lieu que celuy qui ne l'est pas n'en peut communiquer aucune. C'est cette resolution qu'on appelle huille de talc, elle est éprouvée & exempte de tous vices; car estant appliquée sur la peau, elle n'y cause aucun mauvais accident, quel qu'il puisse estre, & au contraire elle la blanchit, elle l'humecte, elle l'affine, elle la polit, & elle a cela de tout particulier, qu'elle l'empreint comme l'huille de noix empreint vn tableau sur lequel elle est appliquée, & de

mesme qu'on peut laver vn tableau empreint d'huille de noix, sans craindre d'en emporter ny l'huille, ny la peinture, ny les couleurs, ny le lustre; on peut laver tant qu'on veut la peau empreinte d'huille de talc, sans luy rien faire perdre de sa blancheur, de sa finesse, de sa fleur, ny de son éclat; car elle reste toûjours douce, delicate, fraische, & agreable à la veuë & au toucher, comme le beau naturel d'vne jeune personne sans rides & sans aspretez. Cette huille precieuse est claire presque comme de l'eau. Elle est onctueuse, mais non pas grasse comme les autres huilles, elle est sans odeur, & n'a par consequent aucun desagrément: Les Curieux en trouveront chez M. Lemery Apotiquaire du Roy, ruë Galande proche la Place Mau-

bert ; & comme cet Oeuvre n'a esté entrepris qu'en faveur des Dames, qui faute de choses innocentes & vtiles, se servent tres-souvent d'ingrediens dangereux & ruineux pour leur beauté, on ne la vendra pas ce qu'elle vaut, mais à peu prés ce qu'elle couste à faire.

Il y a icy vn homme qui a vn remede immancable pour arrester les gonorrhées rebelles & inveterées en tres-peu de jours, & sans estre susceptible d'aucune suitte fâcheuse ; aprés luy en avoir veû faire des experiences merveilleuses, je l'ay engagé à m'en confier la distribution, & il me promet mesme de nous le communiquer, lors que nous luy aurons procuré vn gain vn peu considerable.

Avant que la veuve Tresel fust prisonniere, elle avoit fait met-

tre des Placarts dans tous les Carrefours de Paris, portant que son fils, qui n'est encore qu'vn jeune enfant, estoit tres-experimenté & avoit des remedes admirables pour la Cure des maux Veneriens; & nous apprismes peu aprés que ce commerce ne s'estoit estably, qu'à l'aide d'vn Chirurgien du Faux-bourg S. Germain qui s'estoit associé avec elle. Vne semblable intrigue vient encore d'estre découverte. Vn Medecin & deux Chirurgiens du quartier S. Martin, d'intelligence avec vn Empiric, qui a pour tout secret vne preparation du Mercure amalgamé avec le plōb, ont fait afficher & distribuer des billets par tout Paris, dans lesquels ils ont mesme fait paroistre leur nom, & dans lesquels ils disent avoir vn specifique inconnu,

qui fait des merveilles ſurprenantes ; & comme ces ſortes d'aſſociations & de Charlatanneries ſont honteuſes à la Profeſſion, nous croyons devoir avertir ceux qui en ſont les chefs, qu'en perſiſtant ainſi à chercher de l'employ par des voyes illegitimes, ils riſques d'eſtre nottez d'vn caractere auſſi indigne, qu'il ſeroit dans la ſuitte innefaçable.

Adieu Monſieur, dés que les Feſtes ſeront paſſées, je ne manqueray pas de revoir les memoires qui me reſte, pour vous eſcrire dans le temps ordinaire : Cependant je ſuis, &c.

A Paris le 15. Avril 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où ſont dépoſées

LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont eſté recueillies dans la derniere quinzaine du mois d'Avril 1680.

LETTRE VII.

IE ne ſuis pas le ſeul Monſieur, qui admire la juſteſſe des pronoſtics de M. Liſot, tous ceux qui ont l'avantage de le connoiſtre ſont bien eſloignez de prendre ſes jugemens pour de ſimples conjectures, ils les regardent comme autant d'Oracles qui aſſurent la détermination des choſes futures, & ils ſont tellement perſuadez qu'il ſuffit de le

consulter pour savoir l'evenement d'vne maladie, que ses sentimens impriment toujours chez eux ou la crainte d'vn malheur inévitable, ou l'espoir d'vne heureuse convalescence. Ce que je vous ay dit de la maladie de Monsieur de la Rochefoucault, & de sa trop funeste suitte, vous auroit sans doute prévenu de la mesme estime pour le sçavant Medecin dont je parle, si vous ne sçaviez que la mort peut avoir des causes bien differentes; mais les Lettres que vous trouverez incerées dans celle-cy, contiennent des preuves si convaincantes de la certitude de ses decisions, & des marques si visibles de la judicieuse prévoyance, qui l'obligea à insister pour la saignée malgré l'opiniastre prévention de ceux qui proposoient le remede de l'Anglois, que je suis assuré qu'il vous suffira de les lire pour au-

gmenter le nombre de ses admirateurs.

LETTRE

DE M. L'ABBE' BOURDELOT, Premier Medecin de la Reyne de Suede, & de son A. S. Monseigneur le Prince.

Adressée à M. Fagon, Conseiller & premier Medecin de la Reyne, sur la mort & sur l'ouverture de Monseigneur le Duc de la Rochefoucault.

MONSIEUR,

Je vous écris par mon neveu, qui aura l'honneur de vous assurer de mes respects, & vous entretiendra sur l'ouverture du corps de M. le Duc de la Rochefoucault, dont vous verrez icy les principales circonstances. M. Morel qui fit cette

ouverture me montra que la peau du costé droit au dessous de la mammelle, estoit toute livide par dehors. A l'ouverture du thorax je vis la pleure au mesme endroit toute livide, visante à gangrene; mais les poulmons qui estoient noirastres, estoient si gonflez & si gorgez de sang, qu'ils bouferent hors de la capacité quand l'ouverture en fut faite. Nous y donnasmes quelques coups de bistory, le sang en ruissela, fondu, brun & tabide, & ensuite le pus: Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de sa mort, qu'à la suffocation de cette partie. Il se peut faire qu'il y eust quelque goutte de serosité irritée, qui ait accompagné le sang & donné vne mauvaise impression, ou caractere à la pleure; mais la cause de sa mort est la grande abondance du sang

qui a gorgé & innondé le poulmon, lequel n'ayant plus d'espace pour s'estendre, a fait vne orthopnée pendant cinq à six jours, & vn petit poux plus de trois jours avant sa mort, lequel au commencement estoit grand & plein, témoignant la plethore. La mort est survenuë faute d'avoir vuidé les vaisseaux ; les Medecins n'ont point consulté pour le Malade, qu'ils n'ayent proposé la saignée; mais les parens & assistans par tendresse ou mal persuadez sur les remedes, n'y ont point voulu consentir. Je puis accorder qu'il y avoit quelque serosité maligne mélée dãs le sang, qui pouvoit l'avoir mis en mouvement. Heureux qui auroit sceu son veritable correctif, il est mal-aisé de le deviner entre mille, & il seroit fort hazardeux de s'y tromper ; car souvent ce

qui appaiſe vn ſel en irrite vn autre ; cependant il ne faudroit point en pareil cas abandonner l'ancienne pratique, laquelle s'appliquoit vniquement à vuider les grands vaiſſeaux, fondée ſur ce qu'eſtant pleins par vn boüillon febrile de ſang, ils ſe dégorgent ſur les poulmons qu'ils oppriment & accablent. J'ay fait vne remarque particuliere dans l'ouverture de ce corps, au haut du coſté droit de la poitrine il y avoit vne partie du poulmon large de trois à quatre travers de doigts, laquelle eſtoit rouge & vermeille non gangrenée. Nous voulusmes l'entamer avec le ſcalpel, elle eſtoit dure & ſkirreuſe, n'ayant que de tres-petits vaiſſeaux remplis d'vn ſang vermeil & loüable. La dencité de cette partie, & la petiteſſe des vaiſ-

ſeaux, m'ont fait penſer qu'elle s'eſtoit défenduë d'eſtre innondée par le ſang boüillant qui allumoit la fiévre, & qui dans le reſte du poulmon qui eſt ſpongieux, avoit eſté facilement receu. Je fis encore vne autre reflexion, c'eſt qu'ayant traité M. le Duc de la Rochefoucault d'vne meſme ſorte de maladie il y a trois ans, qui eſtoit vne peripneumonie accompagnée d'vne douleur lateralle & de la toux, avec crachement de ſang; je le fis ſaigner vigoureuſement dans les commencemens, & détournay de la poitrine le courant des humeurs, l'vſage du lait enſuite, & quelques autres remedes conſoliderent les parties du poulmon, où il y avoit eû erroſion ou des anaſtomoſes forcées, qui nous avoient donné des expectorations ſanglantes. Il faut

que cette partie de poulmon qui avoit souffert se fust consolidée, & eust fait vne cicatrice skirreuse qui avoit retrecy les veines; ce qui contredit la maxime receuë, qui veut que les parties qui ont esté affligées soient plus disposées que les autres à recevoir les fluxions nouvelles. Je ne manqueray pas de raisons pour le prouver par experiences faites sur moy-mesme. J'ay eû la goutte à quelques endroits des pieds, que j'ay tellement consolidez, & dont j'ay retrecy ou annullé les vaisseaux par de si puissans astringens, que les fluxions n'y tombent plus. Je vous prie de me faire réponse, particulierement sur cette reflexion derniere. Je feray plus de cas de vos avis, que de tous ceux que je pourrois recevoir d'ailleurs. Vous avez leû plus

qu'homme du monde, & medité heureusement, appuyant vos sentimens sur la pratique de Medecine. Nous avons veû ensembles le Malade que j'ay fait ouvrir. J'ay esté bien aise de vous en écrire des nouvelles, vous faire sçavoir mes sentimens, & vous demander ce que vous en pensez, vous assurant que vous ne pouvez donner vos avis à personne qui les reçoivent avec plus d'estime, & qui ait plus de respect pour vostre merite qu'en a, &c.

Voila sans doute ce qu'on peut appeller une Lettre sçavante & pleine d'observations ingenieuses ; mais cela n'est pas surprenant, elle vient de M. l'Abbé Bourdelot ; si on y pouvoit remarquer quelque chose qui ne répondist pas à la grandeur du genie de son Autheur, ce

ne pourroit estre que des fautes d'impression, ses moindres productions passent pour des ouvrages achevez, & recueillir comme ie fais ce qu'il écrit touchant la Medecine, c'est preparer à la posterité les plus rares monumens d'vn siecle où cette science semble reprendre son premier lustre. Peut-estre neantmoins que pour cette fois ie n'aurois pas assez fait en faveur du public, si ie ne ioignois à cette Lettre la réponse que M. Fagon y a faite, c'est vne piece qui est d'vn trop grand prix, pour n'estre pas mise dans vn recueil où toutes les bonnes choses doivent trouver place; & il me seroit difficile de vous rien envoyer de plus elegant, de plus docte, ny de plus instructif.

RESPONSE

DE M. FAGON, CONSEILLER & premier Medecin de la Reyne.

A M. l'Abbé Bourdelot, premier Medecin de la Reyne de Suede, & de Monseigneur le Prince :

Sur la Maladie & sur la Mort de Monseigneur le Duc de la Rochefoucault.

MONSIEUR,

Il m'est si naturel d'admirer tous vos sentimens, qu'il faut que je me fasse vne espece de violence, pour m'arrester à quelques difficultez qui m'empescheroiēt d'estre convaincu, si vostre raisonnement sur la mort de M. le Duc de la Rochefoucault m'estoit proposé par vn autre ; & je vous les declare,

Monsieur, afin que vous croyez que lors que je vous paroistray persuadé, la cōplaisance affectée n'y aura point de part, & que ce sera l'effet de vostre eloquence, & la force de vostre raisonnement. Il me semble evident, comme à vous, que M. le Duc de la Rochefoucault est mort suffocqué par le débordement du sang dans le poulmon; mais j'ay de la peine à me persuader que la seule plenitude des vaisseaux en soit la cause. Sept ou huit heures devant sa mort il perdit la connoissance, & le Cerveau manquant à ses principales fonctions, fut selon toutes les apparences innondé d'vne serosité maligne, dont vne partie avoit d'abord attaqué la poitrine; & il y a sujet de croire que les nerfs destinez au mouvement des organes de la respiration, ayant

esté comme les autres abreuvez de cette humeur, & par consequent mis hors d'estat de continuer leurs actions, le Malade qui peu auparavant se trouvoit mieux, & par le transport de cette serosité vers la teste paroissoit avoir le poulmon dégagé, fut tout d'vn coup saisi du dernier estouffement causé par la paralysie des nerfs du poulmon & du diaphragme : Or dans cet estat le sang continuant son cours vers le cœur, & se jettant dans le poulmon sans en estre exprimé par son mouvement ordinaire ; quand la masse du sang auroit esté moindre de la moitié, le poulmon en devoit estre remply, comme il l'a parû aprés la mort, parce qu'il s'y arrestoit presque tout ; Cependant je croy, comme vous Monsieur, que la disposition gangreneuse où vous

avez trouvé la pleure & la peau,
eſt venuë de l'abondance du ſang
boüillant qui s'eſt jetté avec im-
petuoſité, dans les endroits que la
ſeroſité cauſtique qui avoit com-
mēcé le deſordre entamoit; & que
cette diſpoſition ſeule, ſans y ad-
jouter le tranſport à la teſte, a eſté
vne cauſe aſſurée de mort que
l'on auroit peut-eſtre prévenuë, ſi
l'on euſt fait vne prompte déchar-
ge du ſang les premiers jours de la
maladie. L'obſervation que vous
faite, Monſieur, ſur l'eſtat de la
partie ſuperieure des poulmons de
M. le Duc de la Rochefoucault,
me paroiſt auſſi judicieuſe qu'elle
eſt extraordinaire. Il eſt tres-rare
de voir des cicatrices au poulmon,
il faut qu'vne teſte auſſi prudente
& auſſi ſçavante que la voſtre, ait
conduit les affaires d'vn Malade,
pour y en faire remarquer & met-

tre en doute par là la maxime generale de la foibleſſe d'vne partie qui a eſté bleſſée, ou pour le moins donner lieu de croire à ceux qui ne ſont pas enteſtez des axiomes par leur antiquité, que ſi les parties charnuës, qui ont eſté entamées, ſont plus foibles que devant leurs bleſſures, parce que les fibres nerveuſes qui contribuoient à la fermeté de leur tiſſure ayant eſté conſommées, ne ſe reparent plus; la meſme choſe n'arrive pas aux parties membraneuſes, qui lors qu'elles ſe peuvent reünir, forment vne cicatrice beaucoup plus dure & plus épaiſſe que le reſte de leur corps qui n'a rien ſouffert; & c'eſt pourquoy, ce me ſemble, l'endroit ſchirrheux que vous avez trouvé s'eſt deffendu de l'eroſion qui avoit vlceré le reſte du poulmon du Malade. J'eſpere

que vous jugerez Monsieur, par la liberté avec laquelle je vous dis ce que je pense, que je suis tres-persuadé de l'honneur de vostre amitié, & tres-sensible aux marques que vous m'en donnez: Plust à Dieu que vous le fussiez autant de la veneration que j'auray toûjours pour vostre singulier merite, & de la passion que j'ay de le prouver à Monsieur vostre nepveu par mes bons offices: je ne doute point que joignant à son merite la consideration de vostre nom, qui s'est attiré avec justice l'estime de tout ce qu'il y a de grands icy, & le peu que j'ay de credit, nous ne le voyons bien-tost en estat de se défaire de ma charge pour en occuper vne des premieres; mais en attendant je vous réponds, que si comme il y a beaucoup d'apparence, nous sommes à vne mesme

Maiſtreſſe, nous vivrons de maniere enſembles, qu'il ne ſe repentira pas de l'avoir acheptée, & de m'avoir crû, comme je le ſuis, &c.

Puiſque les obſervations de pratique vous plaiſent, il faut vous décrire tout au long les deux qui me viennent d'eſtre envoyées par M. Ceſvin; Il y a peu de Chirurgiens qui n'y puiſſent trouver dequoy s'inſtruire, on y voit une maladie occulte penetrée par un diſcernement admirable, & découverte par une ingenieuſe habilité, diverſes operations pratiquées avec autant de hardieſſe que de circonſpection, & deux grandes Cures conduites & achevées avec tout le ſuccés poſſible: J'en dirois peut-eſtre davantage, ſi la capacité de M. Ceſvin vous eſtoit moins connuë; mais il me paroiſt par voſtre derniere Lettre que vous luy

rendez justice, & je suis persuadé que ce ne sera pas icy le dernier endroit par où son merite nous sera connu.

CURES

DE DEUX ABCE'S extraordinaires faites & décrites par M. Cesvin, Maistre Chirurgien Iuré à Rennes.

IE fus appellé il y a quelque temps pour penser vne femme qui avoit vne tumeur à vn genoux, sur laquelle plusieurs Chirurgiens avoient appliqué inutilement les supuratifs ordinaires; j'observay d'abord que cette tumeur estoit de celles où il ne se trouve point de matiere assemblée en vn espace, & qu'elle estoit

causée par des humiditez qui imbiboient également toute l'estenduë de l'articulation, la tumefiant en toutes ses dimensions, en sorte toutefois que la peau n'en souffroit point d'altération à l'égard de la couleur, de la substance, ny du sentiment; la douleur mesme que la Malade y ressentoit estant estenduë par toute la partie, & n'ayant quasi que le caractere de stupeur ou d'engourdissement. Cependant supposant que la partie malade contenoit vne matiere qui devoit estre evacuée; Je m'opiniastray à l'vsage des maturatifs & des digestifs, & je fis tant qu'à la fin la tumeur s'ouvrit en divers endroits, au moyen dequoy il se fit au dessus & au dessous de l'articulation comme autant d'abcés qui vuiderent la partie, au point qu'en tres-peu

de temps elle desenfla, & sembla reprendre sa disposition naturelle, la Malade ne ressentant mesme qu'vne legere douleur, à l'endroit où la partie superieure de la rotulle touche anterieurement l'apophise inferieure du femur, qui est recouverte par la large aponeurose des muscles extenseurs de la jambe dont la patte d'oye est formée; ce qui m'obligea de considerer cet endroit avec assez d'attention, pour reconnoistre qu'il estoit vn peu plus gros que le naturel, & pour juger qu'il y avoit quelque matiere sequestrée dans la cavité de l'articulation; ce qui me fit déterminer à procurer son evacuation par vne ouverture faite exprés; & pour la faire avec toute la seureté possible, je taschay de trouver aux costez de la rotule quelque endroit propre à

éviter l'incision de l'aponeurose, que les Autheurs assurent estre tres-dangereuse; mais ne voyant aucun moyen de m'en assurer, j'interpretay à mon avantage l'Aphorisme *quo natura vergit eo ducenda*; & sans avoir égard aux decrets prohibitifs, j'appliquay vn grain de cautere pour brûler la peau, & lors que l'escare en fut tombée, je m'apperceus que l'aponeurose estoit alterée & separée de la peau au moins de la largeur d'vn escu, puis l'ayant touchée avec le doigt, je sentis vne inondation qui répondoit au centre de l'articulation, & vn pompement semblable à celuy qu'on apperçoit dans les timpanites: Finalement ces choses m'ayant fait connoistre la necessité de l'ouverture que j'avois projetée, j'ouvris l'aponeurose avec vn bistory,

je penetray jusqu'au lieu de l'amas, & j'en tiray vn grand verre de pus, dont l'evacuation me donna lieu de guerir la Malade en tres-peu de jours par les mondificatifs, & par les cicatrisatifs ordinaires.

Peu auparavant cette Cure, j'en avois vsé du moins avec autant de hardiesse, & pas moins de succés, en vne petite fille de quatorze à quinze mois, qui avoit vn goistre occupant toute la gorge, en sorte qu'elle en estoit presque suffoquée, sans qu'il y parust aucune inflammation ny apostemation humoralle, mais seulement quelque sorte d'ondoyement & de pompement; car sur ces seules indications, je fis vne ponction au dessous des parotides du costé droit, d'où je tiray plein vn œuf de pigeon d'eau rousse;

puis ayant porté le doigt dans l'ouverture, & reconnu non seulemēt que cette eau estoit auparavant contenuë dans vn Kiste particulier, mais que celuy-cy estoit avoisiné de plusieurs autres qu'il estoit necessaire d'ouvrir, j'en ouvris jusqu'au nombre de dix ou douze en differents temps, & les vns aprés les autres, de façon que mon incision s'estendit à la fin d'vne oreille jusqu'à l'autre, ce qui estoit vn spectacle si affreux, qu'on l'eust plutost prise pour vn égorgement, que pour vne operation Chirurgicale : Il est à remarquer que l'eau contenuë dans ces Kistes estoit noire comme de la suye délayée, & d'ailleurs si puante, que la mere de la petite Malade en fut vne fois surprise jusqu'à l'évanoüissement, & qu'vn grand nombre de personnes pre-

ſentes furent contraintes de quitter la chambre ſans y pouvoir meſme arreſter vn moment pour la ſecourir, adjoutez que cette tumeur avoit ſuccedé à vne eſpece de loupe de la groſſeur du bout du doigt, & qui au tact avoit paru pleine d'vne matiere de ſteatome. Pour ce qui eſt des Kiſtes, ils me parurent eſtre les tuniques qui recouvrent les amigdalles & les glandes conglomerées qui ſe trouvent dans ces endroits, & dont la ſubſtance avoit eſté conſumée par la corroſion des ſucs impurs qui s'y eſtoient amaſſez, & qui faiſoient le goiſtre; Au reſte l'eſſentiel de cette Cure eſtant d'oſter la cauſe conjointe de la tumeur, il ne me fut pas difficile de la parfaire, lorſque cette cauſe fut entierement evacuée, & les ſeuls remedes connus furent ſuffiſans

pour

pour produire cet effet en assez peu de temps.

Pendant que je vous écris, on me vient d'apporter une replique que M. Bourdelot a faite à la réponse de M. Fagon. Comme elle fait un complement de tout ce qu'on pouvoit dire de plus beau, de plus curieux & de plus utile, sur le sujet que ces illustres Medecins traitent, je suis assuré que je vous priverois d'un sensible plaisir, si je differois à vous l'envoyer.

II. LETTRE

DE M. L'ABBE' BOURDELOT Premier Medecin de la Reyne de Suede & de Monseigneur le Prince.

A M. Fagon, Conseiller & premier Medecin de la Reyne:

Sur la Maladie & sur la Mort de Monseigneur le Duc de la Rochefoucault.

MONSIEUR,

J'ay receu vostre réponse, sur la maladie & sur l'ouverture du corps de Monsieur le Duc de la Rochefoucault. Je suis ravy que vous conveniez de sentimens avec moy sur beaucoup de faits & j'en tire bien de la vanité, parce que rien n'a rendu la Medecine plus demonstrative que

vos meditations. Nous convenons donc des choses plus essentielles, c'est à dire que la fiévre qui a emporté le Malade, a esté causée par vne abondãce de sang amassée depuis trois ans, ou par vn boüillon ou fermentation de ce sang, qui fit paroistre au commencement l'artere grosse comme les poulces, dure & pleine dans toutes ses pulsations. Je ne doute point qu'il n'y eust quelque serosité acre, maligne & peut-estre goutteuse, qui pouvoit servir de levain à ce sang boüillonnant, lequel ainsi que vous avez remarqué, devoit estre évacué diligemment par de grandes saignées des pieds & des bras. L'on auroit esteint ce grãd boüillon dans ses commencemens: Mais quoy! Mrs Lisot, Duchesne & moy ne fusmes point crus. Nous sommes dans vn siecle où tout le

monde croit estre Medecin. Il y a vne corruption dans les esprits qui les empesche d'entendre tout ce qui est raisõnable, & leur fait avoir recours à des remedes bizarres qui sont toujours funestes: Les parens & les amis du Malade s'opposerent donc à la saignée. Ils dirent qu'il estoit âgé, que la saignée n'estoit pas bonne aux goutteux; que le Medecin Anglois & d'autres gens, guerissoient les fiévres sans saignées; & pendant qu'ils s'opiniâtrerent à s'en tenir à ces petites raisons & à d'autres aussi méchantes; le poulmon s'estant gorgé de sang, le poulx devint plus petit; l'artere n'ayant plus sa dilatation la toux fatigua le malade; les crachats sanglans devinrent livides & vers, principalement dans le temps des exarcerbations; la respiration devint

courte au point que le Malade ne pouvoit reſpirer qu'eſtant droit ; car il n'y avoit plus d'eſpace pour recevoir l'air dans la poitrine. Ce ſimptoſme a duré juſqu'à la mort, de ſorte que ſa cauſe & celle du mal par conſequent eſtoit principalement renfermée dans le thorax où nous avons trouvé le poulmon remply de ſang livide & de pus : Il n'y a point eû de tranſport au cerveau, car le raiſonnement du Malade a toûjours eſté bon : Il en faut revenir à ce que vous dites, que de bonnes ſaignées l'auroient guery.

La queſtion que je vous ay faite ſur la partie ſeine & rouge, mais ſkirreuſe, qui ſe trouva au haut du poulmon du coſté droit, où autrefois vne grande fluxion avoit cauſé des crachemens ſanglans, eſt rare à examiner, & la diſquiſi-

tion que vous en faites est fort curieuse; J'ay aussi fait sur le mesme sujet beaucoup de reflexions depuis que je vous ay écrit. L'affaire est importante & meriteroit bien vn traité à part. J'en ay parlé avec des Chirurgiens. Il est constant parmy eux que lors qu'aprés vne fracture l'os est consolidé, il devient si dure, qu'il ne se casse jamais par l'endroit où il a esté rompu. J'ay veu vn Suedois sujet aux gouttes qui s'en guerit absolument, ayant mis de l'eau dans ses bottes pendant plusieurs années. La grande fraischeur esteignit l'intemperie, & retrecit toutes les veines de ses pieds & de ses jambes. La fluxion se porta où elle voulut, mais le Suedois fut guery absolument de ses gouttes, les passages de la fluxion estant barrez. Vn caustique qu'on met aux

temples fait vne cicatrice ferme, qui empesche pour jamais la fluxion de tomber sur les dents : Il est vray que si quelques fibres ou mailles des parties ont esté relâchées & forcées, l'humeur trouve du jour pour passer au travers, c'est ce qui fait les recheuttes dans les maux opiniâtres : J'ay vuidé par trois fois le pancreas de feu, M. le Mareschal de Clerambault avec des purgatifs, en vsant des eaux de Bourbon : Il estoit si plein d'humeur, qu'il paroissoit tendu & dur comme vn gros concombre, mais ses fibres estoient trop relâchez, aussi quelque temps aprés il se remplissoit. Les Medecins n'ont aucune application pour consolider les mailles forcées ; c'est d'où viennent les amas & engorgemens d'humeurs dont on accuse faussement des intem-

periers d'entrailles, qu'on dit qui regenerent l'humeur. J'ay guery beaucoup de poulmoniques crachant le ſang & le pus, entr'autres M. Penot, Mouſquetaire du Roy, phtiſique dans le dernier maraſme, privé de ſommeil, crachant inceſſament du pus livide vert & ſanglant ; ſa peau eſtoit devenuë prurigineuſe & phurfuraſée. Il eſt ſans doute qu'alors ſes poulmons eſtoient vlcerez, & c'eſt pourquoy il fut abandonné de feu M. Sarraſin & de quelques autres Medecins ; cependant il vit encore & n'a aucun reſſentiment de ſon mal. J'ay fait la meſme choſe en la perſonne de M. le Marquis de Larré commandant le Regiment de Conty ; car je luy ay ſi bien conſolidé les poulmons qu'il va en poſte, s'expoſe à toutes les fatigues de la guerre & autres

exercices ; Cependant il avoit la fiévre ethique, tous ses crachats estoient vers & fœtides, & son corps en estoit devenu tout courbé. Je feray vn traité là dessus qui sera fort important pour la pratique, & vous le dédiray. Je ne puis assez faire pour vous témoigner le ressentiment que j'ay de l'honneur de vostre estime. A vous dire le vray, vous estes presque le seul de la profession qui me puisse toucher par des Eloges. Vous estes curieux, plein d'estude & d'observations, parlant avec connoissance de cause, & sur tout fort candide. Je suis penetré quand vous approuvez les meditations longues que j'ay faites. J'en ay instruit mon nepveu Bonnet, & l'ay envoyé à vne Classe pour y recevoir encore de plus fortes instructions. C'est prés de vous

Monſieur, qui par vos veilles & voſtre pratique avez pouſſé la Medecine à l'élevation où elle peut aller. Il ſera voſtre ſectateur fidele, je luy ay bien recommandé, & il a pour vous vne veneration incroyable : Je croy que vous aurez du plaiſir de vous communiquer à vne perſonne qui à l'eſprit fort ouvert, qui ſera tres-ſenſible aux faveurs qu'il recevra de vous, & qui a pour caution vn oncle qui n'a jamais manqué de parole à qui que ce ſoit, qui honore voſtre merite au dernier point, & qui ſera à jamais de voſtre perſonne le, &c.

Voicy vne nouveauté qui vous donnera ſans doute autant de ſurpriſe, qu'elle a cauſé d'admiration à tous les Medecins & Chirurgiens de Paris qui l'ont appriſe: L'extrait qui ſuit vous fera connoiſtre le fait ; &

en attendant sur cela vos Reflexions, je vous prepareray vn Discours pour l'explication de ce Phenomene.

EXTRAIT

D'VNE LETTRE ESCRITE A l'Autheur par M. de Billy Chirurgien du Roy Juré au Chastelet de Paris.

Sur vne playe du Cœur.

POur vous satisfaire Monsieur sur ce que vous souhaitez de moy ; il faut vous dire que Jean Thiret Bourgeois de Paris, âgé d'environ vingt-quatre ans, ayant esté attaqué par sept quidams, eût le malheur nonobstant vne genereuse resistance, d'estre blessé d'vn coup d'estoc, qui ayant porté perpendiculairement l'épée de son ennemy deux travers

de doigts au deſſus du mammelon droit, luy fit vne playe penetrante à coup perdu dans la capacité de la poitrine. Cette playe ayant eſté cauſe de ſa mort. Je fis l'ouverture de ſon corps par l'ordre de Juſtice en preſence de M. le Febvre le jeune mon Confrere, & d'vn autre Chirurgien de cette Ville, & voulant juger avec toute la certitude poſſible du progrés de cette bleſſure, je m'attachay particulierement à la poitrine où je trouvay les choſes qui ſuivent. Les tegumens eſtant diſſequez & le ſternum levé, j'obſervay d'abord que l'entrée du coup eſtoit entre la trois & la quatre des vrayes coſtes, comptant de haut en bas; puis voulant pourſuivre ſa piſte, je remarquay à la marge ou bord aucunement inferieur, du lobe anterieur du

poulmon, deux playes superficielles faites de ce seul & mesme coup, & que l'épée ayant passé plus avant avoit percé le pericarde, & estoit enfin entrée immediatement au dessous de l'oreille droite du cœur jusques dans le fond de son ventricule, où le coup s'estoit terminé : Ce qu'il y a en cecy de surprenant & de difficile croyance, est que cet homme ne mourut qu'à la fin du cinquiéme jour de sa blessure ; Au reste je ne vous expliqueray point icy les causes de cet evenement, mais quand il vous plaira je vous en entretiendray de vive voix : Cependant je suis, &c.

Je croyois n'avoir plus rien à vous dire pour cette fois sur l'article des Abcés ; mais relation qui suit est trop pleine de points importans pour differer la communication que je dois vous en faire.

EXTRAIT

D'VNE LETTRE ESCRITE à l'Autheur par M. Dupuy, Medecin à Fontenay le Comte:

Sur vn Abcés d'vne nature particuliere.

IE fus appellé il y a quelque temps pour voir vne femme retenuë au lit depuis quatre ou cinq mois, & ayant eû chaque jour durant tout ce temps deux ou trois frissons, suivis de quelques vapeurs chaudes qui luy montoient à la teste, sans que les remedes qu'on luy avoit fait l'eussent aucunement soulagée ; & comme j'appris d'elle que dés le commencement de sa maladie, elle avoit ressenty à vne fesse de la chaleur, de la douleur & de la

pulſation ; je jugeay qu'il y avoit vn abcés dans cette partie qui entretenoit tous ſes maux, quoy qu'on n'y puſt remarquer alors aucune élevation, ny aucune autre diſpoſition extraordinaire: Dans cette penſée j'y fis faire vne ouverture conſiderable, d'où il ne ſortit qu'vne mediocre quantité d'vn ſang fort noir & épais: Cependant eſtant revenu voir la Malade quelques heures aprés, & ayant fait lever par ſon Chirurgien l'appareil qu'il avoit appliqué ſur l'endroit inciſé, il en ſortit à l'inſtant prés de dix ou douze onces d'vne matiere noire comme de l'ancre, d'vne puanteur inſupportable, & dont l'écoulement ſe fit avec tant d'impetuoſité, qu'il ne fut arreſté qu'avec peine, ce qui ſoulagea extremement la Malade, & diminua ſa fiévre de

beaucoup. Cet evenemẽt m'ayant donné la curiosité de la revoir le lendemain matin, j'appris qu'elle avoit ressenty à la partie des douleurs insupportables durant toute la nuit, & que cette matiere noire & épaisse en estoit sortie en si grande abondance, qu'aprés avoir détaché le plumaceau & l'emplastre, elle avoit moüillé & traversé vne grande partie du lit, d'où j'inferay que cet abcés devoit avoir quelque cause bien estrange, & en effet aprés l'avoir examiné d'assez prés pour en bien juger, je remarquay au milieu de l'ouverture vn corps solide, que je fus obligé de tirer avec des pincettes, & que je reconnus ensuite estre vne de ces grosses épingles longues comme le doigt, que les paysans de ce pays nomment des épingles à la guimbarde, & dont

ils se servent pour attacher le col de leurs chemises : Alors l'ayant montrée à la malade, j'appris d'elle qu'elle l'avoit avalée quatre ans auparavant en folatrant avec son mary. Au reste, quoy que l'expultion de ce corps estranger eust de beaucoup facilité sa guerison, je ne laissay pas d'avoir tous les égards necessaire pour corriger la carie, ou les autres accidens que la matiere croupissante avoit pû causer, c'est à dire de luy prescrire le regime de vivre dessicatif, le bochet d'Eschine & de Salsepareille, les pillules faites avec le Diagrede, la raisine de Jalap, & l'Aigle blanc ; Enfin les injections faites avec la decoction des racines d'Aristoloche & d'Iris, des feüilles de piloselle, des sommitez de ronces, & les roses rouges, dans chaque livre de la-

quelle on adjoûtoit vne once d'esprit de vin rectifié, & vne dragme de bol en poudre; au moyen dequoy la matiere s'estant reduite peu à peu dans vne assez loüable consistance, je fis commencer l'vsage d'vn Digestif, que j'ay toûjours veû reüssir dans ces sortes d'abcés, & dont voicy la description.

DIGESTIF

D'VN EFFET MERVEILLEVX pour la digestion & mondification des Abcés.

PRenez deux onces de l'emplastre stiptique de Crollius, faites-le fondre doucement avec quatre onces d'huille d'Hipericum, & y ayant adjoûté ensuite deux dragmes de mirrhe, & vne

dragme d'aloës subtilement pulverisez, ostez le meslange de dessus le feu, & le remuez continuellement jusqu'à ce qu'il soit refroidy.

J'adjoute à toutes ces curiositez le troisiéme Chapitre de la Physique de M. Maillot, & je finis ensuite par l'article des Nouveautez.

STOICHIOLOGIE OU NOUVEAUX ESSAIS DE PHISIQUE.

CHAPITRE III.

Du nombre des Elemens.

Quelque contrarieté qu'il y aye entre les Philosophes touchant le nombre des Elemens;

ce qu'il y a de plus vray-ſembla-ble, eſt que nous en devons reconnoiſtre de quatre ſorte, par rapport à ce qui s'eſt paſſé lors de la creation du Monde : Car il eſt remarqué que le premier jour Dieu crea la lumiere, ou ce qui eſt la meſme choſe le feu, qui eſt ſans doute le premier & le plus noble de tous les Elemens. Qu'il traça le ſecond jour vne grande eſtenduë comme porte le mot Hebreu *Rachiaha*, laquelle il appella les Cieux, & qui ſelon pluſieurs Philoſophes ne differe point de l'air, qu'on peut bien prendre pour le deuxiéme Element. Que le troiſiéme jour il commanda aux eaux qui enveloppoient la terre de ſe retirer dãs certaines cavitez deſtinées pour les contenir ; en ſorte que l'eau qu'on peut prendre pour le troiſiéme Element, fut ſeparée

de la terre qui fait le quatriéme; C'eſt tout ce que l'Hiſtoire de la creation du Monde nous apprend des eſtres ſimples qui ont eſté faits avant les mixtes; & c'eſt delà que nous devons inferer qu'ils ont eſté la ſeule matiere de leur compoſition.

En effet nous liſons dans l'ancien Teſtament, qu'aprés que Dieu eut debroüillé les Elemens, & qu'il les eût rangé chacun dans ſon lieu, il commanda à la terre de produire ſes animaux & ſes plantes: & à la Mer ſes poiſſons; & bien qu'il ne ſoit point parlé dans cet endroit de l'air ny du feu, on juſtifie facilement qu'ils entrent dans la compoſition des corps par vne infinité d'experiences demonſtratives.

Au reſte ſans m'arreſter à ce qu'a dit Ariſtote, touchant le feu Elementaire qu'il loge dans le conca-

ve du ciel de la Lune ; ce qui vient d'eſtre cité ſera aſſez connoiſtre que le plus bas, qui ſelon toutes les apparences eſt le centre du monde, eſt deſtiné pour la terre ; que l'eau qui s'eſt retirée par le commandement de Dieu dans les creux qui luy avoient eſté preparez, couvriroit ſans cela la ſuperficie de la terre ; que l'air, l'eſtenduë ou les cieux, environne comme vne enveloppe le Globe que l'eau & la terre forment ; & enfin que la lumiere ou le feu fut diviſé en pluſieurs Globes, que Dieu plaça differemment dans les cieux pour eſtre répandu à ſon gré par tout l'Vnivers ; & qu'ainſi chacun de ces Elemens occupe le lieu qui luy eſt naturellement deſtiné, ainſi que je l'ay déja expliqué.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

M. Bonnet Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, & nepveu de M. l'Abbé Bourdelot, a traité avec M. Fagon de la Charge de Medecin ordinaire de la Reyne, dans laquelle il a esté receu tres-agreablement.

On est enfin assuré que le Chirurgien & l'Apotiquaire que la Reyne d'Espagne a emmenez d'icy, resteront auprés de sa Majesté pour y faire les fonctions de leurs Charges.

M. Bessiere M^e. Chirurgien Juré à Paris, & tres-habile Operateur, pour recompense des grands ser-

vices qu'il a rendus dans les Armées du Roy, en qualité de Chirurgien consultant, a depuis peu obtenu de sa Majesté vn Prieuré de deux mil livres de rentes pour M. son fils.

Au reste il ne se peut rien de plus curieux que les pieces que j'ay en main pour le premier ordinaire, je vous les envoyeray dans la premiere quinzaine du mois prochain, avec beaucoup de ponctualité; Cependant je suis, &c.

A Paris le 29. Avril 1680.

LE TEMPLE D'ESCULAPE

où sont déposées LES NOUVELLES DE'COUVERTES DE MEDECINE,

Qui ont esté recueillies dans la premiere quinzaine du mois de May 1680.

LETTRE VIII.

IE vous l'avois bien dit, Monsieur, dans les choses qui concernent le public, la premiere execution d'un dessein ne doit estre exposée que comme un projet qu'on pretend reformer suivant le sentiment des habiles; car tel que puisse estre le genie d'un Inventeur, ou les lumieres de ceux qu'il a consultez, la Critique luy fait presque toûjours

découvrir des deffauts dans ses meilleures productions, & ce n'est ordinairement que par la voix publique qu'il apprend à les corriger. Les avis qui m'ont esté envoyez de toutes parts depuis que nostre commerce est estably, confirment assez ce que j'en avois pensé. On avoit trouvé quelque chose à redire au premier titre que j'avois donné à ce recueil, & le deuxiéme a parû trop spécieux à quelques personnes de bons sens, quoy que d'ailleurs assez convenable au sujet. La forme de nos Cahiers & de nos Volumes a semblé trop racourcie à plusieurs, pour vn Ouvrage qui merite d'estre conservé dans toutes les Biblioteques, & l'ordre de leur distribution n'a pas esté vniversellement approuvé. On m'a fait connoistre que les narrations circonstanciées ne devoient estre appliquées qu'à des observations importantes; que les systes-

mes de Physiques, qui comprennent beaucoup de raisons & peu de faits, estoient de beaucoup plus ennuyeux qu'instructifs ; qu'il est mieux de ne loüer personne, que de courir le risque de prodiguer les loüanges en faveur de ceux qui n'ont que l'exterieur en partage, & de les dénier à d'autres, dont le merite est tout ensemble rare & peu connu ; qu'il est inutile de lier les matieres par vne espece de Lettre, & qu'il suffit de les distinguer & de les designer par leurs titres ; qu'il est necessaire de rendre raison de chaque evenement, & que les moindres meritent au moins qu'on marque l'vtilité que le public en peut tirer ; en vn mot on me demande raison sur vn grand nombre de circonstances qui paroissent trop raisonnables pour n'y avoir point d'égard ; & on me la demande avec tant d'empressement, que je me vois

contraint de finir icy le cours de mes Lettres, pour donner aux Volumes suivans une forme qui ne sera plus alterée par aucun changement, & qui plaira d'autant plus, qu'elle a esté prevenuë par des essais qui ont donné lieu à un grand nombre de judicieuses corrections. Profitez cependant des premiers fruits de nos exercices, & preparez vos amis à recevoir de cette part beaucoup de profitables instructions.

QUESTIONS CHIRURGICALES proposées & resoluës dans la Chambre Academique des Chirurgiens de la famille Royale.

Le Lundy 29. Avril 1680.

QUESTION I.

S'Il est toûjours à propos lors du premier appareil des

playes, d'appliquer les tentes, tampons & plumaceaux secs; c'est à dire sans estre recouverts d'aucuns baumes ny digestifs.

SOLVTION.

Il y a en cela quelques distinctions à faire; car dans les playes simples & qui ne sont accompagnées d'aucun accident considerable, on peut indifferemment dans le premier ou dans le second appareil, garnir les tentes & les plumaceaux des baumes ou des vnguens qu'on veut employer; mais lors que les playes sont avec hemorrhagie, il est bon de les remplir de tampons secs, afin qu'en comprimant davantage les vaisseaux ouverts, la sortie du sang soit plutost & plus facilement arrestée, au lieu que dans celles qui

ſont ou avec grande contuſion, ou avec lezion des parties nerveuſes, il eſt meilleur dés le premier penſement de couvrir le cherpy de medicamens onctueux & digeſtifs, ſoit pour diſſiper plus promptement la contuſion, ſoit pour appaiſer la douleur qui eſt la cauſe ordinaire de l'inflamation de la fluxion de la fiévre, de la gangrene, de la convultion & de pluſieurs autres accidens perilleux.

QUESTION II.

Si les potions vulneraires ſont de quelque vtilité.

SOLUTION.

Les alimens acres, piquans ou échauffans, rendent par leur vſage les playes plus rebelles & plus

ſuſceptibles d'accidens fâcheux, donc les choſes qui ſont digerées & diſtribuées comme la nourriture, peuvent communiquer leurs qualitez au ſang; ces potions ſe prennent en forme de boiſſon, donc elles peuvent agir également ſur toutes les parties du corps; elles ſont deterſives & aperitives, donc elles peuvent evacuer par les vrines beaucoup des humiditez ſuperfluës qui entretiennent les playes exterieures, & contribuer beaucoup à la conſolidation de celles qui ſont penetrantes; c'eſt pourquoy bien loin d'eſtre inutiles, elles peuvent avancer la cure de toutes les playes en general, & procurer meſme quelquefois la gueriſon de celles pour qui tous les autres remedes ſeroient inutiles.

QUESTION III.

Pourquoy on ne trouve pas ordinairement de pus dans les playes lors de la levée du premier appareil, puiſque quand elles en ont vne fois produit, ſi bien qu'on les puiſſe eſſuyer en les penſant; on y en trouve toujours vne bonne quantité deux ou trois heures aprés, quand par accident ou par curioſité on les découvre alors.

SOLUTION.

Les eſprits eſtant attirez en abondance dans vne playe nouvellement faite, ſoit par le coup receu, ſoit par les tentes appliquées, la chaleur naturelle y eſt alors comme ſuffoquée, & ne peut par conſequent faire vne auſſi

prompte digestion de l'humeur épanché, que quand rien ne l'empesche d'agir suivant sa détermination ordinaire ; adjoutez que la supuration ne se fait premierement dans vne playe qu'a l'aide de cette chaleur ; mais que dans la suite le sang qui doit estre converty en sanie, y en trouve toujours quelque reste qui sert comme d'vn levain pour haster sa conversion.

QUESTION IV.

S'il est plus avantageux dans les playes de testes, que le cerveau soit découvert par l'instrument qui a fait la playe, que par le trépan.

SOLUTION.

Cette proposition nuëment pri-

ſe, ne pouvant eſtre decidée que par l'experience, on s'en doit rapporter aux connoiſſances de ceux qui ont long-temps frequenté les grands Hoſpitaux, comme l'Hoſtel-Dieu de Paris, où ceux qui ont d'aſſez grandes fractures au Crâne, pour donner lieu de tirer le ſang épanché ſur la dure mere ſans l'aide du trépan, gueriſſent pour la plus grand part; & où ceux qu'on eſt contraint de trépaner meurent au contraire preſque inévitablement.

Vous aurez ſans doute ouy parler du ravage que la peſte a fait en Allemagne dans ces dernieres années; mais vous ne penſiez peut-eſtre pas qu'elle nous fourniroit l'occaſion de profiter du mal-heur de nos voiſins; cependant les obſervations qui m'ont eſté envoyées par vn Medecin Allemand, ſont à mon avis ſi impor-

tantes, qu'elles meritent d'estre conservées comme un tresor pour servir dans nos besoins les plus pressans.

EXPERIENCE CHIMIQUE,

Faite sur le pus d'un Bubon pestilentiel.

ENtre toutes les Maladies qui affligent le corps humain, il n'y en a point de plus horrible, de plus cruelle, ny de plus incomprehensible que la Peste; en quelque partie du monde qu'elle s'arreste, on y voit en moins de rien les Villes desertes, la Campagne desolée, & toutes sortes de commerces & de negociations interrompuës; il n'y a point d'hommes à l'épreuve de la frayeur & de l'é-

pouvante qu'elle inspire ; les Medecins ne la craignent pas moins que les autres ; la mort semble estre le moindre de ses méchans effets pour ceux qu'elle attaque, & la nature de sa cause ne pouvant estre penetrée par l'esprit humain, il est presque toujours impossible de reprimer son activité ; on la regarde quelquefois comme vn fleau de Dieu ; souvent on la rapporte à certaines constellations de planettes, & plus ordinairement on veut qu'elle provienne de l'infection que les choses corrompuës communiquẽt à l'air ; mais aprés toutes ces attributions elle n'en est pas mieux connuë, & ce n'a jamais esté que par des espreuves mal fondées qu'on y a trouvé quelque remede : Cependant dans ces derniers temps vn Medecin Allemand zelé

pour la gloire de Dieu, pour la conſervation des Princes, & pour l'vtilité du public, a paſſé par-deſſus toutes ces conſiderations; Car ayant ſupoſé que la propre forme de la matiere peſtilentielle ne pouvoit tomber ſous les ſens, il a ſuppoſé en meſme temps qu'en faiſant l'analiſe chimique du pus contenu dans vn Bubon peſtilentiel, il pouroit du moins en découvrir aſſez preciſément les qualitez plus eſſentielles, pour imaginer enſuite des remedes propres, ou à la chaſſer hors des corps, ou à faire perir ſon action; & c'eſt ſur ce fondement qu'il a entrepris genereuſement cette grande operation, à laquelle il a procedé en la maniere ſuivante.

Ayant ouvert vn Bubon peſtilentiel à vn Gentilhomme Allemand nommé M. Godefroy-

Reshel, il mit toute la matiere virulente qui en ſortit dans vne cornuë de verre luttée, & luy ayant adapté vn recipient & lutté les jointures, il donna le feu par degrez, & conduiſit ſa diſtilation en ſorte qu'il vint premierement vne eau aſſez claire, puis vne matiere graſſe & huilleuſe, & enſuite le ſel volatile qui s'attacha au col de la cornuë; Alors ayant ceſſé le feu & deluté les vaiſſeaux, il en ſortit vne vapeur ſi puante & ſi penetrante, qu'encore qu'il euſt mis du coton dans ſes oreilles, des tampons de cherpie dans ſes narrines, & vne eſponge dans ſa bouche trempée dans diverſes ſortes de vinaigre, & imbibée d'eau theriacalle, & qu'il euſt pris enfin toutes les précautions poſſibles, elle fit ſur luy l'effet d'vn coup de foudre, ayant

ébranlé toutes les parties de ſon corps, de façon qu'il ſouffrit long-temps vn tremblement auſſi vniverſel qu'il eſtoit effroyable ; enfin cette vapeur eſtant diſſipée, & ſes eſprits ayant repris leur mouvement naturel, il obligea ſon Malade de gouſter de ce ſel abominable, & en mit enſuite luy-meſme ſur ſa langue, au moyen dequoy il reconnut qu'il eſtoit ſi acre, ſi piquant, ſi penetrant, & ſi corroſif, qu'il ne cedoit en rien à la force de l'eau regale ; d'où ayant conclud que la matiere peſtilente devoit donner à la partie ſereuſe du ſang, & aux autres humeurs excrementitielles, beaucoup d'acreté & de corroſion, & que c'eſtoit d'où provenoient les vomiſſemens, les cours de ventre, & les douleurs lancinantes que ſouffroient les peſtiferez, il jugea

que les sudorifiques qui pouvoient chasser par la transpiration les humiditez impregnées de cette matiere, seroient les plus asseurez remedes à cette maudite maladie; & cela avec d'autant plus de certitude, qu'il avoit remarqué en traitant les pestiferez, que ceux qui avoient sué beaucoup estoient échappez, & qu'au contraire ceux en qui la sueur n'avoit esté excitée naturellement ny artificiellement, avoient tous perdu la vie; ce qui le porta à faire diverses épreuves pour découvrir des sudorifiques, dont l'effet répondit à l'idée qu'il en avoit conceuë; en quoy il réüssit si heureusement, que ceux dont il nous a envoyé la description, ont fait recouvrer la santé à la pluspart de ceux à qui il les a donnez, aydé de l'usage des cordiaques qu'on trouvera icy décrits.

SUDORIFIQUE pour les Riches.

PRenez poudre Diambra & Diamoſchi de chacune deux dragmes, Licorne marine & pierre de Bezoard pulveriſées de chacune vne dragme, Sels volatils de Viperes, de corne de Cerf, de Succinum & de Nacre de perles de chacun quinze grains, de l'extrait deContrahierva,& des Confections préſervatives décrites dãs la Pharmacopée auguſtane de chacune demy dragme, & des ſirops de Scordium & de Coraux de chacun deux onces, diſſolvez ces choſes dans vne pinte des eaux cordiales de Scorçonnere & de Chardon beny parfumées avec le muſc, & donnez trois onces de ce mélange de huit en huit heu-

res, obſervant incontinent aprés de bien couvrir le Malade.

SVDORIFIQVE *pour les Pauvres.*

PRenez poudres Diamargaritum & de Diarodon de chacune trois dragmes, Electuaire de Ovo vne once, Anthimoine Diaphoretique & Bezoard mineral de chacun deux dragmes, & adjoutez à ces choſes les ſirops & eaux marquées dans le ſudorifique precedent pour en faire le meſme vſage.

POTIONS CORDIALES *pour les Riches.*

PRenez confections d'Hiacinte & d'Alkermes de chacune demy once, & Magiſtere de

perles & de grenats de chacun vne dragme, diſſoluez le tout dans vn demy ſeptier de l'eau cordiale d'Hercule Saxon, pareille quantité de celle d'Angelus Salo, & chopine de celle de toutes les parties du citron, pour en faire ſix dozes qui ſeront priſes à vne heure prés l'vne de l'autre.

POTIONS CORDIALES pour les Pauvres.

PRenez Corail rouge preparé deux dragmes, Confection d'Alkermes incomplette deux onces, & Theriaque de Veniſe trois onces, que vous diſſoudrez dans vne chopine d'eau de Tormentille, & pareille quantité de celle de Chardon beny, pour vous en ſervir en la maniere preſcripte pour la precedente.

NOUVEAU
PRESERVATIF
CONTRE LA PESTE.

AV reste, comme il n'auroit pas esté raisonnable que ce Medecin eust travaillé pour le public, sans penser à ce qui pouvoit concerner les siens & sa propre personne, il crut devoir s'attacher à l'invention d'vn preservatif contre cette contagieuse Maladie ; & raisonnant conformément aux loix de la circulation, & aux consequences qui en peuvent estre tirées, il jugea que la matiere pestilentielle ne pouvoit estre receuë par la respiration, ny mesme par les pores de la peau, sans s'insinuer ensuite dans des ar-

teres ou dans des veines, & par consequent sans se mesler avec la masse du sang ; mais qu'aussi ces sortes de vaisseaux ayant des ramifications dans toutes les parties, ils devoient estre considerez comme autant de moyens par lesquels la nature irritée par la presence du venin, pouvoit le déposer dans les emonctoires, ainsi qu'elle le fait souvent d'vne maniere toute evidente, d'où il crust devoir inferer qu'en entretenant quelques ouvertures dans ces emonctoires, se seroit un seur moyen pour procurer vne prompte expulsion de tout ce qu'on pourroit recevoir de pestilentiel ; Et en effet s'estant avisé de faire sur quelques-vns de ses amis, & sur sa propre personne, vne incision à chacune des aînes vn peu plus profonde que la peau, & seulement de la grandeur

d'vn travers de doigt, il y introduisit ensuite vn tampon pour en empescher la réünion; & il donna lieu par ce moyen à vn continuel écoulement de serosité, qui dans luy, comme dans les autres augmentoit de beaucoup dans le temps qu'ils s'estoient plus exposez à la frequentation des pestiferez, & qui leur fut si salutaire, que pas vn d'eux n'a esté attaqué de la Peste, quoy qu'ils ayent esté journellement dans les occasions de la contracter.

Pour vous confirmer dans ce que vous m'avez dit bien des fois, touchant les vtilitez qu'on peut tirer de l'ouverture des corps, reflechissez, je vous prie, sur les circonstances qui suivent.

OBSERVATIONS

FAITES A L'OUVERTURE du corps d'une fille morte d'une retention d'Vrine.

LA fille de M. du Tertre, Marchand de Vin demeurant dans la ruë de la Harpe, âgée de quinze ans ou environ, fut surprise il y a deux mois d'vne retention d'vrine, à laquelle on ne put remedier, ny par les remedes rafraîchissans, ny par les aperitifs, & qui ayant esté peu aprés suivie d'vne difficulté de respirer, avec quelque déreglement dans le poux, luy causa la mort dés le septiéme jour de sa maladie: M. Jamot Maistre Chirurgien Juré à Paris, ayant fait l'ouverture de son corps en presence de M. Four-

neau Apoticaire du Roy, obſerva les choſes ſuivantes : Au coſté droit du bas ventre, il n'y avoit ny reins ny vaiſſeaux emulgens, ny meſme aucune partie qui ſemblaſt y pouvoir ſubſtituer. Le reins gauche eſtoit inégal à ſa ſuperficie, & deux fois plus gros que le naturel, ſa propre ſubſtance eſtoit toute parſemée de glandulles blanches, dures & groſſes comme de petites noizettes. Le baſſinet & l'vretere eſtoient libres. La veſſie ne contenoit pas neantmoins vne ſeule goutte d'vrine, & à peine avoit-elle la groſſeur d'vne balle de paulme. Toute la capacité de la poitrine eſtoit pleine d'eau. Le poulmon droit eſtoit abcedé, purulent & nageant dans la ſeroſité, & toutes les autres parties avoient leur conformation naturelle.

Voila en peu de mots ce qui concerne purement les faits : à l'égard des consequences qui en peuvent estre déduites, je vous en laisserois seul l'arbitre, si je n'estois persuadé que vous aurez encore assez dequoy faire de belles meditations, quand je vous auray dit mes conjectures.

CONSEQUENCES

Tirées des Observations precedentes.

I. QU'il faut demeurer d'accord avec quelques anciens Autheurs, que certaines parties de l'homme n'ont esté faites doubles, qu'afin que dans le besoin vne seule pust faire l'office des deux, puisque cette fille avoit vescu jusqu'à quinze ans avec vn seul reins.

II. Que cecy confirment l'opinion de ceux qui veulent que les petites glandules qui forment la substance du reins, servent à la filtration des vrines, puisque cette filtration n'a esté vray-semblablement empeschée qu'à raison de ce qu'entre ces glandes, il y en a eû quelques vnes qui s'estant endurcies, sont devenuës impropres à leur vsage naturel, & qui estant en mesme temps devenuës plus grosses, ont assez fortement comprimé les autres, pour interrompre le passage qu'elles donnoient auparavant à la serosité.

III. Que les vaisseaux lymphatiques qui vont aux reins se déchargent dans les glandes, & n'aboutissement pas immediatement dans le bassinet, comme quelques Anathomistes l'ont pensé, puisque si cela estoit, on n'auroit pas

trouvé la vessie vuide, M. Jamot n'ayant trouvé aucun obstacle à la distribution des vrines de la part du bassinet ny de l'vreterre.

IV. Que ce n'est pas seulement les arteres & les veines emulgentes qui purgent la masse du sang de ce qu'elle a de trop sereux; mais que cette expurgation se fait generalement par tous les vaisseaux sanguinaires au moyen de leurs porres, lesquels à cause de cela sont accompagnez par tout de vaisseaux lymphatiques, dont le nombre est plus ou moins grand selon que dans les differentes parties du corps les arteres & les veines qui les arrosent sont grosses, petites ou nombreuses; ce qui se justifie par la prodigieuse quantité qu'on en trouve dans la poitrine, & par l'abondance de l'eau qui s'y est trouvée lors de l'ouver-

ture dont il s'agiſt, laquelle s'y eſtant amaſſée peu à peu, avoit d'abord alteré le poulmon qu'on a trouvé abcedé, enſuite cauſé la difficulté de reſpirer, en occupant les eſpaces qui doivent eſtre libres pour faciliter le mouvement du cœur & des poulmons, enfin ſuffoqué la chaleur naturelle & les eſprits, ſans quoy l'animal ne peut vivre.

NOUVEAUTEZ

Concernant la Medecine & les Medecins.

LE traité de la gueriſon des fiévres par le Quinquina a eſté nouvellement corrigé, augmenté & reimprimé en ſeconde Edition, & ſe vend toûjours

chez René Guignard.

M. Perrault de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, a nouvellement mis au jour trois Volumes in 12. de sa composition, intitulez *Essais de Physique, ou Recueil de plusieurs Traitez touchant les choses naturelles*, dans lesquels il est parlé de la pesanteur du ressort, & de la dureté des corps, du mouvement peristaltique, de la circulation de la seve des plantes, de l'incertion du canal thoracique nouvellement découverte, d'vn nouveau canal de la bile, du bruit & de la méchanique des animaux, le tout avec les figures necessaires pour l'intelligence des matieres : Ils se vendent à Paris ruë S. Jacques, chez Jean-Baptiste Coignard, à la Bible d'or.

La Maiſon de Madame la Dauphine eſtant à peu prés ſur le pied de celle de la Reyne, le Roy luy a donné deux Chirurgiens de ſemeſtre, outre le premier & l'ordinaire : Ces deux Chirurgiens ſont M. le Drand, Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, & le Chirurgien de Madame de Richelieu, dont le nom ne m'eſt pas connu.

AVERTISSEMENT.

ON continuera avec beaucoup de ſoin à rechercher tout ce qu'on découvre journellement dans toutes les parties de la Medecine, & meſme les nouveautez dans leſquels ceux qui la pratiquent peuvent avoir quelque intereſt.

Le Recueil qu'on en fera aura

d'oresnavant pour titre, *Nouveautez Iournalieres, concernant les Sciences & les Arts qui sont parties de la Medecine.*

Il aura la forme d'vn in 4°. & on en distribuera regulierement trois Cahiers toutes les semaines pour le prix de cinq sols, qui seront toûjours prests tous les Samedis au matin.

Les Observations qui seront peu importantes y seront traitées d'vne maniere fort abregée, & on en supprimera les Epistres dedicatoires, & les articles preliminaires, afin d'en rendre la lecture moins ennuyeuse & plus profitable.

Quand on sera obligé d'y incerer quelques Avis, on les fera toûjours imprimer en petites lettres, pour perdre le moins qu'il

se pourra des espaces qui doivent contenir les Observations.

Les figures qu'on y mettra seront toûjours gravées en taille-douce, & les nouveaux Caracteres y seront employez autant pour l'embellissement de l'Ouvrage, que pour empescher qu'il ne soit contrefait.

La premiere Table qu'on donnera des matieres, ne sera comprise que dans le Journal du dernier Samedy de l'année 1681. afin de faire tout de suite vn Volume considerable.

Le Journal qu'on donnera en premier lieu, ne paroistra que le Samedy premier jour du mois prochain, la derniere quinzaine du courant estant necessaire pour disposer les choses resoluës.

On prie ceux qui envoyeront

des Memoires de marquer leurs noms, qualitez & demeures, & de ne rien envoyer qui ne puiſſe eſtre verifié en cas de beſoin, parce qu'on taſchera par tous moyens de s'aſſurer de la verité des choſes qui auront eſté jugées incroyables ou douteuſes.

Il faudra adreſſer les lettres chez l'Autheur, & en affranchir le port, ſans quoy elles ſeroient en danger d'eſtre perduës.

Les Journaux ordinaires, & generalement tous les Ouvrages de l'Autheur, ſe trouveront toûjours chez luy ruë de Guenegaud, chez Claude Blageart dans la Cour neufve du Palais, & chez Laurent d'Houry ſur le Quay des Auguſtins.

Adieu Monſieur, ſi vous avez

quelque avis à me donner ſur ce que vous venez de lire, je vous prie de le faire en diligence, afin que je puiſſe avoir le temps d'en profiter : Cependant je ſuis, &c.

A Paris le 15. May 1680.



TABLE
DES MATIERES
Contenuës en ce Livre.

A

C

E

G

H

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

Fin de la Table.

